This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

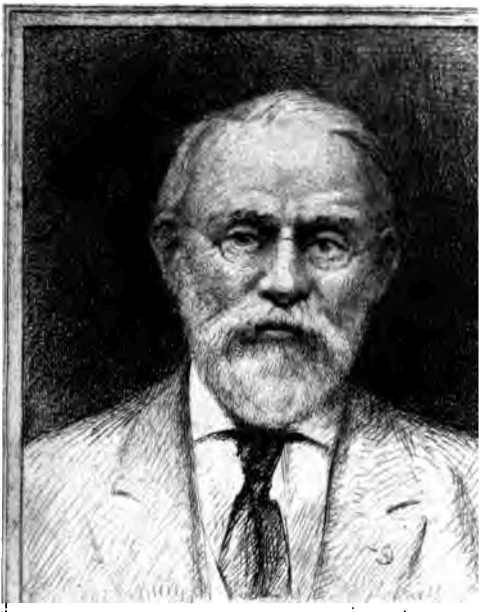
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

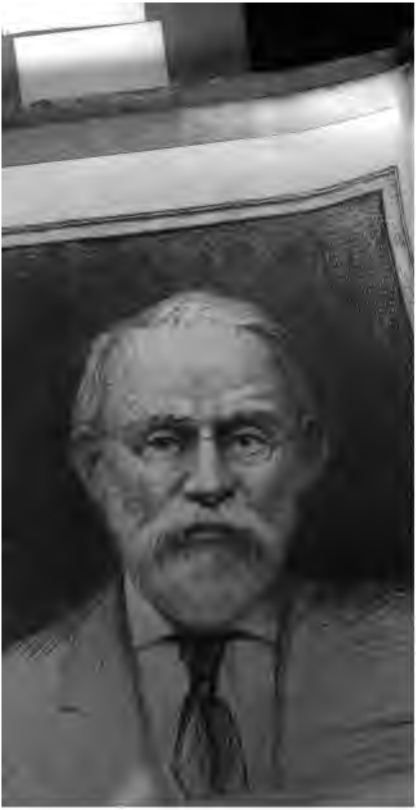
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AS
1?1
3
5
3



MEMOIRES

POUR

L'HISTOIRE DES SCIENCES

ET

DES BEAUX ARTS.

Juin 1750. I. Vol.

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juin 1750. I. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1750. I. Vol.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Dunning Nijhoff

Années 1-31-36.
31472

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	14.	v.
1725.	12.	v.	1750.	7.	v.

Printed in France.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1750. I. Vol.

ARTICLE LX.

LA FIGURE DE LA TERRE déterminée par les Observations de Messieurs Bouguer & de la Condamine de l'Académie Royale des Sciences, envoyés par ordre du Roi au Pérou pour observer aux environs de l'Equateur &c. Par M. Bouguer. 4°. pag. 394. sans le Voyage. A

Paris, chez Jombert, Quai des Auguſtins. Dernier Extrait.

LEs Mathématiciens habiles procédent avec tant de bonne foi & de candeur dans leurs opérations, qu'ils permettent à tout le monde de les ſuivre, & de juger en quelque ſorte des précautions qu'ils prennent pour ne ſe pas tromper. Cet éloge dû à tous ceux qui excellent dans cette Profeſſion, entre ſingulièrement dans le compte que nous rendons de l'Ouvrage de M. Bouguer. Juſqu'ici nous l'avons vu préparer les obſervations deſtinées à faire connoître l'amplitude de la Méridienne aux environs de l'Equateur. Il en vient préſentement à ces Obſervations mêmes; il nous expoſe ce point capital dans la cinquième Section de ſon Livre.

Mais avant que d'entrer dans ces détails d'opéraio ns Aſtro-

nomiques, il nous attache quelques momens à l'obliquité de l'écliptique, matière très-considétable & très-curieuse; car on sçait la question célèbre; *si l'obliquité de l'Ecliptique diminue, & de quelle quantité elle diminue chaque année?* Les mesures qu'on prend aujourd'hui pour décider cette controverse, éclaireront totalement nos arrière-neveux; & M. Bouguer ne sera pas un de ceux qui auront le moins contribué à répandre la lumière. Dès l'année 1736, il entreprit ce travail de concert avec les autres Académiciens ses Collégues; on prit toutes les précautions qu'exige une observation si délicate; on calcula, on vérifia; on tint compte de toutes les causes d'erreur même les plus légères.

Enfin notre Auteur déclare qu'en Mars 1737, il trouva l'obliquité de l'Ecliptique à Quito

de $23^{d}. 28' 28''$, comme on le voit par une table qui contient toute la ſuite du calcul. Or en comparant ce réſultat avec quelques autres plus anciens, ſurtout avec celui de M. Richer, qui avoit trouvé à Cayenne que l'obliquité de l'Ecliptique étoit en 1673. de $23^{d}. 28' 48''$. » On » peut voir, *dit M. B.* qu'il y » a déja longtems qu'elle eſt » moindre que $23^{d}. 29'$, & que » ſi elle diminue, comme cela » eſt vraiſemblable, la diminu» tion n'eſt guères que d'un quart » ou d'un tiers de ſeconde cha» que année *. »

Pour accélérer & augmenter les connoiſſances à cet égard, il fut propoſé de conſtruire un gno-

* C'eſt ce qu'il eſt aiſé de vérifier en conſidérant que pendant 64 ans qui ſe ſont écoulés entre 1673. & 1737. la diminution eſt de 20 ſecondes : ce qui donne un peu plus d'un tiers de ſeconde pour chaque année.

mon dans quelqu'une des Eglises de Quito, & notre Auteur témoigne à cette occasion la préférence qu'il croyoit devoir donner à celle des Jésuites. Il en dit une raison pleine de politesse & qui contient l'éloge le plus flatteur pour les possesseurs de cet édifice. Nous laissons à d'autres le soin de transcrire ceci ou de le raconter. Il paroît néanmoins que le projet du Gnomon n'a point eu lieu : les tremblemens de terre si fréquens dans ce nouveau monde, ont peut-être fait craindre, comme l'insinuë aussi M. B. que toute cette construction ne devînt bientôt inutile. Il seroit plus sûr sans doute, suivant l'avis du même Académicien, » de faire en quelque » endroit sous un des Tropiques, » par exemple dans quelqu'une » des Isles Lucayes, un puits » d'une certaine profondeur, au » fond duquel on recevroit au

» ſolſtice le rayon du Soleil qu'on
» feroit paſſer en haut par un
» très-petit trou. Si l'obliquité
» étoit ſujette à quelque chan-
» gement, la différence ſe mani-
» feſteroit en très-peu d'années,
» aux yeux même qui ne ſeroient
» pas d'Aſtronomes. »

Il eſt queſtion préſentement des obſervations faites aux deux extrémités de la Méridienne de Quito pour en déterminer l'amplitude, & d'abord on trouve celles que fit M. Bouguer en 1741 vers le Sud. Elles devoient ſe rapporter à d'autres dont s'étoit chargé M. Godin vers le Nord ; mais cette correſpondance n'ayant pû ſubſiſter, il fallut que notre Auteur & M. de la Condamine *nouaſſent une nouvelle partie dont le ſuccès ne dépendît que d'eux ſeuls*. Ils diſtribuerent entr'eux les deux extrémités de la Méridienne ; M. de

Sud à *Mama-Tarqui* ; & M. Bouguer vers le Nord à *Cochesqui*. Ce furent là les deux endroits d'où nos Académiciens dirigerent leurs yeux & leurs instruments à la même Etoile qui étoit la 5^{e}. ou ε d'Orion, placée entre les deux Zeniths. On donne ici tous les détails d'observations jour par jour, & il en résulte qu'il fut trouvé 3^{d}. 7′ 1″ pour intervalle entre les deux observatoires : ce qui étant réduit au niveau de *Carabourou* * , donne 176940 toises ; & pour le premier degré du Méridien à ce niveau, 56767 toises ; & pour le même premier degré au niveau de la mer, toutes réductions & corrections faites, 56753 toises: c'est la détermination à laquelle se fixe notre Auteur, qui n'ou-

* C'est l'endroit au niveau duquel les Académiciens ont rapporté toutes leurs mesures.

blie pas de rendre ici ce témoignage honorable à M. de la Condamine : *Il apporte*, dit-il, *une ſi grande préciſion dans tout ce qu'il entreprend, qu'il ne peut y avoir que de l'avantage à fonder un réſultat, autant ſur ſon travail que ſur le mien.*

Quand on a découvert la grandeur du degré du Méridien aux environs de l'Equateur, il ne reſte plus pour déterminer la figure de la terre, qu'à comparer ce degré avec les autres qui ont été meſurés ailleurs. C'eſt l'objet de la ſixiéme ſection de notre Auteur, dont nous ne pouvons repréſenter tout le procédé Aſtronomique & Géométrique, toutes les tentatives deſtinées à donner la ſolution du Problême : voici ſeulement un réſultat eſſentiel. On a meſuré à trois diverſes diſtances du Pole, trois différens dégrés du Méridien. 1° MM. Bouguer & de la Condami-

ne ont trouvé à Quito que le 1^er^. dégré du Méridien, au niveau de la Mer, est de 56753 toises. 2°. Le Voyage fait en Lapponie nous apprend que le dégré qui tombe à peu-près sous le cercle Polaire, c'est-à-dire par la latitude de 66 d. 19′ est de 57438 toises ou plûtot de 57422 en tenant compte de la réfraction. 3°. les observations faites en France ont montré que le dégré dont le milieu tombe par 49 d. 23′ est de 57074 toises. Or l'excès de ces deux dernieres quantités (57422 & 57074) sur 56753 mesure du 1^er^. dégré du Méridien, est d'une part 669 & de l'autre 321 comme on le voit en faisant les déductions; & ces deux nombres ou excès 669 & 321 sont *sensiblement*, dit notre Auteur, *comme les quarrés quarrés* ou la quatrième puissance *des Sinus des Latitudes 66 d. 19′ & 49 d. 23′*. Et de la même analogie, *il suit que*

le dernier dégré de latitude doit être d'environ 57712 toises, en surpassant le premier de 959 toises. Ceci supposé, ou plûtôt trouvé, on cherche combien un diamètre de la terre surpasse l'autre; & au moyen de quelques opérations qui consistent à prendre les longueurs des dégrés à la place des rayons auxquels ils sont proportionnels; on découvre enfin que le diamètre de l'Équateur est à l'Axe proprement dit comme 179 à 178, & qu'ainsi la terre au lieu d'être exactement sphérique, a une 179 partie moins d'épaisseur dans le sens d'un Pole à l'autre.

Au reste M. Bouguer s'arrête d'autant plus volontiers à cette détermination, qu'elle satisfait en même tems à quatre différentes mesures, sçavoir à celles des dégrés du Méridien pris en trois divers Climats, & de plus à la grandeur des dégrés de longitude

›uvée par MM. Caſſini & de
Caille au 43 d. 32′ de latitu-
. Il faut voir dans l'Ouvrage
ême le détail de cette dernière
ꞏſure, qui forme un grand avan-
ge en faveur de la ſolution du
oblême, telle qu'on vient de
ıdiquer, & l'on doit ſuppoſer
e nous ſupprimons ici une infi-
té de calculs, de préciſions, d'at-
ıtions, qui manifeſtent extrê-
ꞏment la capacité de l'Auteur.
›us allons le ſuivre encore
elques moments dans ſa ſep-
me & dernière ſection.
La découverte de la vraye fi-
re de la Terre fait naître bien
; réfléxions dans un eſprit auſſi
airé & auſſi attentif que l'eſt
Bouguer. Mais comme il s'at-
:he uniquement dans ſon Ou-
ıge aux Obſervations & aux
›ériences; il n'a garde d'y in-
er de pures hypothèſes: ainſi
:ès avoir donné ce qui concer-
la figure extérieure de notre

Globe, il communique ſimplement dans cette ſection les faits qui peuvent fournir des éclairciſſemens ſur la conformation intérieure de cette grande maſſe. Ces faits ſont les obſervations faites ſur les oſcillations du Pendule à Quito, à Porto-Bello, à S. Domingue, à Paris &c. Il en reſulte que la peſanteur eſt moindre ſous l'Equateur que vers les Poles, moindre au ſommet des montagnes qu'au niveau de la Mer : c'étoient des principes connus, mais notre Auteur tient compte de toutes les diverſes meſures ; il eſtime toutes les différences ; il compare de plus la peſanteur avec la force centrifuge que contractent les graves par le mouvement de la Terre ; il fait remarquer que la force centrifuge produite par le mouvement de la Terre autour de ſon axe ne ſuffit pas pour produire les diffé-

rences observées dans la pesanteur ; il montre que la pesanteur primitive ne tend pas vers un point unique comme centre ; enfin il donne un mémoire déja lu à l'Académie en 1739 concernant les attractions, & la manière d'observer si les Montagnes en sont capables. C'est ce qui touche plus immédiatement les questions qu'on peut faire sur la conformation intérieure de la Terre, & sur les divers rapports de densité qui sont entre ses couches. » Il paroit, *dit notre Acadé-*
» *micien*, qu'il faut distinguer au
» moins trois différens dégrés
» de densité dans notre Planète,
» puisque le noyau que nous de-
» vons concevoir au dedans, ne
» doit pas être homogène, mais
» qu'il doit être plus compacte
» vers les Poles, afin que la fi-
» gure applatie du Spéroïde que
» nous trouvons, se concilie
» avec l'inégalité que reçoit la

» pesanteur, lorsqu'on change » de latitude«. Le tems & les observations en apprendront sans doute davantage, mais une remarque essentielle, par où l'Auteur termine son livre, c'est que le Mécanisme actuel des choses n'a pû suffire pour les placer en l'état où nous les voyons : ce qui énonce bien clairement qu'il a fallu un Maitre suprême & un Auteur aussi intelligent qu'absolu pour mettre dans la Terre, dans les Eaux, dans les Cieux, dans toute la Nature, les merveilles qui nous remplissent d'admiration.

ARTICLE LXI.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS de Gènes. Tome second. A Paris, Quai des Augustins, près du Pont S. Michel. Chez Nyon fils, à l'Occasion, Robustel, à la Reine des Reines. M. DCC. L. in-12. Pag. 390.

ON trouvera dans le second Volume, comme on a fait dans le premier, que l'Etat de Gènes a presque toujours été troublé par des divisions intestines où les étrangers ont souvent pris part; ce qui ne manquoit pas d'augmenter le désordre, & de l'entretenir plus longtems. Nous choisirons quelques traits qui nous semblent bien propres à flatter le goût des Lecteurs.

La clémence de Louis XII. avoit charmé tous les cœurs. La

République jouiſſoit d'une tranquillité qu'elle n'avoit jamais éprouvée ſous le gouvernement de ſes propres Magiſtrats. Ce bonheur dura peu. Le Pape Jules II, qui ne ſe ſouvenoit pas toujours qu'il étoit le pere commun des Fideles, ne tarda pas à troubler le repos des Génois. Il avoit concerté avec les Vénitiens & les Suiſſes une entrepriſe ſur Gènes, qui ne réuſſit pas. Les troupes de terre & la flotte des Alliés furent obligées de ſe retirer avec déſavantage. Le Pontife étoit trop ferme dans ſes réſolutions pour être découragé par un mauvais ſuccès. Il arma de nouveau ; mais les Suiſſes n'ayant pas tenu ce qu'ils avoient promis, le ſecond armement ne fut pas plus heureux que le premier.

Après la retraite des ennemis, on s'appliqua à découvrir les mécontens qui étoient d'intelligence avec eux. Les uns furent

punis de mort, les autres exilés.
Jerôme Doria fut déclaré rebelle, ses biens furent confisqués, sa
maison rasée, & sa femme exilée. Cette sévérité irrita Alexandre Frégose Evêque de Ventimille. Il entra secretement dans
Gènes, pour y assassiner le Gouverneur, le Vendredi Saint de
l'an 1511. Un complice ayant
révélé la conjuration, l'Evêque
fut arrêté & conduit à Milan. Il
fut sauvé par les disgraces que la
France essuya dans le Milanez,
qui nous firent perdre aussi la
ville de Gènes.
Charles V. qui avoit bien
compris que tant que les François seroient dans Gènes, ils seroient à portée d'entrer dans le
Milanez, entreprit de les en
chasser. Il ordonna à son armée
commandée par Prosper Colonne & le Marquis de Pescaire de
marcher vers cette Place pour en
faire le siége. Octavien Frégo-

ſe y commandoit pour le Roi. Il ſe défendit avec une extrême valeur, & donna à la France toutes les marques d'un attachement inviolable. Les Aſſiégeans avoient ouvert deux attaques, dont Peſcaire conduiſoit l'une, & Colonne l'autre. Les Aſſiégés n'étant pas ſecourus à tems, furent contraints malgré toute leur bonne volonté, de propoſer des conditions. Ils capitulerent d'abord avec Colonne, qui les avertit de bonne foi que les articles dont il étoit convenu, ne ſeroient exécutés que du côté où il avoit fait breche, & qu'il leur falloit encore traiter avec Peſcaire pour leur entiere ſureté. La négociation fut trop lente, parceque tout ce qu'il y avoit de Génois attachés à la France refuſoient d'accepter une capitulation. Pendant ces conteſtations le Général ordonna de monter à la brêche, que Nicolas Fré-

gose défendit pendant plusieurs heures avec la plus grande intrépidité : mais ayant été blessé & mis hors de combat, ses soldats se découragerent & la Ville fut prise d'assaut le 30 Mai 1522. Gènes fut abandonnée au pillage durant toute la nuit & le jour suivant. Octavien Frégose auroit pu se sauver comme son frere l'Archevêque de Salerne, qui s'étant embarqué avec une partie de la garnison, fit voile vers Marseille : mais ce Gouverneur ne crut pas qu'il fût de son honneur de fuir furtivement d'une Ville que le Roi lui avoit confiée. Il s'enferma dans le Palais, & se rendit prisonnier au Marquis de Pescaire. Frégose étoit alors tourmenté de la goutte, & il mourut peu après.

Les Génois n'oublieront jamais ce qu'ils souffrirent des Autrichiens en cette occasion, c'est une excellente leçon pour l'a-

venir. Elle apprend qu'une Ville fortifiée dans la perfection, & munie de tout ce qui est nécessaire, tant pour une défense meurtrière que pour attendre à loisir les secours de ses alliés, est préférable à une Ville superbement bâtie. Cependant il est vrai que toutes les précautions deviennent inutiles, si les dissensions intestines ne cessent pas à la vuë de l'ennemi. Les Citoyens, quand on est menacé du dernier malheur, peuvent-ils avoir quelqu'autre objet que la conservation de la liberté & le salut de la Patrie ? Tout intérêt personnel doit disparoître.

Gènes revint encore sous la domination Françoise, & le Roi en donna le gouvernement à Théodore Trivulce : mais on la perdit de nouveau par le mécontentement d'un homme qui avoit beaucoup contribué à la soumettre à la France. André Doria qui

rvi ſi utilement, pré-
ɔir de juſtes ſujets de
n ne lui payoit pas la
nt on étoit convenu,
levoit les priſonniers
: faits, ſans lui tenir
s rançons. Enfin on
t de reſtituer Savone
is : reſtitution de la
nportance. On aſſure
t la principale cauſe
ſſentiment. Si ce fait
prouvé, l'amour de
juſtifie ou du moins
n des démarches que
: motif ne juſtifieroit
eroit pas. Ce qu'il y a
, c'eſt que Doria prit
on d'être le reſtaura-
ı liberté de Gènes ;
ɔrojet ne fut exécuté
légrés.
Doria ne s'étoit enga-
vice de la France que
ems, après quoi il paſ-
rvice de l'Empereur

avec douze Galeres. Ce Prince qui connoissoit parfaitement le mérite de ce fameux Génois, lui accorda les conditions les plus favorables. Une pension de soixante mille ducats par an, & la promesse de faire restituer Savone à la République, furent deux Articles du Traité. Doria trouva bientôt le moyen de débarquer cinq cens hommes, pendant que Trivulce s'étoit retiré dans le Château, & que la Garnison étoit campée à quelque distance de la Ville, pour éviter la contagion. Les Galères entrerent dans le Port; & Doria, dans une Assemblée publique, où assisterent la plûpart de ceux qui avoient cherché un azile contre la peste dans leurs Maisons de campagne, déclara hautement qu'il étoit venu pour affranchir sa Patrie du joug des Etrangers. Son discours fut suivi d'un applaudissement général, & on

prit les mesures néceſſaires pour conſerver la liberté qu'on venoit de recouvrer à ſi peu de frais.

On a obſervé que le même jour que les Galères de Doria entrérent dans le Port, la peſte qui avoit cauſé une déſolation générale, ceſſa par un bonheur inespéré. Ainſi les Génois furent délivrés tout enſemble de la contagion & de la domination étrangère : domination plus inſupportable aux vrais Républicains que toutes les fiévres peſtientielles.

Les Commiſſaires qu'on avoit hargés de dreſſer un nouveau lan de gouvernement y travailrent avec beaucoup de zèle, leur travail fut approuvé. eſt la forme de Gouvernement ſubſiſte encore à-préſent. ı'étoit pas aiſé d'imaginer un yen efficace de prévenir les ſions inteſtines dont on ſe

plaignoit depuis si longtems, sans avoir jamais pu y remédier. Tous les expédiens qu'on avoit mis en œuvre avoient été insuffisans, & il n'étoit pas aisé d'en trouver de meilleurs. Les Politiques en jugeront : Nous allons exposer le fait de manière qu'ils seront en état d'exercer leurs talens & de prononcer.

Il y avoit dans Gènes diverses factions qu'il ne sembloit pas possible de réunir ; les Nobles & les Plébéïens, les Marchands & les Artisans, les Guelfes & les Gibelins ; deux familles, les Frégoses & les Adornes, extraordinairement puissantes, & déterminées à se traverser mutuellement à toute occasion dans leurs projets : Personne n'ignore qu'il a souvent été moins difficile de rétablir la paix entre deux Souverains, que de réconcilier deux familles que la jalousie & l'intérêt ont désunies.

Pour lever les obstacles dont on vient de parler, on commença par abolir tous les noms par où l'on désignoit les différentes factions. On dressa ensuite un état de toutes les familles tant nobles que plébéïennes, qui possédoient six maisons dans la Ville. Il ne s'en trouva que vingt-huit. On n'y comprit ni les Adornes ni les Frégoses, ni même les autres citoiens de considération, qui furent aggrégés à quelqu'une des vingt-huit familles. Par cette distribution, il y avoit des Nobles, des Plébéïens, des Guelfes, des Gibelins, des Partisans des Adornes & des Frégoses, mêlés ensemble sous le nom d'une même famille. Toutes les vingt-huit familles & les citoiens qu'on y voit aggrégés, furent déclarés obles, & il fut statué qu'on n'y ourroit associer que dix personnes chaque année. Dérogeant à

tous les réglemens antérieurs, il fut arrêté que le Doge & les Magiſtrats ſeroient tirés indifféremment des vingt-huit familles; mais que tout le reſte des citoiens, qui n'étoit que le petit peuple, ſeroit exclus du gouvernement.

On établit que tous les deux ans, on éliroit un Doge qui régiroit la République, aidé de huit Gouverneurs & d'un Conſeil de quatre cens perſonnes, priſes dans les vingt-huit familles déclarées nobles, comme on l'a dit. L'élection du Doge, qui devoit être le chef du Conſeil des quatre cens, étoit l'article capital, & le plus digne de l'attention des Commiſſaires. Car tout citoien qui a du côté de la naiſſance & du mérite perſonnel, toutes les qualités requiſes, déſirant avec ardeur d'être élevé à ce haut rang, on ne ſçauroit guéres empêcher qu'il n'y ait bien

des mécontens, dont la plûpart ont tort de l'être. Voici en peu de mots, ce qui fut résolu sur ce sujet. Le grand Conseil des quatre cens choisit, chaque année, cent de ses membres pour former le petit Conseil, & ce petit Conseil s'assemble tous les ans, le 3. Janvier, pour élire un citoien de chacune des vingt-huit familles. Ces vingt-huit élus en nomment dix-huit autres, & tous ensemble proposent quatre Nobles, & celui des quatre qui rassemble le plus de suffrages est proclamé Doge. Outre le Doge & le grand Conseil, il fut réglé qu'on éliroit huit *Gouverneurs*, avec les mêmes formalités à peu près qu'on garde dans l'élection du Doge, dont ils sont le Conseil secret. Le Doge & les huit Gouverneurs, forment ce qu'on appelle la *Seigneurie.*

La Charge de Podestat ne fut pas supprimée, & il fut permis

de la conférer aux étrangers. Mais l'autorité & la juriſdiction de cette Magiſtrature ne s'étendit plus qu'aux affaires criminelles. Pendant qu'on reſſerroit dans des bornes ſi étroites la Dignité du Podeſtat, on inſtitua cinq Magiſtrats ſous le nom de *Cenſeurs ſuprèmes*, qui étoient chargés d'examiner la conduite qu'avoient tenu dans l'exercice de leur miniſtère, ceux dont le tems étoit expiré. Ainſi tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Etat, reſſortiſſoit à ce redoutable Tribunal. Cette inſtitution étoit d'après la République Romaine qui eut auſſi ſes Cenſeurs.

Tout étant réglé comme on vient de dire, & approuvé de la République, on élut pour Doge Hubert Cataneo Lazaro. Il y a bien de l'apparence que tous les ſuffrages euſſent élevé André Doria à cette éminente Place, s'il avoit paru la déſirer. On le fit

Censeur, & par une distinction qu'il avoit bien méritée, on lui conféra cette Charge pour toute sa vie. On dressa aussi au Restaurateur de la liberté, une statuë, avec une inscription simple & noble qui dit tout en peu de mots.

Cette exposition toute abrégée qu'elle est, sera un vaste champ pour les politiques, dont les uns observeront bien des choses qu'il seroit à propos, selon eux, de retrancher ou de modifier : les autres prétendront qu'il y en auroit beaucoup à ajouter pour perfectionner l'ouvrage. Les hommes n'établiront jamais une forme de Gouvernement qui soit inaccessible à la critique, ni même qui soit à couvert de tout inconvénient. Ce seroit donc raisonner mal, que d'improuver le plan qu'on vient d'exposer, parcequ'il y a eu depuis des troubles & des dissen-

sions dans la République. Partout où il y a de la jalousie, de l'ambition, des intérêts particuculiers opposés au bien public, la sagesse des Loix ne suffit pas pour maintenir la tranquillité & l'union. Gènes ne fut pas longtems sans l'éprouver. On y jouissoit de tous les avantages qu'une Ville libre peut désirer, lorsqu'en l'annèe 1546, elle se vit sur le point de tout perdre par la conspiration de quelques citoiens.

Jean Louis de Fiesque Comte de Lavagna, étoit un Seigneur très-riche, très puissant, & dont on avoit eu soin de perfectionner les talens par une excellente éducation. C'eût été un des plus précieux ornemens de la Patrie, s'il eût eu moins d'ambition; mais c'est une passion qu'on ne lui avoit pas appris à modérer. Jeune & encore enfant, il s'étoit engagé à l'âge de onze ans à *César Frégose*, pour le secon-

der dans tous ſes projets, & il eut part à l'entrepriſe qui échoua en 1535. Il eût été dès-lors puni ſelon la rigueur des loix, s'il n'eût été protégé par André Doria, qui eut compaſſion d'une ſi grande jeuneſſe. Le ſouvenir d'un bienfait ne peut rien ſur une ame ambitieuſe. Le Comte de Fieſque ſupportoit impatiemment l'élévation de Doria; ſurtout lorſqu'André, qui n'avoit point d'enfans, eut adopté Jannetin ſon parent, & lui eut obtenu toutes les Charges qu'il avoit à la Cour de l'Empereur; la jalouſie devint exceſſive. Fieſque ſe détermina à faire périr deux hommes qu'il regardoit comme ſes ennemis; & comme il n'étoit pas poſſible d'en venir à bout ſans renverſer la nouvelle forme du gouvernement, il ne fut pas intimidé par cette conſidération. Il négocia ſecrétement avec le Pape Paul III. la

France, & le Duc de Parme. Il se conduisit avec tant d'habileté, & prit de si justes mesures, que s'il n'eût pas perdu la vie par un accident imprévu, rien n'eût empêché l'exécution du projet. Jannetin avoit déja été tué ; & si l'on n'en fit pas autant à André Doria, c'est qu'on ne crut pas qu'un vieillard âgé de quatre-vingt ans, & très-gouteux, fût bien à craindre. On étoit persuadé qu'il n'échaperoit pas. Cependant il échapa par le zèle & la diligence de ses domestiques. Tout plioit devant les Conjurés, lorsque le Comte de Fiesque, voulant passer à une galère, tomba avec la planche sur laquelle il marchoit. Dans l'obscurité on ne s'apperçut pas de sa chûte. Il y avoit peu d'eau, mais il y avoit beaucoup de vase ; & le Comte étant chargé du poids de ses armes, s'y enfonça, tellement qu'il ne put se soute-

nir faute de secours. Il fut noyé à l'âge de 22. ans. Jérôme de Fiesque son cadet devint par sa mort le chef de la famille & de la conspiration ; mais ce n'étoit pas un de ces cadets que la nature dédommage par les talens personnels, de la rigueur de la loi, à l'égard de la succession. Les Conjurés, qui connoissoient son insuffisance, l'abandonnerent la plupart, & il fut bientôt obligé de se retirer dans son Château de Montobio, avec tous ceux qui lui étoient restés fidèles. Il y fut assiégé par Augustin Spinola & forcé de se rendre à discrétion, après une défense de quarante-deux jours. Les soldats étrangers furent renvoyés ; mais on ne fit grace à aucun des Conjurés, il en coûta la vie aux uns & la liberté aux autres qui furent condamnés aux galéres. On instruisit le Procès de Jérome de Fiesque qui fut condamné à avoir la

tête tranchée, ce qui fut exécuté dans le Château même de Montobio, dont on rasa ensuite toutes les fortifications, parcequ'elles incommodoient beaucoup la Ville de Gènes.

Ottobon de Fiesque, le plus jeune des trois freres, échapa à toutes les recherches, & se sauva en France : mais huit ans après il fut pris par les Espagnols à Porto-Ercole, & livré à André Doria qui le redemanda, & qui l'ayant fait coudre dans un sac, le fit jetter à la Mer. Le massacre de Jannetin & le projet de traiter de même André Doria, suffisent-ils, l'Evangile mis à part, pour justifier, selon la jurisprudence militaire, souvent peu scrupuleuse, cette excessive cruauté ordonnée sans aucune formalité de justice, par un Citoyen à la vérité en place, mais non Souverain ?

Nous nous arrêtons ici, &

nous nous contentons d'avertir qu'il y a dans la suite du second volume, des événemens, encore plus intéressans que ceux dont nous venons de rendre compte. Nous avons seulement présenté un appas pour attirer les Curieux.

ARTICLE LXII.

L'ART DE MESURER SUR Mer le sillage du Vaisseau, avec une idée de l'Etat d'armement des Vaisseaux de France, dédié aux Marins par M. Saverien, Ingénieur de la Marine. A Paris, Quay des Augustins, chez Ch. Ant. Jombert Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Genie au coin de la ruë Gille-Cœur, à l'image de notre Dame. 1750. *in 8°. p.* 262.

LE Livre que nous annonçons aura bien des lecteurs, s'il

est lu de tous ceux qui sont intéressés à s'instruire sérieusement de ce qu'il enseigne : mais il est à craindre qu'on n'aime mieux ignorer une vérité très-importante que de l'apprendre par une forte application. C'est principalement, & pour mieux dire, c'est seulement pour les Navigateurs que l'Auteur a travaillé : ainsi il étoit naturel qu'il dediât son travail, *à ces illustres habitans des mers*. C'est le titre qu'il leur donne & qu'ils ont bien mérité, tant par les longues & ennuïeuses fatigues, que par les dangers sans nombre, inséparables de leur profession.

On se persuade que si le Problême des longitudes étoit résolu, il ne manqueroit plus rien à la Navigation. Ce seroit un grand avantage, mais ce ne seroit pas assez pour déterminer surement dans toutes les conjonctures le pointage de la Carte. Si les lon-

ıdes n'étoient connuës que
les Étoiles ou par la Lune,
mme la latitude est connuë
.r la hauteur Méridienne du
oleil, que feroit-on dans ces
ems obſcurs où pendant des ſemaines
entieres on voit auſſi
peu le Ciel que la Terre? Les
Latitudes & les Longitudes ſont
alors également inutiles. Il n'eſt
pas poſſible de les obſerver. Le
Sillage & la Bouſſole ſont toute
la reſſource des Pilotes.

On appelle *Sillage* le chemin
que parcourt un Vaiſſeau ſous
Voile, parce que c'eſt comme
un ſillon qui diſparoît à meſure
qu'il eſt tracé. Il eſt donc d'une
extrême importance de ſçavoir
eſtimer ce chemin, & c'eſt à
quoi M. Saverien s'eſt attaché.
L'objet eſt digne de l'attention
d'un Ingénieur de la Marine, &
de celle de tous les Marins.

On n'a pas négligé juſqu'ici
cet article de l'Art de naviguer;

mais on ne s'y eſt pas pris comme il convenoit, & c'eſt ce qui a empêché de réſoudre ce Problême avec tout le ſuccès qu'on auroit déſiré. L'eſtime du ſillage, après tant de recherches, eſt demeurée aſſez incertaine. L'Auteur, qui s'eſt apperçu des inattentions de ceux qui l'ont précédé dans ce travail, a tenu une autre route. Il a commencé par l'examen des mouvemens du Vaiſſeau, écartant ceux qui ne pouvoient contribuer à l'exécution du projet, pour s'attacher à ceux dont il eſpéroit faire uſage. Il a enſuite conſidéré avec application les diverſes méthodes qu'on a imaginées juſqu'ici pour meſurer le ſillage. Il les a comparées les unes avec les autres, remarquant ce qu'elles ont de bon & ce qu'elles ont de défectueux.

Cette diſcuſſion, toute difficile

qu'elle eſt, n'étoit pas capable d'intimider un Mathématicien, accoutumé par une longue habitude aux ſpéculations les plus pénibles : mais la connoiſſance qu'il avoit de l'oppoſition invincible des Marins de toutes les nations aux nouvelles machines qu'on leur préſente, le décourageoit, & il s'en eſt peu fallu pluſieurs fois, qu'il n'ait abandonné ſon entrepriſe. *Nulle part la tyrannie de l'Habitude n'eſt ſi forte que dans la Marine.* Les notes marginales en fourniſſent de bonnes preuves. Le *Loch* eſt autoriſé par une longue poſſeſſion ; de plus, il eſt d'une pratique aiſée, & s'il étoit auſſi ſûr qu'il eſt commode, il feroit à propos de s'en tenir là. Mais il eſt défectueux. Cependant, le fût-il encore plus, viendra-t-on jamais à bout d'engager les Navigateurs à adopter un nouvel inſtrument qu'on leur préſente, & qui eſt

propre à corriger bien des abus i
C'eſt en quelque ſorte, vouloi
ramener les Marins aux écoles
d'Hydrographie : c'eſt les obli-
ger à une nouvelle dépenſe d'é-
tude & d'eſprit. On craint que
leur œconomie en ce genre ne
ſoit exceſſive.

L'Auteur entre dans ſon Trai
té, par l'expoſition du mouve
ment compoſé qui produit le ſil
lage. Il ſemble que ce mouve
ment ſoit très-ſimple, mais il n
l'eſt pas. Dès qu'on a vu un vaiſ
ſeau ſous voiles, & faiſant rout
avec un vent frais, on ne ſçau
roit ignorer que ce vaiſſeau,
meſure qu'il avance, plonge u
peu de l'avant, & ſe reléve tou
de ſuite. C'eſt ce qu'on appell
Tangage. Ces répétitions ſon
continuelles, & doivent êtr
évaluées dans la réſolution d
Problême du ſillage, lequel de
vient par là plus compliqué. Le
marées & les courans augmen

tent encore l'embarras, & causent de nouvelles fatigues au Mathématicien. C'a été pour lever toutes ces difficultés, que l'on examine ici les divers mouvemens où le navire à flot est exposé.

Le mouvement qui frappe d'abord la vuë des spectateurs, est le mouvement qui provient des vagues ou des houles de la Mer. Cet élement, dans sa plus grande tranquillité, n'a jamais une surface parfaitement unie. Il s'éléve & s'abbaisse successivement, & forme des ondes. C'est ce qui s'appelle la *Houppée*, en terme de Marine. Dès que le vent souffle un peu fort, les ondes deviennent des houles, & le vent continuant à *fraichir*, toute la Mer se couvre de vagues qui écument & qui grossissent de plus-en-plus. Ainsi le navire porté par les vagues, & poussé par le vent, monte, s'abaisse,

& ne laiſſe pas de cingler, c'eſt-à-dire, d'avancer. Il tombe & retombe toujours avec plus d'ardeur, juſqu'à ce qu'il aille auſſi vîte que la houle, & ſans interruption. S'il eſt mal conſtruit, & qu'il ne puiſſe acquérir ce dégré de vîteſſe, les chutes dont nous parlons, ſont quelquefois ſi bruſques, qu'il eſt en danger de s'entrouvrir. On ſoupçonne que le *Magnanime* & le *Fidéle*, deux navires de l'Eſcadre de M. Duguai-Trouïn, dans le voyage de Rio-janeiro, périrent ainſi avec leurs équipages.

On ne ſçauroit diſconvenir que ſoit que la Mer ſoit agitée, ſoit qu'elle ſoit calme, il y a toujours du tangage; & ſi on y ajoute, comme on doit, les courans & les marées, qui ſont des courans plus réglés & mieux connus le long des côtes, il eſt évident que toutes ces conſidérations miſes enſemble, mon-

rent que le Problême du sillage
est un Problême des plus compliqués. L'Auteur ne promet
pas de le résoudre parfaitement
dans toutes ses parties ; mais il
espere trouver mieux que tout
ce qu'on a trouvé en ce genre
jusqu'ici.

On commence par indiquer &
prouver les inconvéniens des diverses inventions que les Anciens & les Modernes ont produites. C'est une discussion où
nous n'entrerons pas, parce-
qu'elle nous arrêteroit trop
ongtems, & qu'il nous semble
lus à propos de nous at-
cher à la nouvelle machine
ue l'Auteur a imaginée. Elle est
simple, que, selon lui, elle ne
érite pas le nom de machine.
l'appelle plus modestement
lometre, mesure du Sillage. *Les*
ı'sses comme les Pilotes, se-
en état de la faire, de s'en
r & de la radouber. Si avec

l'avantage de la ſim
a encore celui de la
moins d'une plus gra
on ne lui refuſera
rence.

Les piéces du no
ment, ſont une v
ſuſpenduë comme u
& qui ſoit enchaſſée
dans une boule de
métal, qu'elle ne pu
Le balancier avec ſ
être ſuſpendu de m
puiſſe tourner & ba
ment en tout ſens.
une méthode d'exéc
penſion : chaque p
imaginera telle aut
ra à propos ; pour
berté du balancier
ſoit conſervée,
riſque
plus
qu

Le balancier ainsi suspendu par le milieu est accroché par une barre de fer garnie de plusieurs gonds, l'un au-dessus de l'autre, à l'arriere du vaisseau, de manière que le gouvernail n'en soit pas incommodé. On fait passer dans un des gonds, plus haut ou plus bas, une verge horisontale qui porte tout le *Salomètre*, & l'on aura soin que la boule descende dans la Mer jusqu'à la profondeur de trois ou quatre pouces : ce qui se pratique aisément par les diverses hauteurs des gonds.

Dans la chambre du Pilote ou tel autre endroit qu'on jugera plus convenable, on place un cylindre creux de métal de six douze pouces de diametre, ou moins, & de trois ou ... pieds de hauteur : au cy... ... un ... cylin... trois, ou quatre ..., & fort poli

intérieurement. Ce tuyau sortant par la poupe recourbe à angles droits : par une de ses extrémités il peut répondre au balancier où il est attaché par un cordon qui passe dans tout le tuyau, & dont l'autre bout descend jusqu'au milieu du grand cylindre, & ce cordon qu'on a passé dans toute la longueur du tuyau, soutient au-dedans du cylindre un bassin qui s'y enchasse sans un frottement trop sensible. Ce bassin doit être assez grand pour contenir des poids jusqu'à la concurrence de 234 livres. Nous n'espérons pas que cette description donne une idée bien nette de la machine. Les imaginations non mathématiciennes n'y comprendront rien & s'en mettront peu en peine ; les Mathématiciens & les Navigateurs qui ont le goût & l'amour des Mathématiques, chercheront dans le livre & dans les planches toute la

construction du nouvel instrument.

Le Pilote qui voudra estimer la vitesse du Vaïsseau, sera attentif à charger le bassin plus ou moins, selon l'impression plus moins grande de l'eau contre la Carène du Navire actuellement sous Voile & faisant route. C'est par ces poids proportionnés à l'impression de l'eau, qu'on empêche le bassin de monter dans le Cylindre, & le balancier avec le Globe de faire la culebute. C'est aussi par ces poids que l'on connoît l'effort de l'eau sur le Globe; &, par cet effort bien connu, la vitesse de de l'eau ou du Navire qui est la même. On a inséré dans le Volume une Table où l'on voit d'un coup d'œil, le sillage du Vaisseau selon la diversité des poids. Cette table est poussée jusqu'à cinq heures de vitesse par heure: ce que peu de gens croyent possible.

Outre cette première Méthode, de déterminer le *Sillage*, l'Auteur en propose une seconde, à la faveur du même instrument ; mais si nous en rendions compte, l'Extrait deviendroit trop long. M. Saverien se fait à lui même plusieurs objections, dont il ne dissimule pas la force; & il y répond comme un homme qui ne cherche pas à prévaloir contre la vérité. Il est difficile qu'il ait prévu tout ce que les Mathématiciens & les marins, les premiers fondés en spéculation, les autres en pratique, opposeront aux nouveaux *Sillomètres*. L'inventeur s'il est attaqué, se présentera sur la Brèche pour défendre son Ouvrage.

On demandera peut-être s'il y a lieu d'espérer que ces inventions soient adoptées & mises en pratique par ceux pour qui elles ont été imaginées. Nous ne

pas lire dans l'avenir :
ant nous craignons que le
à quoi toutes les Nations
uentent la Mer, sont ac-
ées, ne soit maintenu
possession où il est depuis
années. Malgré tout ce
de défectueux dans cette
e de mesurer le Sillage,
elle est très-commode &
elligible, les Pilotes s'en
nt là. Il faut même avouer
avigue avec assez de su-
ec cet ancien Sillomètre,
que les Pilotes se défient
s beaucoup de la justesse
point, surtout dans les
le brume.
teur pour délasser de l'ap-
n nécessaire pour lire le
du Sillage, a mis à la fin
me une courte exposi-
l'état d'armement des Vais-
e France. Tous ceux qui
u la Mer & les Vaisseaux
einture, liront cet Ouvra-

ge avec plaisir. Il amusera & instruira à certains égards. Les Mathématiciens mêmes qui n'ont point voyagé sur Mer, ni fait un long séjour dans nos Ports, ne regretteront pas comme perdu le temps qu'ils auront donné à cette lecture.

Les Vaisseaux de guerre tiennent le premier rang. Ce sont autant de Citadelles plus ou moins fortes, qui se promenent fiérement sur l'Ocean & sur la Méditerranée, portant partout une Artillerie redoutable & des guerriers plus intrépides que ces Héros Grecs enfermés dans le cheval de Troïe. Ces Vaisseaux, par deux Ordonnances de Louis XIV, sont divisés en cinq rangs. Cette distinction est fondée sur leur longueur, le nombre de leurs Ponts, leur port ou capacité, & sur le nombre des Canons dont ils sont armés. Les Vaisseaux du premier rang, depuis l'Estave à

l'étambord, deux piéces de charpente posées à l'extrémité de la Quille, l'une à la Prouë, l'autre à la Poupe, ont environ 163 pieds de longueur & 44 pieds en largeur. Leur creux est de 24 pieds 4 pouces. Ils ont trois ponts & portent 1500 tonneaux, c'est-à-dire trois millions de livres, car chaque tonneau en fait de Marine est du poids de deux mille livres. Tel est le devis ordinaire d'un Vaisseau François du premier rang. On en a construit autrefois de plus grands. Les Vaisseaux du second rang n'ont jamais plus de six vingt ni moins de 105 pieds de Quille. Ils ont trois Ponts entiers ou deux Ponts & demi, c'est-à-dire, que le troisiéme Pont ne va pas de la Poupe à la prouë, mais n'occupe que la moitié de cette longueur depuis la Poupe en avant. Le nombre de leurs

canons n'eſt pas au-deſſus de 70, ni au-deſſous de 56. Nous omettons les Vaiſſeaux des trois rangs inférieurs. On appelle Vaiſſeaux de ligne ceux qui ſont aſſez forts pour combattre en ligne dans une armée navale rangée en bataille : on les appelle auſſi Vaiſſeaux de haut-bord, pour les diſtinguer des Galères & des Vaiſſeaux plats.

Les Mâts ne ſont point perpendiculaires à la Quille ; ils ſont un peu inclinés vers l'arrière, pour mieux réſiſter *à la pouſſée de la Voile*, qui reçoit le vent du côté de la Poupe. Il n'y a que les Conſtructeurs, ou plutôt chaque Conſtructeur ſçait les proportions qu'il obſerve dans la conſtruction des Mâts. C'eſt un ſecret qu'il ne communique qu'à ſes enfans. Perſonne n'ignore que la largeur du Vaiſſeau doit décider de la longueur

des Mâts ; le reste est encore de pure expérience , & qui n'est pas uniforme. L'Auteur propose une méthode qui peut être regardée comme le fondement de toutes les autres.

Si la largeur du Vaisseau n'excéde pas 25 pieds, la longueur du grand Mât sera triple de cette largeur. On ajoute un pied de hauteur au Mât pour chaque pied de largeur dont le Navire excédera la largeur de 25 pieds. Quant à l'épaisseur du Mât, elle sera d'autant de pouces qu'il y a de pieds dans les trois quarts de la largeur du Vaisseau. Les autres Mâts sont reglés sur le grand Mât.

Les Voiles sont attachées aux Mâts par des Vergues qui sont des piéces de bois arrondies dans toute leur longueur & qui dans le milieu sont deux fois plus grosses *qu'aux* extrémités.

Il eſt évident que ces Vergues, auſſi bien que les Voiles, doivent être proportionnées à la grandeur du Navire. Aux Vaiſſeaux qui ont 180 pieds de long & 45 de large, la grande Vergue eſt de 98 pieds.

Les ancres qui ſervent à retenir le vaiſſeau dans les mouillages, ſont faites d'un alliage de fer de Suede & d'Eſpagne. La grande ancre d'un vaiſſeau qui a 45 pieds de largeur, eſt longue de 18 pieds & peſe 5832 livres. Ce que nous venons de dire eſt l'extrait d'un abrégé très-court d'un ſujet très-étendu. Nous ne nous ſommes propoſé que de donner une idée fort ſuperficielle de la Marine, mais dont ſe contenteront aiſément ceux qui n'ont ni vû ni envie de voir la mer & les vaiſſeaux.

Nous tranſcrivons ici ce qu'on lit à la page 145. *Que de progrès dans la Navigation, que d'avan-*

tages dans la Marine, résulteroient d'un bon accord entre les Marins & les Géomètres ! Les moindres idées, les moindres conseils seroient écoutés. Eh ! quoi de plus avantageux pour accélérer la perfection d'un Art ! Quiconque établira cette bonne intelligence si judicieusement désirée, sera né avec un talent bien marqué pour les négociations.

Tel que soit l'accueil qu'on fera dans la Marine au Traité du Sillage, l'Auteur méritera toujours de justes éloges pour avoir travaillé sur une matière si intéressante, malgré les dispositions peu favorables des Navigateurs à l'égard de toutes les nouvelles inventions.

ARTICLE LXIII.

LETTRE AU P. B. J. SUR les Points ou Voyelles Hébraïques.

PErmettez, M. R. P. que je vous communique le plan d'une dissertation sur les points ou voyelles Hébraïques ; je dis *le plan*, parce que ce morceau sera traité avec plus d'étenduë, si les Sçavans goutent mon dessein. J'ai deux objets ; le premier de faire voir l'antiquité de ces points, dont Cappelle, le P. Morin & quelques autres ont parlé comme d'une invention assez moderne ; le second de réduire leur nombre à neuf au lieu de quatorze qui se présentent dans toutes les Grammaires Hébraïques. Ecoutez-moi je vous prie quelques moments.

Je sens que la premiere partie

ne sera pas
a seconde : je
reprendre plu-
mens des deux
M. Prideaux ; de
nsuffisance de ceux
duit Cappelle, & le P.
de suivre en un mot des
déjà bien battuës. Mais je
rai d'être court & de faire
elques observations nouvel-
es. Voici, par exemple, des
preuves qu'on n'a pas assez mises
en œuvre. Il est d'abord surprenant que, sur l'antiquité des points Hébraïques, on aime mieux s'en rapporter au jugement d'un seul Grammairien fort récent (Elie Levite) qu'au témoignage de tous les Docteurs de la Synagogue. Je suis né, comme vous sçavez, parmi ce peuple autrefois si chéri de Dieu, & présentement si réprouvé à cause de son aveuglement ; j'ai fait toutes *les études* ausquelles

les plus sçavants d'entre les Juifs ont coutume de s'appliquer ; je puis par conséquent vous certifier ce que toute la Nation pense de ses points voyelles ; & quel intérêt aurois-je à vous déguiser la vérité ? Chrétien & Catholique, par la miséricorde de Dieu, je ne m'attache plus qu'à combattre mes anciens Maîtres sur leurs fausses traditions, sur les mauvais sens qu'ils donnent à l'Ecriture, sur l'abus des lumières que Dieu leur laisse encore. Je les redresse surtout, quand ils sont en opposition les uns avec les autres ; quand les modernes contredisent les Anciens. Mais dans cette controverse particulière touchant l'antiquité des points hébraïques, je n'ai rien à leur reprocher : la tradition est immémoriale & unanime, le concert est uniforme entre eux. Ils rejettent, comme une fausseté ridicule, la prétenduë institution

oints par les Massorè-
abandonnent l'idée d'E-
à ce sujet ; ils la trai-
ié d'attentat contre les
ints. Or je vous le de-
M. R. P. ce cri général
chimère, ce témoigna-
te la Synagogue ne mé-
icune considération ?
re raisonnement que je
ianier avec bien de l'a-
, est celui-ci. On dit
ment que les cinq let-
ph, *Vau*, *He*, *Jod*,
tenu lieu de voyelles,
bons Hébraïsants s'en
encore pour lire sans
iais voici, ce me sem-
vraie difficulté. Il y a
nombre de mots où au-
ces cinq lettres ne se
Comment sera-t-il pos-
on les ait prononcés
, ou qu'on les prononce
ujourd'hui sans le se-
points : & tous les au-

tres mots même où ces lettres se rencontrent, comment apprendra-t-on à les prononcer d'une manière uniforme, si l'on ne suppose pas des points qui en déterminent le son? Aussi les Juifs qui ont le mieux étudié, qui se sont formés par un long usage à lire sans points, n'entreprennent pourtant pas d'instruire leurs enfans dans d'autres livres que ceux qui sont ponctués.

Je joins à ceci une réflexion bien frappante : Qu'un grand nombre de personnes apprennent l'Hébreu sans points, chacun suivant le systême qu'il pourra se faire à lui-même; qu'on les renferme tous dans des lieux séparés, & qu'on leur fasse traduire les livres saints; quel sera le résultat de tout ce travail? On le sent assez. Rien de plus différent, de plus confus que ces versions, parceque chaque traducteur aura lu & entendu les mê-

nes mots de différente manière. Au contraire, suppofez des points, tout fe rapportera à un but, & il ne pourra plus fe trouver d'autre différence, que celle qui dépend du génie, du ftyle, de l'application des divers efprits.

Mais que vous dirai-je, M. R. P. de la fable qu'a imaginé le Grammairien Elie Lévite touchant les Mafforetes, & le foin qu'ils prifent, félon lui, de fabriquer les points? Pour détruire ce menfonge, je n'aurois befoin que de l'obfervation fuivante. On trouve dans l'Écriture des remarques critiques que les Mafforetes ont placées tant fur les points, que fur les lettres & fur les mots. Or peut-on croire que ce foient les mêmes Auteurs qui ayent inventé les points en queftion? A-t-on jamais vu que quelqu'un faffe un ouvrage, pour le critiquer *enfuite*?

Je ne vous indique ici qu'en général quelques-unes de mes preuves. Vous pouvez compter qu'il m'en reste encore une multitude d'autres, & que je sçaurai aussi répondre aux objections de Cappelle, de Morin & de tous les partisans de la nouveauté des points. Mais je passe à mon second objet.

Quand je soutiens l'antiquité des points, je n'étens pas cette prérogative à tous les 14. signes que les Grammairiens présentent. Je suis persuadé que les Anciens n'en admirent que neuf, * & que

* Ces neuf points sont ceux qu'on appelle dans nos Grammaires *Cametz*, *Patach*, *Tsere*, *Segol*, *Chiric*, *Cholem*, *Schurek*, *Kibbuts*, *Sceva*. M. Adolphe les nomme *Kemotz*, *Patakh*, *Tzairai*, *Ségaul*, *Khirik*, *Khaulom*, *Schurk*, *Molopoum*, *Schevo*; & il leur donne aussi des valeurs un peu différentes de celles qu'on voit dans les Grammaires.

les cinq autres * ſont l'ouvrage de quelques Grammairiens aſſez récens. D'abord, ce ſentiment s'accorde avec la pratique des Juifs de Metz, d'Alſace, de Pologne, de la plus grande partie de l'Allemagne, de la Hollande & de l'Angleterre. Ils ne ſe ſervent pour enſeigner leurs enfans, que de neuf points ou voyelles, & par-là, ils les forment bien plutôt à la lecture, qu'ils ne feroient avec quatorze. Car j'en appelle au témoignage de quiconque a étudié la langue Hébraïque; qu'eſt-ce qui lui a paru rebutant dans les premiers jours? n'eſt-ce pas ce grand nombre de points; & dans ce nombre, n'eſt-ce pas les points deſtinés à marquer les voyelles

* Ces cinq points ſont les trois *Cateph* (appellés par M. Adolphe *Khatafs*) le *Chiric Caton*, & la ſeconde manière d'écrire le *Cholem*.

brèves &très-brèves, qui l'ont le plusembarassé ?

Cependant, me dira-t-on, les Bibles Hébraïques imprimées par des Juifs de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, &c portent aussi ces points, & l'on y voit ce qu'on appelle les *Khatafs* &c, preuve qu'on admet aussi les 14 points dans ces contrées. A cette objection il m'est aisé de répondre que, quand on imprime des livres, surtout des Bibles, on prétend les débiter partout, qu'ainsi on se conforme aux usages les plus reçus, & qu'il n'est pas étonnant par cette raison, qu'on voye tous les points, même ceux des voyelles brèves & très-brèves, dans les éditions d'Allemagne, de Hollande, &c.

Mais je soutiens toujours que le commun des Juifs établis dans ces Païs a un alphabet où l'on n'a marqué que les neufs points dé-

ſignés plus haut ; j'ai cet alphabet ſous les yeux. Je ſoutiens qu'on s'en ſert pour inſtruire les enfans, & qu'on ne leur apprend point à lire ni à prononcer les cinq Points deſtinés aux Voyelles brèves & très-brèves. Que ſi l'on doutoit de mon témoignage, il ſeroit aiſé d'interroger quelqu'un de ces Juifs de Metz, d'Allemagne, &c. il s'en trouve toujours à Paris. A moins que ce ne fût un Grammarien, je ſuis ſur qu'il ne ſçauroit pas même ce que veulent dire ces points, ni ces Voyelles brèves & très-brèves.

Cependant, ajoutera-t-on, ces points exiſtent, d'où ſont-ils venus ? C'eſt ce que je compte expliquer nettement M. R. P. Je ne puis donner encore ici que l'ébauche de ma penſée, mais vous ne laiſſerez pas de la concevoir. Toute la doctrine des voyelles longues, brèves &

très-brèves chez les Juifs, vient des Rabbins curieux de faire des vers. Ce goût poëtique régnoit en Orient. Ceux de la nation qui furent chassés de ces contrées, & qui se réfugiérent en Espagne, y portèrent les règles de la versification, & ces règles qui exigeoient nécessairement qu'on eût égard à la quantité des syllabes, présentoient aussi des points relatifs à cette quantité. Ce sont justement ces points que vous voyez destinés à énoncer les voyelles longues, brèves, & très-brèves. Ainsi les Juifs d'Espagne furent les premiers en Europe, qui augmentèrent le nombre de leurs points jusqu'à quatorze. Ceux d'Allemagne, de Pologne & de quelques autres endroits, n'adoptèrent point ce nombre dans l'usage ordinaire; il n'y eut que les Grammairiens de profession & les Poëtes (car les *Juifs d'Allemagne* ont aussi fait

cesseur du P. Porée apporta dans la Capitale un goût sain, & une Latinité exquise : fruits délicieux du long séjour qu'il avoit fait dans des Villes du second & du troisième ordre. Cette tribune aux harangues où il monta pour la 1re. fois le 3 de Mai 1741 retentit d'un style nombreux, majestueux, plein de choses, de sentimens, de véritable éloquence en un mot. Son Exorde presque tout destiné à répandre des larmes sur le tombeau du P. Porée procédoit par cette route qu'a tracé Cicéron, & qui seule, nous le disons sans hésiter, mérite d'être suivie.

» * Messieurs, dit ce nouvel

* Parcite, Auditores, si Oratoris Academici partes apud vos hodie peracturus, præconis funerei flebilem ad tempus personam induo, & Orationem mellitis inspergendam floribus, atrâ cupresso ipso statim in limine videor funestare: Hanc mihi saltem veniam dabitis, optimi

ſont des vers ; & ne s'enſuivroit-il pas que la plus grande partie des Saints Livres eſt en vers, puiſque dans les anciens Mſſ. de la Bible, on remarque que les verſets ſont très-ſouvent rangés par lignes ſéparées : manière d'écrire qui a lieu lors même qu'il n'eſt queſtion que de faits hiſtoriques ? Mais ç'en eſt aſſez, M. R. P. tout ceci demanderoit d'être développé avec une abondance de diſcours que je réſerve pour un Ouvrage plus étendu. Je ſuis &c.

A Paris 18 de Mars 1750.

RENÉ ADOLPHE,
Sécrétaire ordinaire de M. le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang.

ARTICLE

ARTICLE LXIV.

ŒUVRES DU PERE DU Baudory de la Compagnie de JESUS. A Paris, chez Marc Bordelet, rue S. Jacques, in-12. pag. 546. M. DCC. L.

ON présentoit autrefois avec confiance les dépouilles littéraires des Maîtres d'éloquence Latine, & cette confiance étoit fondée sur l'accueil favorable que le Public faisoit toujours à la langue d'Auguste ; aujourd'hui quand on annonce du Latin, il faut presque adopter le style suppliant des Epitres dédicatoires. On croit devoir faire en quelque sorte ce qu'Horace disoit à Vinnius, porteur de ses livres : *Etudiez les moments ; paroissez quand on sera de bonne humeur, quand on vous aura porté*

tres mots même où ces lettres se rencontrent, comment apprendra-t-on à les prononcer d'une manière uniforme, si l'on ne suppose pas des points qui en déterminent le son ? Aussi les Juifs qui ont le mieux étudié, qui se sont formés par un long usage à lire sans points, n'entreprennent pourtant pas d'instruire leurs enfans dans d'autres livres que ceux qui sont ponctués.

Je joins à ceci une réflexion bien frappante : Qu'un grand nombre de personnes apprennent l'Hébreu sans points, chacun suivant le systême qu'il pourra se faire à lui-même : qu'on les ren-[illegible]ous dans des lieux sépa-[illegible]qu'on leur fasse traduire [illegible] saints ; quel sera le ré-[illegible] tout ce travail ? On le [illegible]. Rien de plus diffé-[illegible]de plus confus que ces ver-[illegible], parceque chaque traduc-[illegible] aura lu & entendu les mê-

ots de différente manière.
ontraire, ſuppoſez des
, tout ſe rapportera à un
il ne pourra plus ſe trou-
itre différence, que celle
end du génie, du ſtyle,
plication des divers eſ-

que vous dirai-je, M. R.
fable qu'a imaginé le
rien Elie Lévite tou-
Maſſorètes, & le ſoin
ent, ſelon lui, de fabri-
points ? Pour détruire
ge, je n'aurois beſoin
bſervation ſuivante.
: dans l'Écriture des
critiques que les Maſ-
placées tant ſur les
ſur les lettres & ſur
r peut-on croire que
mêmes Auteurs qui
é les points en queſ-
jamais vu que quel-
n ouvrage, pour le
ute ?

» Orateur, pardonnez si, chargé
» de vous faire ici un discours
» Académique, je commence par
» les traits d'une harangue funé-
» bre; si j'orne de cyprès le fron-
» tispice d'un Ouvrage qui, pour
» vous plaire, devroit être cou-
» ronné de fleurs... Pardonnez,
» vous surtout, jeunes Eléves,
» à qui cet excellent Professeur
» ouvrit les sources de la piété
» & de l'éloquence. Les larmes
» que vous avez répanduës sur sa
» cendre sont la preuve de votre
» douleur & de votre reconnois-
» sance; vous avez mêlé vos re-
» grets avec les nôtres, & quel-
» que grande qu'ait été notre af-

---

adolescentes, quibus ille, dum viveret, saluberrimos pietatis ac eloquentiæ fontes aperuit, cui vos, postquam vixit, lacrymas rependistis doloris atque amoris indices, quorum fletus sic nostris admixti fletibus prorupere, ut uter esset amarior sociorum an discipulorum ploratus haud facile dignosceretur.

» fiction, on peut douter si nous
» étions plus sensibles à la perte
» d'un Confrere, que vous ne
» l'étiez à celle d'un Maître. «

Tout le détail de cette harangue répond au préambule, & cette pompe de discours si propre des actions publiques & si recommandée par les anciens, enchanta tous les auditeurs. C'est un fait dont le témoignage est trop récent & trop subsistant pour qu'on nous accuse ici de flatterie.

Osons dire présentement une autre vérité, qui revient peut-être encore à la pensée du Magistrat dont nous parlions plus haut. Paris ne mit-il pas quelque apprêt dans le style du P. du Baudory; & ce beau fleuve qui de la Province s'étoit avancé vers nos Contrées avec toute la majesté de ses eaux, ne se partagea-t'il pas quelquefois en Fontaines jaillissantes & en cascades?

Personne, il eſt vrai, n'eut plus d'aménité, plus d'abondance, plus de fineſſe que cet Orateur. Ce ſont là les trois caractéres de ſon génie ; & l'on en remarque des traces partout : aménité dans les deſcriptions ; abondance dans les images ; fineſſe dans les rapports, les alluſions, les contraſtes &c. Mais le déſir de ſe monter au goût regnant ne le forçat'il pas, en quelque ſorte, d'enluminer ſes portraits ; & le ſtyle antithétique, moins accueilli en Province qu'à Paris, ne vint-il pas prêter ſes petits ornements aux figures qu'il étoit naturellement porté à deſſiner en grand ? Il ſentit ce défaut, & il étoit d'un caractére à recevoir très-volontiers les avis qu'on eût jugé à propos de lui donner ſur ce point. La dernière de ſes harangues ſe raproche des beautés maſles & naturelles de la première. Il y examine ce qu'on doit penſer

des nouveaux Inventeurs de systêmes, & quoique la matière entraîne après soi quelque sécheresse, que les détails soient mêlés de discussions peu avantageuses à l'Eloquence, on y remarque beaucoup de grandeur & de noblesse, sans compter l'étenduë des connoissances, qui en est la base & le fondement. *

Une autre partie considérable de ce recueil consiste dans les trois discours ou plaidoyers François distribués par le P. du Baudory à ses élèves pour les former à l'Art oratoire. Cet exercice remplace, ce semble, les *déclamations* des Anciens. On imagine un sujet litigieux; il se

* Dans cette harangue (pag. 159.) il y a une grosse faute de Copiste qu'il faut supposer corrigée : *Splanherii*, lisez *Spanhemii.* Dans la seconde, pag. 85. on fait Amyot de *Meaux*, il étoit de *Melun*; il faut substituer *Melodunensi* à *Meldensi*.

proposé par quelqu'un qui fa
aussi la fonction de rappor
teur & de Juge. Plusieurs inté
ressés représentant des Avocats
produisent leurs raisons ; & tou
se traite non avec l'appareil
les clameurs du Barreau ; ma
à peu prés comme Ciceron tra
toit ses Questions Philosoph
ques à Tusculum ; excepté qu'o
joint ici à la politesse d'une con
versation littéraire , le style
le ton propres de l'Orateur.

Le Professeur célèbre don
nous parlons eut le talent d
bien écrire en François. Comm
il étoit né disert & abondant
les richesses de notre langue
rangeoient sous sa plume san
effort , sans confusion , ma
quelquefois sans bornes. Car c
beau génie , (nous ne pouvon
nous lasser de le faire remarque
eut à se défier du fond immen
se que lui prodigua la Natur
Il n'a vêcu que 39 ans, & il éto

encore dans l'âge de livrer ses trésors avec une sorte de profusion : les années l'eussent rendu œconome, & il avoit l'avantage précieux de pouvoir toujours se réduire, sans cesser d'être magnifique.

Nous ne pourrions représenter ici les objets, l'ordonnance & les traits principaux de ces trois Plaidoyers. Nous nous bornons à citer quelque chose du second que nous estimons le plus beau : voici le sujet. Un Amateur des talents de l'esprit assigne par son testament quatre prix d'inégale valeur pour quatre hommes de Lettres qui l'ont comblé d'éloges, & qui d'ailleurs ont rendu de grands services aux Sciences. Le premier a *un génie sublime & élevé*; le second *un esprit fin & délicat*; le troisiéme *une mémoire vaste & enrichie de toute l'érudition littéraire*; le quatriéme *un jugement*

sûr & exquis. Ce sont là les qu
lités qui dominent ; car chacı
des Concurrents n'est pas abs
lument dépourvu de l'espèce
mérite qui caractérise son riva
Il est question de la préférenı
& du prix que méritent ces d
vers avantages dominants : qu
tre jeunes Orateurs plaident
cause ; & le Juge, après avo
balancé les raisons, apprécié l
force des preuves, écarté toı
les nuages qui pouvoient ob
curcir la vérité, détermine qu
l'homme de Lettres qui a le *ju*
gement sûr & exquis mérite l
première place ; que le géni
sublime & élevé doit suivre im
médiatement ; que la mémoir
heureuse aura la troisiéme ré
compense ; & que l'esprit fin &
délicat ne sera qu'au dernie
rang. Cette décision est aisée
deviner, même avant la plaidoi
rie ; mais les charmes de l'Elo
quence, & l'art de faire valoi

des preuves ne laissent pas de rendre les objets douteux & problématiques. C'est-ce qui fait l'intérêt de cet exercice littéraire.

Celui qui plaide pour *le jugement sûr & exquis* répand mille beautés dans son discours ; nous n'en citerons qu'un morceau qui est la définition développée de ce qu'on appelle le *goût.* » Qu'est-ce que le bon » goût dont le génie le plus mé» diocre, dont le Critique le » plus aveugle se croit l'arbitre » & le dépositaire ; qu'on a aussi » souvent à la bouche qu'on la » rarement dans l'esprit ; dont » on parle presque toujours sans » le connoître, parce qu'il n'est » connu que de lui-même ? C'est » un sentiment du vrai, que le » mensonge, fût-il orné des plus » belles couleurs, ne sçauroit » corrompre ni gagner. C'est » une droiture de raison qui s'im-

» rite & s'effarouche de tout ce
» qui pourroit bleſſer tant ſoit
» peu les règles du bon ſens.
» C'eſt une manière de penſer ſi
» juſte & ſi préciſe, que la penſée
» ne rend que ſon objet, & le
» rend tout entier. Une façon de
» s'exprimer ſi propre & ſi pro-
» portionnée, que la parole eſt
» auſſi fidèle à peindre la penſée,
» que la penſée l'a été à repré-
» ſenter ſon objet. C'eſt cette ſa-
» geſſe & cette ſobriété qui ſçait
» retrancher courageuſement
» tout ornement frivole & étran-
» ger ; ſacrifier juſqu'à des beau-
» tés quand elles ſont déplacées ;
» adſtreindre l'imagination ſans
» la captiver ; modérer la cha-
» leur du génie ſans l'étouffer ;
» châtier le luxe & l'intempéran-
» ce du ſtyle ſans l'amaigrir ni
» le deſſécher ; arrêter les écarts ;
» faire grace aux hardieſſes ;
» être plaiſant ſans bouffonne-
» rie ; grave ſans auſtérité ;

» agréable ſans rien ôter à l'inſ-
» truction ; inſtructif ſans rien
» prendre ſur l'agrément. C'eſt
» ce goût exquis des bienſéan-
» ces, qui ſçait ſe plier aux cir-
» conſtances des âges, des tems
» & des conditions : également
» attentif à ne rien dire qui puiſſe
» bleſſer le caractère de celui
» qui parle, ou choquer les
» mœurs de ceux à qui l'on par-
» le. C'eſt enfin cette ſage éco-
» nomie qui conſiſte à donner à
» chaque partie du diſcours l'é-
» tenduë & le dégré de force
» dont elle eſt ſuſceptible ; à éta-
» blir entre les preuves un tel
» ordre & un tel arrangement
» que les plus ſolides n'offuſ-
» quent point les plus foibles,
» & que celles-ci n'affoibliſſent
» point l'impreſſion des premiè-
» res ; à n'appuyer que légére-
» ment ſur les raiſons les plus
» légères ; à s'appéſantir ſur les
» plus fortes ; à commencer par

» les vraisemblances pour fi
» par les convictions ; à réu
» ensemble tous les memb
» d'un discours par des tran
» tions si fines & si délicat
» qu'ils ne fassent qu'un mê
» corps & un tout continu ;
» raprocher les couleurs par
» nuances si imperceptible
» que l'œil le plus attentif
» trompe agréablement dans
» passage des unes aux autres

Saint Louis dans les fers est
sujet de la Tragédie latine qu'
nous donne ici. 80 ans plût
& lors qu'on admiroit sur
Théâtre de College le Cyrus
le Lysimaque du P. De la Ru
cette Piéce auroit attiré l'atte
tion des gens de lettres. Ils y a
roient remarqué de l'Élévatio
de la Noblesse, du Sentiment,
le ton soutenu d'une piété qui
toit le langage favori de l'Aute
& l'ame de toute sa conduite.

L'Ode Françoise, placée à

fin de ce Recueil, eſt ſur la Convaleſcence du Roi : objet très-cher à la Nation, mais qui ne fut bien chanté que par un très-petit nombre de Poëtes ; la foule chanta auſſi & détonna ſouvent. Il y a dans l'Ode du Pere du Baudory des traits qui la diſtinguerent. On a bien fait de la conſerver; & nous voyons auſſi avec plaiſir dans ce Volume les vers Latins que des Diſciples touchés & reconnoiſſants ont conſacrés à la mémoire de leur Maître. Ce ſont des Piéces compoſées par quelques Éléves de Rhétorique; le P. Geoffroi Collégue du P. du Baudory a propoſé les ſujets, ces jeunes Poëtes les ont exécutés ; ainſi l'on voit que tout ce Lycée a témoigné de la douleur ; & que Santeuil qui monta ſa lyre ſur un ton lugubre pour accompagner Coſſart, ſon Maître, au tombeau, trouve encore aujourd'hui des Imitateurs.

ARTICLE LXV.

ANTONII ARRIGHII DE vita & rebus gestis Francisci Mauroceni Peloponnesiaci Principis Venetorum, Libri quatuor ad Senatum. Patavii an. 1749. in-4°. excudebat Jacobus Cominus. Histoire de François Morosini Doge de Venise, divisée en quatre livres par Antoine Arrighi. A Padoue 1749. in-4°. chez Jacques Comini.

DAns une République aussi éclairée & aussi vigilante que la République de Venise, il est difficile, peut-être impossible, de parvenir aux premières dignités, par une autre voye que par celle du mérite & des services. Il suffiroit de sçavoir que François Morosini a été Doge, pour en conclure qu'il avoit donc les talens nécessaires pour

occuper glorieusement cette importante place. Mais on ne se contente pas volontiers d'une connoissance si superficielle des grands hommes. On aime à être instruit des principaux évènemens de leur vie. L'Histoire est chargée du soin de satisfaire cette louable curiosité du Public, & c'est dans cette vûë que M. Antoine Arrighi a composé la vie de François Morosini Doge de Venise. C'est un excellent modèle qu'il présente à tous les Membres du Sénat & à toute la noblesse Venitienne, & qui sera utile aux étrangers.

La famille des Morosini est une des douze qui élurent le premier Doge de Venise. Thomasine Morosini fut mere d'André III Roi de Hongrie, & Constance Morosini, fille de Michel Morosini Procurateur de S. Marc, épousa Ladislas Prince de Servie. L'ancienneté, la Noblesse, l'é-

clat des alliances avec
sons souveraines, l'hon
voir donné quatre D
République sont les titr
la famille Morosini est t
guée dans l'État de V
très-connuë dans to
rope.

François Morosini n
M. DC. XVIII au M
vrier. Son Pere, Pier
sini Procurateur de S.
un homme de mœurs
res; & sa mere Marie
étoit d'une humeur ext
douce. Leur fils fut é
la maison paternelle a
coup de sévérité. Il
sérieusement à l'étude
& plus particulierem
de l'Histoire, de l'Art
& de la Navigation. D
atteint l'age de ving
s'embarqua sur la
Pierre Badouaire pou
dre par la pratique ce

appris par les livres. C'est
qu'on entre dans la Marine
République. Au combat où
Venitiens attaquerent à la
de la Valone 16 Galeres
Corsaires de Barbarie, dont
irent coulées à fond, &
eux autres prises, le jeune
osini montra ce qu'on devoit
idre de lui, s'il vivoit assez
tems pour exercer sa valeur
s talens. Tel fut son premier

est un ancien usage à Veni-
ue les enfans des Sénateurs
pent à leurs frais, pour le
ice de l'état, une galère que
République leur donne. Le
e Morosini se conforma vo-
iers à cet usage, & fit mettre
galère cette Inscription La-
:

In certamine prima,
La premiere au combat.

'occasion de faire voir qu'il

exécuteroit fidélement ce
avoit promis, se présenta
tôt; & ce fut avec cette g
qu'il attaqua dans le comba
val près de l'Isle de Milo la
pitane des Turcs, & la mal
tellement, qu'il s'en fût r
maître, si la nuit ne fût surve
On lui donna l'année suiv
le commandement d'une g
du premier rang, qui le m
état de se signaler par de
ploits plus difficiles. Nous c
tons malgré nous plusieurs
particuliers pour venir à la g
re de Candie, qui ouvrit un g
théâtre à la valeur des V
tiens. Pendant la durée d'u
ge, poussé avec tant d'opini
té & tant de fureur, il se fit b
cuop d'actions mémorables
l'Europe & l'Asie admirere
l'envi : nous ne parlerons
de celles dont Morosini eut
l'honneur.

Les Turcs qui n'avoient

d'abord pressé vivement la Ville de Candie, Capitale de l'Isle, assemblerent une armée formidable pour la réduire. Ils se rendirent maîtres avec les plus grands efforts du bastion de Martinengo ; ce qui répandit une extrême consternation dans toute la Ville. Morosini accourut avec divers détachemens pour reprendre, s'il étoit possible, ce poste important, & il chargea si rudement les ennemis, qu'il vint à bout de les en chasser. Le Sénat instruit de tout ce qui s'étoit passé en cette occasion, ordonna que Morosini seroit loué publiquement de la part de la République par le Général.

Cette action fut effacée en quelque sorte par une autre d'un plus grand éclat. Les deux flottes Ottomane & Vénitienne se rencontrerent entre les Isles de Paros & de Naxi. La Vénitienne étoit inférieure ; mais cette iné-

galité n'empêcha pas de présenter la bataille aux Infidéles, qui l'accepterent de bonne grace. De part & d'autre on étoit résolu d'en venir aux mains. On combattit avec une extrême opiniâtreté, la victoire paroissant se déclarer tantôt pour les Turcs, tantôt pour les Chrétiens. Morosini s'attacha à la Capitane de la flotte ennemie, où combattoit en personne Mustapha le Général de cette armée, qui fut pris avec son vaisseau, malgré toute sa résistance, & conduit à Venise. Mustapha étoit un Italien né en la ville de Friuli, & qui avoit abjuré la Foi. Il fut d'abord un Corsaire heureux & intrépide, & il devint si célèbre qu'il parvint au commandement des armées navales du Grand-Seigneur. On jetta, chargé de chaînes, dans un cachot, cet Apostat si odieux à toute sa nation, & on lui fit souffrir les supplices

avoit mérités par ses
: succès mémorable
ınnée 1651.
es ayant commencé
r en plusieurs Villes
Candie, il étoit à
ıe la disette ne fût
aux assiégés, que ni
ni les assauts des as-
lorosini entreprit de
les places que la faim
ɔientôt à se rendre,
erte affligeroit sensi-
République. Il sça-
s Turcs avoient de
;asins de vivres à Pa-
ne douta pas que s'il
rusquement cette Vil-
. prît avec toutes les
de guerre & de bou-
r avoit amassées. Il fit
stant vers Pagase, &
effrayée de voir les
ju'elle n'attendoit pas,
pour l'assaut, au lieu
ıdre comme elle de-

voit, se rendit lâchement.
trouva dans la place un am
prodigieux de vivres, & pl
sieurs piéces de canon d'u
grosseur extraordinaire. Ce su
cès, dans des circonstances
fâcheuses, causa une joye e
trême à tout le Sénat.

L'année suivante 1657 fourni
Morosini une nouvelle occasi
de se signaler & de servir util
ment sa Patrie. Les Turcs él
voient deux terrasses très-larg
& très-hautes devant Cand
Tout étoit perdu si on ne se h
toit de ruiner ce travail. Mor
sini choisit 1200 hommes par
la garnison & sortant à leur tê
tomba avec tant de fureur sur
ennemis, qu'ils abandonnere
leur ouvrage. Cette même ann
Lazare Mocénigo, Général
l'Armée Navale, étant mor
Morosini lui succéda par un co
sentement unanime, & son pe
Pierre Morosini fut élu Procu
reur de S. Marc.

Le nouveau Général ne pensa pas qu'il en avoit assez fait pour sa gloire & pour l'État, & que parvenu au plus haut grade, il ne devoit plus que jouir du fruit de ses services, si dignement & si justement récompensés. Dès qu'il eut pris le Commandement de la Flotte, il essuya une tempête si affreuse que trois galères furent submergées, & qu'une quatrième fut brisée sur les Côtes de l'Isle de Candie, mais l'équipage se sauva. L'armée Vénitienne, après ce désastre, fut jointe fort à propos par cinq galères de la même Nation, douze galères de ses Alliés, & dix grosses galères équipées aux frais des Cardinaux & des Seigneurs Romains. Le Général de la République n'eut pas plutôt reçu un secours si considérable, qu'il se détermina à chercher l'armée navale des *Turcs pour la* combattre. Il la

rencontra près de l'Isle de Paros, & l'attaqua tout en arrivant. Les ennemis échaperent en forçant de voiles & à la faveur du vent. Ce succès eût été suivi de la prise de la Canée, si la mésintelligence des deux Officiers qui commandoient les détachemens qu'on avoit débarqués, & la retraite des galères du Pape qui se séparerent de la flotte, n'avoient empêché l'exécution du projet. Morosini voyant que les Turcs étoient instruits de son dessein, prit le parti de faire voile vers l'Isle de Milo pour y passer l'hyver, & pendant la route enleva quatre galères & trois autres bâtimens chargés de bled pour la Canée.

Les Vénitiens ne furent pas oisifs pendant l'hyver, sous un Chef si entreprenant. On se rendit maître d'une ville * de la Morée qui fut abandonnée au pillage. On s'avança ensuite

* *Abœa.*

vers l'Isle de Scio, où peu s'en fallut que Halys ne fût surpris avec toutes ses galères. Les Infidèles qui parurent d'abord vouloir se défendre, fuirent avec précipitation. L'intrépidité du Général Vénitien fut excessive en cette occasion. On la blâmeroit peut-être, s'il étoit permis d'imputer à témérité ce qui dans les Héros est grandeur d'ame & supériorité de courage. Il y a peu de vrais Héros, peut-être n'y en a-t-il aucun, à qui l'on ne pût reprocher quelque faute semblable, si ç'en étoit une. Morosini ayant sçu que les Turcs avoient un grand amas de munitions de guerre & de bouche avec une nombreuse artillerie à Toron, s'empara de cette Ville, qui fut brûlée. Pendant qu'on étoit occupé à cette conquête, Halys se hâta de repasser les Dardanelles.

Les années suivantes conti-

nuèrent d'être utiles & glorieuses à la République, par la sagesse & la valeur de son Général. Mais la guerre de Candie qui s'allumoit de plus en plus, fut un théatre encore plus digne d'un Capitaine si célèbre. On apprit à Venise en 1667, que le Visir Acomat devoit commander l'armée Ottomane devant la ville de Candie. On a parlé diversement de ce siége : mais pour en juger équitablement, on doit considérer qu'il dura trois années entières, que les assiégeans y perdirent plus de cinquante mille hommes ; que les Chrètiens y soutinrent cinquante-six assauts ; que les Turcs firent jouer 472 mines, dont quelques-unes furent creusées jusqu'à la profondeur de quatre-vingt-dix pieds ; mirent en œuvre toutes sortes de machines, & remuèrent tellement la terre, quoique sans art & sans règle, que les Ingénieurs

plus habiles qui ſe tranſpor-
nt ſur les lieux, déclarèrent
on ſeroit contraint de céder à
immenſes travaux.
ſoroſini n'eut pas plutôt été
pour la ſeconde fois Général
a Flotte, qu'il ſe rendit à la
e de Candie, & pendant le
s qu'il y paſſa, il ſe fit qua-
vingt-ſeize ſorties, on com-
it quarante-cinq fois ſous ter-
e dans les mines, & l'on en
ıſa onze cent ſoixante & trei-
ontre les approches des Aſſié-
ns. Le détail de tant d'actions
onnées avec ſageſſe, & exé-
es avec la plus grande intré-
té, excéderoit les bornes
crites à nos Mémoires. Ainſi
Lecteurs qui déſireront en être
uits, auront recours à l'Hiſ-
en. Ils verront avec plaiſir
u'il raconte de la valeur de
ent François commandés par
Duc de la Feuillade.
L'Auteur nous apprend que les

François admirèrent tellement les qualités du Général Vénitien, que selon eux, il eût mérité d'être né en France. On remarque en même tems, que l'Italie produit aussi de grands Capitaines, & qui ont quelquefois commandé les François. Personne n'ignore en France qu'il y a des Héros de tous les pays, & c'est en France plus qu'ailleurs, qu'on est disposé à vanter leurs exploits, quelque désavantageux qu'ils ayent été à la Nation. Il semble même qu'il y ait en cela une espèce d'affectation. Charles V. dont les armées étoient composées de troupes Italiennes, Allemandes & Espagnoles, disoit qu'une armée, pour être bonne, devoit avoir une tête Italienne, un cœur Allemand, & des bras Castillans. *Cabeça Italiana, pecho Germanico, braços Castillanos.* L'Italie est si bien partagée dans cette distribution, qu'elle peut

se passer de tout autre éloge.

Les neuf mille François que le Duc de Beaufort & M. de Navailles, depuis Maréchal de France, amenèrent & qui entrèrent heureusement dans la ville de Candie, rassurèrent les Assiégés. Mais une terreur panique ruina ces belles espérances. Cet événement est décrit avec soin. Le Commandant des troupes du Pape suivit le mauvais exemple & se rembarqua sur ses Galères. Morosini, quoiqu'abandonné de tous les secours étrangers, ne perdit rien de sa constance & de son intrépidité. Il livra plusieurs combats sur mer & sur terre aux Assiégeans, & suppléoit par sa prudence autant qu'il étoit possible, à la foiblesse de la garnison. Le Sénat récompensa tant de services par une distinction singulière, en élevant son Général à la dignité de Procurateur surnuméraire de S. Marc, ce qui ne

s'étoit jamais pratiqué.

Les Turcs bien informés de la retraite des François & des Italiens, ne pouvoient ignorer qu'il restoit trop peu de soldats dans la Place, pour résister plus longtems. Ainsi ils pressèrent le siège avec plus de furie qu'auparavant, & Morosini fut contraint de capituler en 1669. La capitulation fut plus honorable qu'il n'y avoit lieu de l'esperer dans les circonstances. La garnison & les habitans qui ne voulurent point rester, s'embarquèrent au nombre d'environ huit mille sur la Flotte Vénitienne. Ainsi finit la guerre de Candie, qui avoit duré vingt-cinq ans. L'Empire Ottoman & la République y épuisèrent leurs trésors & leur sang. La conquête de toute l'Isle couta la vie à six-vingt mille Turcs, & les Chrétiens qui la défendirent y perdirent trente mille hommes.

Morosini, après tant d'actions mémorables, revint à Venise,

où il entra parmi les applaudissemens & les acclamations de tout le peuple. La modestie qu'on remarqua sur son visage & dans toute sa contenance, malgré tout ce qui étoit le plus capable d'exciter la vanité & la fierté, ajoutèrent beaucoup à sa gloire. Il sembloit que la réputation d'un si grand homme seroit inaccessible aux traits de l'envie. Mais dans les Républiques comme dans les Monarchies, il y a de l'ambition, & par conséquent de la jalousie & des animosités. Les plus grands personnages sont les plus exposés à la malignité de ceux qui supportent impatiemment leur éclat & leur élévation. Scipion fut accusé dans Rome. Il est aisé à toutes les Républiques de ressembler par cet endroit à la République Romaine.

Morosini fut accusé par Antoine Corrario, qui prononça contre lui trois harangues très-vio-

lentes & très-injurieuses. Cet Orateur emporté parla devant l'Assemblée générale, ayant évité adroitement de porter son accusation devant le Sénat. Cette adresse ne pouvoit manquer de causer de grands mouvements parmi les Citoyens. Il fut donc informé très-exactement de tout ce qui s'étoit passé pendant le siège de Candie, & de l'administration des finances. Le Procurateur fut pleinement justifié sur ces deux articles, qui étoient les principaux chefs de l'accusation. Les informations rigoureuses firent encore mieux connoître & plus admirer son désintéressement & ses talens Militaires. Le Greffier du Thrésorier de la Marine fut seul convaincu d'avoir malversé & falsifié les comptes, & ce fut ce coupable qui fut condamné.

La République ayant conclu en 1684 une ligue offensive avec

l'Empereur & le Roi de Pologne contre le Turc, Morosini fut élu unanimement Général de l'Armée Vénitienne. Ce fut la 3e. fois qu'il fut élevé à cette importante dignité, que son mérite seul brigua pour lui. Le Général avoit soixante & six ans lorsqu'il monta la flotte au Mois de Juin 1684. L'age ne lui avoit rien ôté de son activité & son expérience s'étoit encore accruë. Il réduisit d'abord plusieurs places moins considérables, après quoi il s'attacha à Coron, Ville opulente, bien fortifiée, & située avantageusement dans la Morée. Le siége fut poussé & soutenu avec bien de la vigueur & bien de l'opiniâtreté de part & d'autre. Morosini étoit presqu'assiégé dans son propre camp par les Troupes qui étoient venuës au secours de la garnison. Il prit la résolution de forcer dans leurs retranchemens les infidèles, dont la

proximité & les fréquentes attaques l'incommodoient extrêmement. Le projet fut exécuté avec un succès entier. Coron fut ensuite emporté par un assaut donné sans l'ordre du Commandant ; le butin fut inestimable : Or, argent, marchandises, meubles précieux, munitions de guerre & de bouche, tout y abondoit. Il s'y trouva 130 pieces d'Artillerie. Cette heureuse conquête fut faite en 1685. On réduisit la même année plusieurs forteresses, & l'année suivante les Vénitiens se rendirent maîtres de Modon, où commandoit Mustapha, qui se défendoit avec d'autant plus de vigueur, qu'il étoit assuré d'être secouru. Ismael s'avança en effet avec un grand corps de troupes, & attaqua les lignes des Vénitiens. Le Comte de Konismark les défendoit avec courage, mais Moro-

qui étoit alors occupé sur
otte , ayant débarqué
tement avec 2400 soldats
mée navale, les ennemis
mis en fuite & vivement
ivis. La Garnison capitu-
ndit la Ville, où il se trou-
itre une grande abondan-
vivres, 77 piéces de gros-
llerie.
ite la Morée fut réduite
de tems,& Corinthe aussi
fameuse de toutes ses Vil-
& qui est comme la clef de
Païs. La nouvelle de ce
succès, fut apportée à
e pendant que le Sénat y
issemblé: le Doge à l'instant
na la séance pour aller avec
ès Sénateurs en rendre gra-
Seigneur. Après avoir sa-
à ce devoir de Religion,
onna solemnellement au
uérant de la Morée, qui
été l'ame de tant de belles
prises, le surnom de *Pélopon-*

nésiaque: chez les Grecs & chez les Romains le Péloponèse est ce que nous appellons aujourd'hui *La Morée*. C'étoit l'usage des Romains d'honorer les Generaux du nom des Pays qu'ils avoient soumis à l'Empire, mais ce n'avoit jamais été celui de la République de Venise. Il n'y en avoit eu aucun exemple. Il étoit juste que son Sénat fit, en faveur d'un Général si semblable aux Généraux Romains, ce que le Sénat de Rome avoit institué en faveur de ceux qui l'avoient bien servi. On lui dressa aussi une statuë de bronze.

FRANCISCO MAUROCENO
PELOPONNESIACO ADHUC
VIVENTI SENATUS.

Cette inscription vraiment grande par sa simplicité & sa briéveté perdroit trop dans une traduction.

La mort du Doge, Marc Antoine Justiniani, qui avoit gouverné avec beaucoup de réputation, mit la République en état d'élever Morosini à ce haut rang, qu'il avoit si bien mérité. On lui en envoya les marques pour qu'il pût en être décoré toutes les fois qu'il jugeroit à propos. Ce lui fut un nouveau motif de signaler sa reconnoissance par des entreprises utiles à la Patrie, & glorieuses à celui qui en étoit devenu le Chef. Il est vrai que le siége de la forteresse de Négrepont ne réussit pas; mais ce malheur, causé par des accidens qui ne sont point en la puissance des hommes, ne fut point imputé au Doge, qui arriva à Venise dans le mois de Janvier 1689. Il monta sur le *Bucentaure* où tous les Sénateurs l'attendoient pour le conduire dans la Ville.

La guerre continuant toujours,

refusa pas à ses Citoyens malgré son âge avancé, & une santé bien affoiblie par les fatigues de la guerre & de la Mer. Il partit pour se mettre à la tête de toutes les forces de la République ; il commanda non seulement avec la même prudence, & la même capacité : c'est le précieux fruit de la vieillesse ; mais avec autant d'ardeur & d'activité qu'il avoit fait auparavant. Comme il se préparoit au siége de la principale forteresse de Négrepont, il mourut à Napoli de Romanie le 6e. Janvier 1694. Outre les honneurs qu'on a coutume de ren-

sénateurs avant l'age requis par les loix : ce qui est encore plus extraordinaire. Ce grand homme qui eut tant d'occasions de s'enrichir sans que sa réputation en souffrît, n'augmenta pas son patrimoine, qu'il laissa tel qu'il l'avoit reçu de ses Parens. Le désintéressement n'est plus à la mode, & il pourroit bien arriver qu'il fût desaprouvé de ceux qui n'ont pas l'ame assez forte pour l'imiter.

Si l'on erige jamais un tribunal suffisamment autorisé pour décider quel est le Gouvernement le plus propre à former les Héros, le Monarchique ou le Républicain, la République de Venise paroîtra avec honneur sur les rangs parmi les Républiques Grecques & Romaines, & produira avec confiance Morosini & ses semblables, pour la défense de la cause commune.

Il y a dans le livre une méprise

très-considérable & qui n'est pas une faute d'Impression. L'auteur met sur le compte d'un Seigneur de la maison de Noailles, le retour précipité du secours envoyé en Candie par le feu Roi. Ce fut un Navailles non un Noailles, qui le ramena. L'erreur vient, selon les apparences, de ce que les Italiens prononcent à-peu-près Navailles comme Noailles.

Nous insérerons ici le caractère de François Morosini, tel qu'il est à la fin de son Histoire, afin que ceux qui conservent encore du goût pour le Latin, puissent juger par eux-mêmes du stile de l'Auteur.

» Regibus, populisque exter-
» nis dolori magno tristitiæque
» fuit illius mors; quasique ex
» gente unum deflevere, nemi-
» nemque è suis huic antetulere.
» Veneta Civitas quidem tanti
» fecit quanti præterea neminem;
» libensque ac volens sæpiùs præ-

» dicavit, nihil in bello nisi
» laudandum eum fecisse, aut
» dixisse aut sensisse. Vir fuit
» Publii Africani virtutibus simil-
» limus, dictorumque ac facto-
» rum ejus, dùm vixit, memor,
» cultor & imitator. Adolescens
» in Græciam numero penè Mi-
» litum profectus est; ibique or-
» dine Potestates tenuit. Quarto
» deinde ac vigesimo post an-
» no rediit in Patriam, cùm fuis-
» set Imperator. Bello Cretico
» rursùs Imperio tradito, Tur-
» cas Urbem Candiam summis
» viribus oppugnantes, tres an-
» nos ipsos fortissimè distinuit;
» desertusque à sociis sic Urbe
» cessit, ut Achomati ac Barba-
» ris Victoribus leges daret, Pacis
» minimè acciperet; dictâque
» die & crimine proscissus,
» major naturâ animoque fuit,
» quàm ut reus esse sciret; ac
» deinde interrogatus, eam de
» se rebusque suis orationem,

» habuit, ut ſatis conſtiterit, ne-
» minem unquam, neque meliùs
» neque veriùs laudatum eſſe.
» Tertiùm lectus Imperator, Bello
» Peloponneſio., brevi Inſulam
» cepit; quo facto ſic Pelopon-
» neſus ei cognomentum pepe-
» rit ut Scipioni Africa. Decus
» Euboea, ac laudem addi-
» diſſet, quarto Imperium ca-
» peſcenti, niſi mors ſeni re-
» pentè vitam ademiſſet........
» Integer, ſeverus, mirâ ta-
» men lenitate, cùm tempus
» poſceret, militibus & adeunti-
» bus. Animo fuit magno, for-
» mâ Imperatoriâ, ut ipſo aſpec-
» tû cuivis injiceret admiratio-
» nem ſui. Laboris patiens, ac
» injuriarum, Civis bonus ac fide
» magnâ...... Maria, Regiones,
» Ventorumque vim, atque inge-
» nium ita tenuit, ut ſcientiâ om-
» nes vinceret...... Quodque ad
» abſtinentiam erit memorabile,
» contentus uſque re ſuâ tenui fa-

iliari fuit., cùm propter fre-
ıentes delatos honores, Po-
ſtateſque ſummas, ditiſſi-
ıus eſſe poſſit.

.'exemplaire que nous avons
entre les mains eſt imprimé
du papier bleu. Nous igno-
ıs ſi toute l'Édition eſt de mê-
.

ARTICLE LXVI.

AITE' DES PIERRES ʒravées. Par P. J. Mariette. 2. vetits in-fol. A Paris de l'Imvrimerie de l'Auteur. M.DCC.L.

'Auteur de cet Ouvrage a
, fait comme les Etiennes,
and ils imprimoient leurs pro-
:s compoſitions. Il a mis dans
ıécution de ſon Livre des at-
ıtions & une intelligence, qui
.rquent bien que le cœur étoit
concert avec la main. Rien
plus beau que le coup d'œil

de ces deux Volumes, où le Praxitèle * de nos jours a ſecondé les travaux littéraires & Typographiques de l'Auteur.

Mais entrons dans l'intérieur de cette importante production, qui manquoit à notre langue, à nos Bibliothèques, à nos Cabinets d'antiques, & nommons d'abord en détail les diverſes parties qui la compoſent. Dans le premier Tome, on a un Traité des Pierres gravées; une Hiſtoire des Graveurs en pierres fines; un manuel de cet Art avec toutes ſes dépendances; une Bibliothèque Dactyliographique, c'eſt-à-dire un Catalogue raiſonné des Ouvrages qui traitent des pierres gravées. Le ſecond Tome préſente une Deſcription exacte des pierres gravées du Cabinet du Roi; & c'eſt ſurtout dans cette diviſion que brillent les

* *M. Bouchardon Sculpteur du Roi.*

desseins de M. Bouchardon.

Or tout ceci seroit pour nous une tâche infinie, s'il falloit n'omettre aucun des traits qui nous ont frappés. Il sera donc nécessaire de resserrer les Observations, & de ne montrer que les Beautés principales. Qu'est-ce d'abord que *le Traité des Pierres gravées?* une instruction sçavante sur cette matière, en commençant par l'origine de la Gravure en creux. Elle doit très-probablement son institution aux Hiéroglyphes nés en Egypte ou plûtôt en Ethiopie; c'est de-là qu'elle a passé aux Grecs, des Grecs aux Etrusques, des Etrusques aux Romains, des Romains à tous Peuples de leur immense domination.

Le premier usage qu'on fit de la Gravure sur les pierres fines, à l'orner les anneaux, & en même tems de former des cachets; pendant une longue suite de

ſiècles on ne cacheta qu'avec l'anneau ; & en remontant juſqu'aux Patriarches, on trouve que Juda, fils de Jacob, engagea à Thamar ſon anneau qui étoit un cachet, ſuivant la force du terme Hébraïque dont l'Ecriture ſe ſert en cet endroit ; on a tout lieu de croire auſſi que l'anneau qui fut donné à Joſeph par le Roi d'Egypte, Pharaon, étoit un cachet, Symbole de la puiſſance abſolue que ce Monarque vouloit communiquer à ſon Miniſtre. *

Quelque inſtruit que ſoit Homère des Antiquités Grecques, nous ne voyons point qu'il faſſe mention de Cachets ni d'An-

* Dans la Geneſe le mot Hébreu qui exprime l'anneau de Juda, ſignifie un cachet, un ſçeau, *ſignum, ſigillum* ; mais celui qui indique l'anneau de Pharaon, n'a pas eſſentiellement la même ſignification : c'eſt, dit Robertſon, un anneau qui peut être ou n'être pas un cachet.

, quand il peint les mœurs
lation : cependant on ne
guères douter qu'au tems
ge de Troye l'usage des
aux & des pierres gravées,
ur servoient d'ornement,
déjà commun. » Plutarque
parle de l'Anneau d'Ulys-
r lequel ce Héros avoit
graver un Dauphin, en
moire du Naufrage où son
Telemaque auroit perdu
ie sans le secours de ces
ons amis de l'homme. He-
, s'il en faut croire un Au-
Grec cité par Photius,
ervoit pour son cachet
e pierre singulière, dont
Gravure représentoit un
'on monstrueux. Et si l'on
encore un témoignage
précis, Polygnote un des
anciens Peintres de la
ce, dans son tableau de la
ente d'Ulysse aux enfers,
t peint le jeune Phocus,

» ayant à un des doigts de la » main gauche une pierre gra» vée enchâssée dans un anneau » d'or. Ce tableau étoit en gran» de réputation ; les Gnidiens » l'avoient consacré à Apollon » dans le temple de Delphes ; & » certainement Polygnote n'y » avoit rien mis au hasard. L'or» donnance montre un homme » d'une érudition profonde, ver» sé dans la lecture d'Homère & » des autres grands Poëtes, & » qui non content de dessiner cor» rectement, & d'exprimer les » passions avec force, apporte » une attention singulière à ob» server les régles inviolables » du *Costume*. »

Ce dernier exemple est tiré de Pausanias, dans son Voyage de la Phocide, nous en avons vérifié la citation & admiré en même-tems toutes les particularités de ce beau tableau dont M. Mariette n'a du indiquer que les pre-

niers traits. Mais ç'en eſt aſſez pour nous mettre en droit d'avertir que le préſent Traité ſur les pierres gravées, eſt rempli d'une érudition qui s'accorde partout avec le goût de l'Art & avec l'élégance du ſtyle ; moyens ſûrs de ramener parmi nous l'amour du beau & l'étude de l'antiquité. Qu'on nous la recommande cette étude, du ton que prenoient, il y a cent ans, nos Scholiaſtes & nos Commentateurs, nous ſommes aujourd'hui trop ombrageux ou trop frivoles pour entendre ce langage ; mais qu'on nous invite par des détails charmants ſur les Arts & les Sciences, qu'on rapproche agréablement de nos yeux les richeſſes des Anciens, qu'on nous les place dans un point de vue favorable ; il y a toute apparence que nous aimerons enfin les Auteurs de tant de merveilles, & *que nous ſerons* tentés à notre

tour de remonter juſqu'aux ſources pour augmenter la ſphère de nos plaiſirs.

Ces réflexions tiennent de près à l'objet de ce livre & aux idées que M. Mariette nous préſente ſans ceſſe. Après avoir marqué le progrès de la Gravure en creux, il fixe le règne de ce bel Art au ſiècle d'Alexandre ; il donne tout l'honneur de la perfection aux Artiſtes Grecs ; & quelle vivacité , quel interêt ne met-il point dans ſon ſtyle, quand il eſt queſtion de nous peindre ces excellens hommes, de nous faire eſtimer leur intelligence , leur adreſſe, leur attention continuelle à imiter la nature ! C'eſt là
tout ce qui diſtingua
les Graveurs de
ils eurent
tes; ils ſe
jets :

les uns excellerent dans les tê-
tes, d'autres dans les draperies,
quelques-uns dans les représen-
tations d'animaux ; & il s'en trou-
va d'assez habiles pour porter
sur le champ très-étroit d'une
cornaline des sujets fort compo-
sés, tel, par exemple, qu'est ce-
lui du fameux cachet de Michel-
Ange, où l'on voit 15 ou 16 fi-
gures, des ormeaux, des seps
de vigne, des corbeilles remplies
de raisins &c.

Mais dans cette variété d'en-
treprises & même de talents, ja-
mais la nature ne disparoît. » Les
Graveurs Grecs operent con-
[illegible]ment dans les mêmes prin-
[illegible] c'est partout la même
[illegible] une touche fine &
[illegible] fière & [illegible]
[illegible]

» Grecque,qui ne soit traité dar
» le genre qui lui convient, ‹
» suivant que l'exige la Natu
» de l'objet. Aucune partie n'
» est prononcée à demi, ni mc
» lement; on n'y découvre ai
» cune négligence, l'attention e
» portée aussi loin qu'elle peut a
» ler, les recherches sont infinie
» Que ce soit une tête, ou qu
» ce soit une figure que l'habi
» Artiste ait à exprimer, tout ‹
» qui entre dans la compositic
» de l'un & de l'autre sera d
» taillé avec la plus grande exa
» titude, & cependant sans a
» fectation, & sans entasser tr
» vail sur travail... Aucun musc
» ne sera oublié; tous se verro
» en leur place, & chacun fera
» fonction; mais ils ne se laiss
» ront point trop appercevoi
» ils ne seront point trop dét
» chés les uns des autres, ni tr
» arrondis. Une peau douce
» délicate les couvrira avec g

» ce & les unira.... Les Grecs ont » également réussi à traiter en » Gravure les cheveux & les » autres poils : sans trop les » compter, sans les détailler » trop, ils y ont mis un mouve- » ment & une fléxibilité, une » légéreté & un caractère de vé- » rité, qui n'ont été aussi bien » saisis depuis, que très-rare- » ment &c. »

Nous nous arrêtons ici avec notre Auteur, qui avoue qu'il ne peut exprimer, comme il voudroit, *les beautés sans nombre qu'il admire* chez les Grecs ; & ces beautés furent toujours le fruit de leurs attentions à copier la nature. Aussi M. Mariette est-il bien autorisé à penser qu'ils étoient mieux servis que nous dans leurs modèles. Les simples têtes qui se voyent sur leurs pierres gravées, suffiroient pour le prouver. *Ces yeux si agréablement enchâssés, ces nez fins &*

délicats, ces belles bouches riantes, un peu relevées, ces encolures fières & majestueuses, ces graces enfin qu'on ne peut définir & qui vont droit au cœur, répandues sur tout le visage, ne furent jamais le fruit de l'imagination d'un Artiste. L'habile Ouvrier Grec les a vuës dans son modèle; son ouvrage même le dit, & il ne lui reste que le mérite de les avoir bien renduës.

Les Romains n'eurent pas le goût de la Gravure aussi fin ni aussi épuré. Leurs pierres gravées n'ont rien de fort attrayant; on n'y remarque aucune élégance dans le dessein, aucune élévation dans les pensées; » on y » trouve un ouvrier ordinaire » qui marche terre à terre, in» capable de prendre l'essor. Son » travail est d'ailleurs froid, » lourd, indécis & manièré: sa » touche dépourvuë de finesse, » toujours la même, est ronde

» & grossière ; & dès-lors elle
» n'est point expressive ; aussi
» produit-elle un ouvrage lâche
» & sans esprit, quoiqu'on ne
» reconnoisse que trop que le
» Graveur s'est donné infiniment
» de peine pour le porter à sa
» perfection. D'où cela vient-
» il ? C'est que cet Artiste n'a
» travaillé que de pratique, qu'il
» a perdu la nature de vue, &
» qu'au lieu de l'imiter, comme
» il devoit, dans son tableau, il
» n'a suivi que ce que sa propre
» idée lui fournissoit ; & l'ima-
» gination seule sert toujours
» mal. »

Cependant, dira-t-on, les Romains eurent des Poëtes & des Orateurs capables de disputer le prix aux Grecs ; pourquoi leurs Artistes, leurs Graveurs en particulier, seroient-ils restés dans une médiocrité humiliante ? » Notre Auteur en donne des raisons qui servent aussi à expliquer

comment & pourquoi les Peintres & les Sculpteurs de Rome n'égalerent jamais ceux de la Grèce ; c'est que *les Romains, pleins de sens d'ailleurs, étoient dépourvus de ces talents naturels qu'il faut avoir pour les Arts, si l'on veut y briller.... C'est que les Arts illustroient en Grèce ceux qui les pratiquoient avec succès; au lieu que les Romains n'employerent à leur culture que des esclaves, ou des gens du commun.*

La barbarie, pendant bien des siècles, priva les hommes des plaisirs touchants que les Artistes Grecs avoient sçu procurer à l'humanité. La Peinture, la Sculpture, la Gravure périrent avec la Poësie & l'Eloquence. On ne rechercha plus les pierres gravées pour en faire des anneaux, des cachets, des bracelets, des ornements de coëffure, de meubles, d'habillements &c. elles se dissiperent en par-

tie, elles rentrerent dans le ſein de la terre, & il n'y en eut qu'un petit nombre qu'on recueillit pour en parer les Reliquaires & les Châſſes des Saints : car tel fut longtems le goût de nos ancêtres. Sans diſtinguer les ſujets toujours profanes & quelquefois indécents, qui étoient gravés ſur les pierres antiques, ils placerent ces monuments dans les Temples & juſques ſur les Autels. Ainſi la magnifique agathe qui repréſente l'apothéoſe d'Auguſte & la gloire de Tibère ſon ſucceſſeur, fut dépoſée à la Sainte-Chapelle de Paris, comme un objet de dévotion ; les fins Connoiſſeurs du quatorzième ſiècle décidant que c'étoit le triomphe de Joſeph en Egypte. Ainſi une autre agathe qui eſt actuellement dans le Cabinet de l'Empereur, & qui repréſente Auguſte, Livie, Tibère, Germanicus, Cybèle, Neptune &c.

fut donnée par Philippe-le-I
aux Religieuses de Poissy, po
être mise au nombre de leurs R
liques.

Ces dévotes pensées ont
pourtant le bon effet de no
conserver beaucoup de bel
Gravures qui auroient péri sa
cela. Et quelle perte inestimabl
puisque l'étude des pierres gr
vées peut être le germe d'u
infinité de connoissances ! C'
ce que notre Auteur expliq
avec sa capacité ordinaire ; m
quelle que soit l'étendue qu
donne aux avantages de ce
étude, il reconnoît qu'il y fa
éviter la conjecture & le syst
me ; deux écueils si funestes
sçavoir, si favorables aux ra
leries importunes de l'ignoran

Le détail où entre à ce su
M. Mariette, les exemples qu
cite, les raisons qu'il préser
dans le plus beau jour, doive
donner une grande idée de s

bon esprit, & de son expérience dans l'Art qu'il traite. Nous voudrions pouvoir insister sur tous ces principes, & les représenter au Lecteur d'après l'Ouvrage même, qui est écrit de la manière la plus attrayante. Il faudra y revenir dans un autre Article de ces Mémoires, & recueillir encore quelques traits du *Traité des pierres gravées*. Nous y avons remarqué des Notices intéressantes sur l'état de la Gravure depuis la renaissance des lettres, & une apologie de Raphaël qui est un morceau neuf, travaillé *con amore*, & digne assurément de la curiosité du Public.

ARTICLE LXVII.

HISTOIRE NATURELLE, Générale & Particuliere, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome III. de l'Imprimerie Royale 1749.

MOnsieur de Buffon a donné dans le second Volume l'Histoire de l'homme ; & M. Daubenton donne dans le troisiéme la Description de la Partie du Cabinet du Roi qui a rapport à cette Histoire. C'est l'ordre qu'on suivra toujours dans ce grand Ouvrage, & l'on ne pouvoit en choisir un plus commode & plus instructif. On traitera, dans des discours séparés, des différentes parties de l'Histoire Naturelle, & on exposera ensuite les Piéces du Cabinet du Roi, relatives aux parties de l'Histoire Naturelle qui auront été le sujet des discours.

On sent bien que nous ne pou-
ns suivre M. Daubenton dans
descriptions détaillées & cu-
uses, qu'il fait des piéces qui
mposent le Cabinet du Roi.
t Extrait deviendroit intermi-
ble, & peut-être ne nous en-
idroit-on pas sans le secours
s figures. Nous nous conten-
ons de rendre compte des
rties qui sont à la portée de la
ipart des Lecteurs, & qui peu-
nt les intéresser davantage.
L'Auteur commence par les
, & expose les préparations
'il faut apporter pour les con-
ver secs, luisans & blanchâ-
s. Il faut couper les os pour
connoître la structure inté-
ure, & cette coupe fait voir à
eil que la substance des os est
partie solide, en partie spon-
euse, en partie réticulaire. La
bstance intérieure & exté-
ure des os peut avoir des dif-
rmités. On parle de toutes ces

difformités autant qu'il est nécessaire pour l'intelligence des Descriptions des Piéces du Cabinet du Roi qui ont rapport à ces maladies. Le *rachitis*, ou, comme on l'appelle vulgairement dans les enfans, la nouûre, est la principale de ces difformités. Ce mal fait plus qu'incommoder ; il humilie & donne une espèce de ridicule. » Les jambes » des Rachitiques, dit l'Auteur, » sont courbées au point que » l'on croiroit qu'elles se de- » vroient casser sous le poids du » corps. On conçoit à peine com- » ment ils peuvent faire un pas. » Les cuisses ont aussi leur cour- » bure, & l'épine du dos est cour- » bée & recourbée en différens » sens. Ces sinuosités dérangent » la position des hanches & des » épaules, déforment la poitri- » ne, & raccourcissent le col. » Tant de courbures sur la lon- » gueur du corps en diminuent

ge alongé , & des traits
és. » Nous citons ce mor-
afin qu'on puisse juger du
le l'Auteur , & voir avec
vérité il peint.
rétend qu'il n'y a pas 200.
ue cette maladie est con-
n Europe, & qu'elle a com-
é en Angleterre ; s'il étoit
comme l'ont crû des Mé-
célébres , que cette ma-
ût causée par les vapeurs ,
halaisons , le charbon de
on ne verroit pas tant de
tiques à Paris, & dans les
Villes du Royaume. M.
enton pense que la mau-

ce fléau fruit du libertinage, & qui en devroit être le remède. L'époque de l'origine de ce mal favorise assez ce sentiment. Au reste on a observé que les enfans Rachitiques avoient ordinairement plus d'esprit que les autres, & les Médecins ont voulu en trouver la raison physique dans l'activité des nerfs, qui prennent immédiatement leur origine dans le cerveau. Ces nerfs ne sont pas comprimés par les os du crâne, & leur mouvement doit être aisé, léger, élastique. Suit la description des piéces, qui, dans le Cabinet du Roi, représentent toutes les espèces de difformités des os.

Piéces d'Anatomies injectées & desséchées. L'Art des injections anatomiques est une découverte du dernier siècle, & elle a été d'un secours infini pour perfectionner l'Anatomie. Cet Art consiste à remplir les vaisseaux du

corps d'une liqueur colorée ; cette liqueur en grossissant le volume des vaisseaux rend les plus petits sensibles à l'œil, & met en état d'en suivre les ramifications jusques à leurs extrêmités. MM. Homberg & Rouhault ont beaucoup travaillé pour perfectionner l'Art des injections, & M. Daubenton rapporte les procédés qui leur ont le mieux réussi. Tout le monde sçait que M. Ruisch s'est fait un nom célèbre par ses injections anatomiques. Il avoit le secret de donner l'incorruptibilité aux corps, de leur conserver leur fléxibilité & leur molesse, de faire revivre les traits du visage, d'animer sa couleur, sa vivacité, sa beauté. Le Czar Pierre qui visitoit souvent le Cabinet de M. Ruisch, fut si frappé d'un enfant qui sembloit lui sourire qu'il l'embrassa. Le célèbre Anatomiste ne voulut jamais communiquer son secret, & on

fit des efforts inutiles pou
viner ; mais on crut le te
qu'en 1717 le Czar Pierr
ta le Cabinet de M. Ruifc
le Manufcrit qui conte
Méthode d'injecter les cor
a imprimé des copies de
nufcrit qu'on prétend êtr
les ; mais M. Daubenton
que les procédés qu'on y
les connoiffoit déja, & q
a guères d'apparence que ce
tout le fecret de M. Ruifch.
Defcription des Piéces du
net du Roi qui ont été inj
Elles font en grand nomb
fort diverfifiées. On voit
ces Piéces une peau hu
paffée, & une paire de pa
fles de peau humaine qui c
ve fon poil.

Piéces d'Anatomie con
dans les Liqueurs. La corru
& les infectes détruiroient
tôt les cartilages, les memb
& les chairs qu'on veut c

si on n'avoit trouvé le se-
le les en préserver. Ce se-
consiste à les plonger dans
vases remplis d'une liqueur
spiritueuse pour les défendre
re l'injure de l'air, & les atta-
des insectes, mais pas assez
pour les altérer & les corro-
Une attention encore néces-
c'est d'empêcher l'évapora-
de la liqueur. L'action de l'air,
iminuant le volume du liqui-
en changeroit la qualité. M.
ubenton fait une description
euse & détaillée de tous les
vens qui ont été imaginés par
rands Maîtres, pour empê-
l'évaporation ou pour par-
ir à conserver les corps,
les durcir, les racourcir & en
nger la couleur. Nous ne le
rons pas dans ces détails,
ne peuvent intéresser que
x qui ont des Cabinets d'his-
e naturelle, & ceux qui en
, ou connoissent ces secrets,

ou voudront les lire dans l'ouvrage même. Suit la deſcription des embryons, des fœtus, des Monſtres que contient le cabinet du Roi.

Piéces d'Anatomie repréſentées en cire, en bois. Tout le monde à pu voir pendant près de 20 ans les Piéces d'Anatomie modélées en cire colorée que montroit M. Deſnoues Chirurgien de Paris. Il ſe donna pour le premier Inventeur de cette découverte; mais cette gloire lui fut diſputée par les Partiſans de l'Abbé Zumbo, Sicilien, qui 10 ans auparavant, en 1701, avoit préſenté à l'Académie Royale des Sciences une tête de cire, qu'elle avoit fort approuvée. Quoiqu'il en ſoit de ce Procès littéraire, ces anatomies en cire ſont une invention de ce ſiècle, qui mérite de trouver place parmi les belles découvertes de tous les âges. Car, pour me ſervir des termes

de l'Historien de l'Académie.
» La nature est si bien imitée
» dans ces Ouvrages Anatomi-
» ques ; & toutes les prépara-
» tions que les Anatomistes em-
» ployent pour rendre les vais-
» seaux sensibles sont représentées
» si parfaitement, qu'il n'y a pas
» lieu de douter qu'à la faveur
» d'une invention si nouvelle &
» si singulière, on ne puisse ap-
» prendre l'Anatomie avec beau-
» coup de facilité, sans dégoût
» & en peu de tems. «

M. Daubenton nous apprend que Desnoues voyant l'affluence du Peuple diminuer, fit transporter ses Anatomies en cire à Londres, où il mourut peu de tems après, & que ces Ouvrages Anatomiques furent vendus à différens particuliers. L'Auteur ne veut pas qu'on regrette tant ces Anatomies, & il prétend qu'on en peut faire de plus parfaites. Il *entre dans le détail* des procédés

qu'il faut employer pour perfectionner ces sortes d'Ouvrages, & ce détail est fort curieux. Suit la description des Pièces d'Anatomie en cire & en bois qui se trouvent dans le Cabinet du Roi. La 1re est la représentation des parties extérieures & intérieures de la tête, & c'est celle que l'Abbé Zumbo présenta à l'Académie en 1701. La seconde est encore une représentation des parties intérieures de la tête. La Croix célébre Sculpteur en cire colorée l'avoit travaillée sous les ordres & sous les yeux de M. Duverney. Nous ne parlerons pas des autres, qui sont en grand nombre, & toutes exécutées par de grands Maîtres.

Momies. Tout le monde sçait que les Momies sont des corps embaumés qu'on trouve dans les tombeaux des anciens Egyptiens. Hérodote nous a conservé *le détail* des pratiques qu'*employoient* ces Peuples, pour em-

baumer leurs morts, & c'eſt un morceau précieux. Les Aromates dont ils ſe ſervoient étoient ſi pénétrans, qu'ils s'inſinuoient dans la ſubſtance intérieure des os. Il paroît que la matière de l'embaumement étoit différente. On trouve des Momies toutes noires qui ſemblent n'avoir été enduites que de ſel & de bitume. Il eſt aiſé de reconnoître qu'on a employé pour d'autres la Mirrhe, l'Alöés & les Aromates les plus précieux. Tous ces Aromates cependant n'euſſent pas donné aux corps l'incorruptibilité, ſi on n'avoit pas eu la précaution de les enfermer dans des caveaux extrêmement ſecs & impénétrables à la moindre humidité. La ſécherеſſe ſeule ſuffit pour préſerver les corps de la corruption. » On ſçait, dit M. D. que » les hommes & les animaux qui » ſont enterrés dans les ſables de » l'*Arabie*, *ſe* *deſſéchent* promp-

» tement, & se conservent plu-
» sieurs siècles, comme s'ils
» avoient été embaumés. Il est
» souvent arrivé que des cara-
» vannes entiéres ont péri dans
» les déserts de l'Arabie, soit par
» les vents brulans qui s'y élé-
» vent, & qui rarefient l'air au
» point que les hommes & les
» animaux ne peuvent plus res-
» pirer, soit par les sables que
» ces vents impétueux soulévent
» à une grande hauteur, & qu'ils
» déplacent à une grande distan-
» ce. Ces cadavres se conser-
» vent dans leur entier, & on
» les retrouve dans la suite par
» quelque effet du hasard. »

Le grand froid n'a pas moins que la grande sécheresse le privilége de conserver les corps; mais il faut que le froid soit constant, & la sécheresse invariable; car le passage du froid au chaud, ou de la sécheresse à l'humidité, seroit un principe immanquable

de corruption ; & c'eſt la raiſon qui empêche les corps de ſe conſerver dans les climats tempérés. M. Daubenton obſerve cependant que dans les climats même tempérés, on peut préſerver les cadavres de la corruption en les enfermant dans une terre *aſtringeante*, & *deſſéchante*. Cette terre s'imbibera de l'humidité des corps, empêchera la fermentation, & par conſéquent l'action des humeurs ſur les parties ſolides. Il ſoupçonne que c'eſt la cauſe phyſique de l'eſpéce d'incorruptibilité que les cadavres conſervent dans le caveau des Cordeliers de Toulouſe. Suit le Catalogue des Momies qui ſont dans le Cabinet du Roi, & il n'eſt pas long : car on n'y trouve que le doigt *index* de la main droite d'une Momie avec une partie du pied gauche.

Concrétions pierreuſes. Il ſe forme des pierres dans le corps humain,

leurs ſemblables. Quelles précautions ne faut-il pas prendre pour leur donner des avis dont ils ne s'offenſent pas ! L'invention de ces Fables où les animaux ſont les Maîtres & les Docteurs du genre humain eſt une des plus utiles, & des plus ingénieuſes dont il y ait mémoire. Ce ſont des leçons qui ne déplaiſent pas, & qui, pour être badines & enjouées, n'en montrent pas avec moins de certitude la honte & l'injuſtice des paſſions déréglées.

Il y a des Fables qui conſiſtent dans le ſimple récit d'une action; les plus parfaites ſont, pour ainſi-dire, agir les acteurs & deviennent par-là Dramatiques: elles forment une eſpéce de Comédie très-courte, mais très-inſtructive. L'action doit être priſe dans les *mœurs* & dans les caractères des animaux qu'on met ſur la ſcène; c'eſt-à-dire que le re-

nard doit être rusé, le mouton doux & paisible, le chien fidèle, le singe fertile en tours ingégénieux. Pécher contre cette regle, c'est la même faute que de donner aux Héros dans la Tragédie des caractères opposés à ceux qu'ils ont dans l'Histoire. Le lieu de la scène mérite aussi qu'on y fasse attention. Il n'est pas permis de mettre le loup & le mouton sur une tour. Ce n'est pas là qu'ils peuvent naturellement se rencontrer.

Les Fables ne sont pas tellement affectées aux animaux, qu'on ne puisse y introduire quelquefois les hommes, les arbres, les Dieux, & même des personnages allégoriques, comme la pudeur. On y est autorisé par l'exemple d'Esope. Cependant il est à propos d'en user sobrement, surtout à l'égard des Etres insensibles. Il faut se faire violence pour s'imaginer que les plantes

Locman & Eſope ne ſont pas deux hommes, mais deux noms du même homme. C'eſt ce qui ſe pouvoit dire de plus judicieux ſur ce ſujet.

Nous avons deux Collections principales des Fables d'Eſope. La plus ancienne fut imprimée à Veniſe par Alde Manuce en 1505. La ſeconde qui eſt la plus complette & qui eſt l'Ouvrage de Iſaac-Nicolas Névelet parut à Francfort en 1610. Cette collection, outre les Fables d'Eſope, contient celles de Planude, & de quelques autres Moines Grecs qui travaillérent avec lui. Le ſtyle eſt entiérement d'eux. Ainſi les Critiques ne doivent pas être ſurpris qu'il ſoit parlé dans ce Recueil du Port d'Athènes, qui ne fut mis en état que plus de ſoixante ans après la mort d'Eſope, ni qu'on y faſſe l'éloge de la vie monaſtique.

Nous avons une vie d'Eſope

par Planude, que plusieurs regardent comme la première Fable de toute la Collection. Cependant cette vie n'est peut-être pas aussi fabuleuse qu'on se l'est persuadé. On y rencontre des faits qui sont assez vraisemblables, & que le Moine Grec n'a pas imaginés. Il est plus probable que ce sont d'anciennes Traditions qu'il a rassemblées pour honorer la mémoire de son Héros. Quoiqu'il en soit, on ne doit espérer rien de mieux, car la vie d'Esope écrite par M. de Meziriac & tirée des anciens Auteurs, n'est guères plus certaine que celle de Planude : d'ailleurs elle n'a rien de bien intéressant, & l'on y apprend peu de chose.

M. de Frasnai n'a pas traduit littéralement son original. Cette liberté est suffisamment autorisée pour les traductions en vers. Les Fabulistes en ont usé constamment, & M. de la Fontaine

encore plus que les autres. Les réflexions morales dont les Fables sont accompagnées, & qui en développent sensiblement l'intention & la fin sont placées au bas de chaque Fable. La moralité est dans Phédre au commencement. On a jugé à propos dans ce Recueil d'en user autrement. A ces moralités qui sont en vers & qui font partie de la Fable, on en a ajouté en prose qui sont très-courtes & qui tendent au même but. Ces sortes de vérités ne sçauroient être trop répetées en vers & en prose pour les imprimer plus profondément.

On lit dans le titre, *Recueil des Fables Esopiques & Sybaritiques*. Les Sybarites étoient un peuple si voluptueux que l'annonce de leurs fables seroit capable d'allarmer la pudeur. On n'en rencontrera point de cette espece. L'Auteur en eût-il eu un grand nombre entre les mains, il n'en eût pas fait

usage. Mais heureusement pour les mœurs ces Fables licencieuses sont perduës entiérement. Il n'y en a que deux qui soient venuës jusqu'à notre tems, dont l'une a été conservée par Aristophane, l'autre par Elien, & par un surcroît de bonheur, toutes deux n'ont rien de lascif, ni d'indécent. Nous transcrivons ici une Fable, afin que le lecteur juge par lui-même du style & du talent.

'ABLE IV. L. X. T. 2. p. 76.

LE LION ET LE DAUPHIN.

Se promenant un jour sur le rivage,
Lion dans les flots apperçut un Dauphin,
Il le saluë & lui tient ce langage ;
s chez les Poissons le premier personnage,
nes dans les eaux sur le peuple Marin ;
rue dans les bois, comme à leur Souverain

Les animaux me rendent leur hommage.
Il nous convient de vivre en bons amis ;
Faisons, si tu m'en crois, entre nous alliance.
Quand quelqu'un de tes ennemis
T'insultera, je prendrai ta défense ;
Mais à ton tour, si je suis attaqué,
Ne tardes pas à me venir défendre.
Le premier de nous deux qui sera provoqué,
Doit au secours de son ami s'attendre :
Ainsi fut conclu le traité,
Et par un serment cimenté.
Contre un Taureau, le Lion prit querelle,
Puis en vertu de l'amitié nouvelle,
Il mande le Dauphin, implore son secours.
Le Dauphin quitte-t'il le Marais d'Amphitrite ?
Dans l'élément que le Poisson habite
Thetis l'a condamné de demeurer toujours ;
Il fait défaut, & le Lion l'accuse

trahiſon : mais voici ſon excuſe.
né dans la Mer & n'en ſortis jamais,
'erre a pour moi d'inutiles attraits:
: ſi tu le veux un combat maritime,
connoîtras ſi je ſuis magnanime.
ut juger du cœur par les exploits,
amais un Dauphin ne combat dans
s bois.
ſſons un ami, le choix n'eſt pas facile,
oit, pour nous ſervir, ſans ceſſe
réparé;
hoiſir un impuiſſant, inutile,
avoir point, mieux vaudroit à
on gré.

e ceſſe de publier que le
tre eſt une école publique,
ent établie pour l'inſtruc-
& la réforme des mœurs.
prétendue école eſt plus
reuſe qu'utile. Les Fabu-
ont auſſi une eſpèce de
re. Ils ont leurs Acteurs &
Actrices ; mais tout s'y paſ-

Paris chez David le jeune, Briasson & Montalant.

Les Caractères &c. in-12. p. 252. On voit au frontispice le nom d'une Dame qui ne méritera pas, pour son Livre, l'éloge donné à la femme forte, *Laudent eam opera ejus.* La légèreté, la frivolité, l'envie de parler de soi, & de médire des autres, surtout la hardiesse à produire des principes très-pernicieux en matière de mœurs & de Religion ; c'est ce qui forme le caractère de cette composition ; ce qui en fait un mauvais Ouvrage. Nous ne produirons point d'exemples, de peur de révolter un Public vertueux. Qu'il nous soit seulement permis d'ajouter que l'axiome qui porte qu'*on ne vit pas toujours comme on écrit*, doit être toute la ressource de cette Dame Auteur, & de ceux à qui elle appartient.

SAVOYE.

DE GENEVE.

ation du Monde de Mercure. ties & 2. vol. in-12. Chez ot &c. 1750. On lit dans face de ce livre que *c'est ble dans laquelle on a essayé ndre à des idées amusantes es observations utiles;* & l'on e plus bas que *l'Auteur a ein de donner un léger crayon me un Essai des variétés que ure est capable de répandre tous les globes qu'il suppose ir être habités.* En effet toute production s'enfile comme planette de Mercure étoit lie d'habitants; on décrit ce qui concerne ces gens-là, gouvernement, leur hu-, leurs maladies, leurs ali-, leurs édifices, leur reli-, leurs Ecoles &c. C'est

une République idéale qu'on fait passer sous les yeux de quiconque à le loisir de s'amuser. Nous avons remarqué de tems en tems des allégories ingénieuses, & des naissances de moralités utiles pour le monde que nous habitons ; mais en bien des endroits nous ne saisissons pas le but qu'a pu se proposer l'Auteur. Il nous dit, par exemple, que les habitans de Mercure ont des ailes ; que leur Empereur est envoyé du Soleil ; que dans cette Planète *les ortolans tous rôtis se cueillent en gousses comme nos fèves ; qu'une pomme de rambour est une perdrix ; que le pied d'un chou est un boudin blanc &c.* Toutes ces descriptions & mille autres semblables sont-elles bonnes à quelque chose ? C'est ce que de plus habiles Lecteurs que nous pourront expliquer. L'Auteur du reste écrit assez bien, & il est assez homme d'esprit

s'exercer ſur des matières
importantes.

FRANCE.

De Dijon.

*aité des Peremptions des Inſ-
r. Par feu Mᵉ Jean Menelet,
n Avocat au Parlement de
n., revu & augmenté par Mᵉ
Bridon, Avocat au même
ment. A Dijon chez de Fay,
trouve à Paris chez Briaſſon
S. Jacques.* 8°. pages 366.
le monde ſçait que la *per-
on*, en ſtyle de Palais, eſt
ſorte de preſcription qui
ntit l'action ou inſtance diſ-
nuée durant trois ans. Cet-
atière enveloppe un aſſez
l nombre de cas, d'eſpèces,
iothèſes, de queſtions, &
t du préſent Ouvrage eſt
s réſoudre. On y expoſe
ine de la *Peremption*; en

quel tems elle a été introduite parmi nous ; en quelles Cours elle est reçuë ; quelles sont les causes où elle n'a pas lieu &c. Tout ceci est accompagné des observations de M. Bridon qui par-là est Auteur & Editeur. Vers le milieu du Volume on trouve plusieurs *Factums* & Mémoires d'anciens & habiles Avocats sur des questions de Peremption ; & une table des matières contribuë à l'utilité de tout l'Ouvrage.

DE PARIS.

Dictionnaire des Aliments Vins, Liqueurs, leurs qualités, leurs effets, relativement aux différens âges & aux différens tempéraments, avec la manière de les apprêter, ancienne & moderne suivant la méthode des plus habiles Chefs d'Office & Chefs de Cuisine de la Cour & de la Ville. Ouvrag

très-utile dans toutes les fa-
s &c. Par M. C. D. Chef de
ne de M. le Prince de.... 3
in-12. 9 liv. reliés. Chez
y, rue de la vieille Bou-
e, & Bordelet rue S. Jac-
. M. DCC. L.

et Ouvrage doit être jugé &
écié par des Connoisseurs
experts que nous dans l'Art
traite. Nous nous contente-
; de transcrire cet endroit de
réface. *Un Traité complet des*
nens par ordre Alphabétique ;
nature, leur usage, leurs pro-
tés, relativement aux différents
& aux différents tempéramens,
rès ce qu'ont écrit les plus ha-
s Médecins qui ont traité cette
ière. Sous le même coup d'œil, les
ments apprêtés différemment,
ant la méthode ancienne & mo-
ne des plus habiles Chefs de Cui-
de la Cour & de la Ville, voilà
t le contenu de ce Dictionnaire,
ne peut être qu'approuvé de ceux

qui consultent autant leur santé que leur goût.

Traité sur le véritable siége de la Morve des Chevaux, & les moyens d'y remédier &c. Par le sieur Lafosse Maître Maréchal à Paris, & Maréchal de la petite Ecurie du Roi, avec figures en taille-douce & l'approbation de Messieurs de l'Académie Royale des Sciences. Chez David Pere Quai des Augustins & Gonichon rue de la Huchette, 8°. pag. 24. M. DCC. XLIX.

Nous ne regardons pas cette brochure comme peu de chose. La maladie dont elle traite démonte quelquefois des escadrons entiers, & ruine une infinité de personnes. L'Auteur nous apprend d'abord qu'elle n'a été connuë en Europe que vers la fin du quinziéme siècle, lorsque les Espagnols furent revenus de leurs expéditions d'Amérique.

Il démontre enſuite qu'elle n'a pas ſon ſiège, comme on l'a cru juſqu'ici, dans les viſcères par ex. le poulmon, le foye, la rate, les reins &c. mais que ſa ſource eſt dans la membrane pituitaire qui tapiſſe le dedans du nez. En conſéquence de pluſieurs obſervations très-bien faites, il eſtime que la meilleure manière de parvenir à la guériſon, eſt de trépaner l'Animal, & de lui faire des injections, ſuivant une pratique dont on voit le détail & l'application ſur deux Figures gravées. Voilà tout le fond de cette brochure dont les Examinateurs nommés par l'Académie Royale des Sciences ont fait l'éloge. Il ſe trouve à la ſuite de l'Ouvrage; & l'on y lit ces termes immédiatement avant la ſignature des deux Académiciens (Meſſieurs Bouvart & Heriſſant.) *Enfin le travail du ſieur Lafoſſe ſuppoſe chez lui*

beaucoup de connoissances & de sagacité ; & il seroit fort à souhaiter qu'on lui procurât la liberté & les moyens de perfectionner ses découvertes, & de suivre son projet dans toute son étenduë.

Les Muses en France ou Histoire Chronologique de l'origine, du progrès & de l'établissement des Belles-Lettres, des Sciences & des beaux Arts dans la France ; contenant la fondation des Universités, des Collèges, des Académies Royales, des Ecoles célébres de ce Royaume & des personnes illustres qui les premières se sont le plus distinguées en France soit dans les Sciences, soit dans les Arts. Par M. le Fevre Prêtre de Paris, Bachelier en Théologie. in 12, pag. 114.

On lit au frontispice *in tenuitate copia*, & en effet il y a beaucoup de choses dans ce petit volume. C'est comme l'Histoire Chronologique du progrès des

ences parmi nous. De tems
tems l'Auteur entre dans des
ails qui raniment l'attention :
est en particulier le morceau
regarde l'origine & les pre-
rs essais de l'Imprimerie.
us aurions sur ceci & sur plu-
rs autres endroits bien des
ervations à faire ; mais nous
ndonnons le tout à l'intelli-
ce des Lecteurs, qui proba-
nent ne nous sçauront pas
ivais gré de leur avoir indi-
ce Livre : *Il se trouve chez*
illau fils, ruë S. Jacques, aux
nes de l'Université.

AVIS AU PUBLIC,

Au sujet du nouveau traité de
plomatique *où l'on examine*
Fondemens de cet Art, on éta-
des régles sur le discernement
Titres, & l'on expose histori-
nent les caractères des Bulles
tificales & des Diplômes, don-
en chaque siécle ; avec des
ircissements sur un nombre con-

sidérable de points d'Histoire, de Chronologie, de critique & de Discipline; & la réfutation de diverses accusations intentées contre beaucoup d'archives célèbres & surtout celles des anciennes Eglises. Par deux Religieux Benedictins de la Congrégation de S. Maur. T. 1. in-4°. avec figures. 18 livres relié. Chez Guillaume Desprez & Pierre-Guillaume Cavelier &c. rue S. Jacques. 1750.

Cet avis contient le détail ou, si l'on veut, l'Extrait de ce premier Volume; & la lecture que nous en avons faite, nous a persuadé que ce grand Ouvrage s'annonce fort bien : mais comme le livre même paroît depuis quelques semaines & qu'il est actuellement entre nos mains, nous nous réservons à en rendre compte avec quelque exactitude, sans nous astreindre aujourd'hui à transcrire l'affiche du Libraire, qui est pourtant fort bonne en son genre.

*cond Avis au sujet de la Sain-
ible en Latin & en François
des Préfaces ; des Disserta-
& des Notes pour faciliter
elligence de l'Ecriture Sainte.
rage ci-devant proposé par
cription.*

n avoit promis de donner
Ouvrage en dix Volumes ,
n annonce aujourd'hui XIV.
eque l'Editeur ajoute beau-
de Préfaces & de Disserta-
s,qui n'avoient pas été spe-
es dans le *premier Prospectus*.
voit ici le détail de ces addi-
s , tout-à-fait relatives à l'i-
qu'on a prise de donner quel-
chose de très-complet sur les
ts Livres. Mais l'augmenta-
de IV. Volumes jettent les
aires dans une dépense nou-
e & très-considérable ; pour
édommager en quelque sorte,
emandent aux Souscripteurs
upplément de 15 livres, som-
assurément très-modique

pour 4 Tomes in-4°. Ils les prient aussi de retirer sans délai les Volumes qui sont imprimés.

Traité Critique du Plein-Chant usité aujourd'hui dans l'Eglise, contenant les principes qui en démontrent les défauts, & qui peuvent conduire à le rendre meilleur. In-12. pag. 69. sans l'Avertissement qui en a xxiv.

Cet Avertissement est comme un Traité particulier sur les talents des Anciens comparés avec les nôtres. L'Auteur, homme d'esprit, mais un peu prévenu en faveur des Modernes, ne fait pas difficulté de les croire plus près de la perfection que les Grecs & les Romains, même en matière de Poësie, de Sculpture, de Peinture &c. Voici quelques-unes de ses propositions: *La suite de l'Odyssée* (apparemment notre Télémaque) *n'est-elle pas supérieure à son modèle?*

Les Sculpteurs Grecs & Romains ont-ils drapé avec autant d'élégance que les nôtres ? ... N'est-on pas forcé *d'avouer que les Peintres Modernes ont plus de parties que ces Grecs tant vantés?* Et portant après cela son vol plus haut, il ajoute : *Si l'on faisoit parmi nous un discours oratoire, moulé sur une Oraison de Démosthène, je doute que ce discours eût son effet.* Comme il est inutile de disputer des goûts, nous ne voulons pas contredire, il suffit de témoigner que nous sommes à cent lieues de l'opinion de cet homme de Lettres Anonyme ; qu'à notre avis le Télémaque ne seroit rien sans les richesses empruntées des Poëmes d'Homère; & que d'ailleurs la versification & l'harmonie du Poëte Grec lui donnent une supériorité que M. de Cambray étoit le premier à reconnoître ; qu'à l'égard du *ciseau des Grecs*, nous l'estimons

digne de servir en tout & partout de modèle au nôtre; en quoi nous croyons penser comme les plus excellents Sculpteurs de nos jours, infiniment jaloux de se conformer à l'antique ; qu'il n'est assurément pas décidé que nos Peintres modernes *ayent plus de parties que les Grecs*. Et il y a dans cet endroit du discours de nôtre Auteur une supposition dont nous ne serions pas volontiers garants , sçavoir que les *Peintres Latins ont ajouté aux progrès des Peintres* d'Athènes. Prenons Pline pour Juge : à peine daigne-t'il parler du pinceau des Romains , tandis qu'il n'a jamais assez de termes pour Apelle , pour Timanthe , pour Zeuxis &c. Enfin le jugement de l'Auteur sur Démosthène est aussi fort éloigné de nos manières de penser ; & nous osons bien assurer que , quand il se trouvera parmi nous un Orateur capable

faire les *Olynthiennes* & *la*
uronne, nous irons dès l'Au-
re retenir nos places vis-à-vis
la tribune aux harangues.
ais, encore une fois, nous ne
sons tout ceci que pour nous
ntretenir dans nos idées d'esti-
e & de vénération à l'égard
es anciens, non pour obliger
anonyme à penser comme nous.
Quant au fond même du *trai-*
sur le plain-chant (matière,
omme on voit, bien étrangère
ce que nous venons de dire)
ous sommes bien-aises de re-
onnoître que l'Auteur a raison
ans la plûpart des points qu'il
aite. Il fait voir que notre
hant Ecclésiastique n'est ni assez
arié, ni assez expressif; qu'il se-
oit à propos d'y introduire plus
'harmonie, plus de goût, plus
'analogie avec la Musique; que
es mesures à trois tems & la
istinction de diverses valeurs
ans les notes, y seroient très-

utiles &c. Il y a dans le dé
de ces principes des choses ju
cieusement pensées & spiritu
lement exprimées.

Nous y trouvons encore à
page 21. un mot contre les a
ciens Grecs. *Tout le monde sça*
dit l'Auteur, *que dès avant l'a*
nement de J. C. les Arts étoi
tombés dans la Grèce. Nous l
vouons, ceci ne nous étoit p
connu, & nous regardions
trois ou quatre siècles qui pré
dent l'Ere Chrétienne com
des époques de Science, de
mières & de goût parmi les
tistes Grecs; la preuve ser
aisée à fournir, mais termin
ici cette notice qui ne doit q
augmenter le desir de lire l'O
vrage même.

Traité des Hernies ou descent
divisé en deux parties, la p
miere contient les instructions
cessaires pour se garantir de

adies & la manière de les gué-
On trouve dans la ſeconde
c Mémoires très-intéreſſants
· les gens de l'Art ; l'un ſur
tranglemens de l'inteſtin par
ıc Herniaire ; l'autre ſur les
ıies avec adhérence. Cet Ou-
;e eſt précédé d'une Préface où
voit l'hiſtoire de ces Maladies,
es progrès de la Chirurgie mo-
ıe en ce genre.
'n peut acquérir par la lecture
e Traité une connoiſſance par-
: des bandages & des peſſaires,
ol in-12.
:e titre explique fort bien
: ce qui eſt contenu dans
ıvrage. L'Auteur qui ne ſe
ıme pas, écrit clairement,
paroît poſſéder ſa matière
naître. Sa Préface,qui méri-
ıit ſeule un Extrait, contient
ƚoire, même littéraire, de la
adie, & une multitude d'ob-
'ations qui préparent extrè-
ɱent à la lecture du Livre.

Ces deux Volumes se trouvent chez le Mercier rue S. Jacques au Livre d'Or.

Le Pharmacien Moderne, ou nouvelle manière de préparer les drogues, traduite de l'Anglois. Par M. Eidous, avec des Expériences de Médecine sur les Animaux, par M. Langrish D. M. & une Dissertation sur la transpiration, par M. Robinson D.r M. Vol. in-12. chez Jean-Noel Leloup, Quai des Augustins &c.

On a ici trois traités : le pre mier est tout de pratique po les Pharmaciens. On expliq d'abord la nature de chaque dr gue, & l'on donne ensuite l' pèce de préparation qui lui propre. Cela nous a paru ex qué clairement & méthodi ment.

Le second Traité expos Expériences qu'on a faite

des animaux , pour découvrir une méthode sûre & aisée de dissoudre la pierre par injections. L'Auteur commence ainsi : *Depuis que Mademoiselle Stephens a fait la découverte de son remède pour dissoudre la pierre , je me suis toujours imaginé que l'eau de chaux , le savon , ou la lessive de savon pourroient être mêlées avec quelque liqueur mucilagineuse convenable , & injectée immédiatement dans la vessie sans produire aucune altération dans ses fibres , & si cela arrivoit ainsi , il en résulteroit certainement de très-grands avantages , puisque le dissolvant agiroit avec toute sa force sur la pierre, sans être délayé ou altéré autant qu'il doit nécessairement l'être en suivant le cours de la circulation.* Viennent à la suite les Expériences qui occupent tout le Traité.

Le troisième Ouvrage a pour objet d'estimer la quantité de la

respiration & des autres excrétions du corps humain ; & c'est encore un recueil d'expériences accompagné de calculs & de tables chargées de chiffres. Il y a dans ce détail quelque chose de satisfaisant, malgré la sécheresse du sujet & le didactique de la méthode.

Suite du Cours de Chirurgie dicté aux Ecoles de Médecine, par M. Elie Col de Vilars, Docteur Régent & Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur de Chirurgie en Langue Françoise.

Terminé par M. Poissonnier, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, Professeur au Collége Royal & Censeur Royal. Tome V. contenant le traité des luxations & fractures. in-12. pages 470. chez le Mercier rue S. Jacques, Jacques Rolin Quai des Augustins,

ıas Heriſſant rue ſaint

de Vilars mort en
ıt commencé ce cours
ie, qui a été bien reçu
. M. Poiſſonnier l'a-
ıonnant deux traités;
ıations, qui eſt tota-
lui, & l'autre des frac-
eſt en grande partie
ɔl de Vilars: telle eſt
e ce Vol. où le Con-
mis une Préface con-
oge abrégé de celui à
ède. Cette notice eſt
, & donne de M. Col
l'idée d'un Médecin
goût aux obſervations
nent la Chirurgie, &
ıe qui méritoit la con-
ſes Confrères.

n, Ingénieur du Roi &
ine, publie deux Car-
aillées de la Nouvelle
Canada. L'une con-
tie Orientale & l'au-

tre la Partie Occidentale. L'Auteur marque partout le long des Côtes la quantité de brasses d'eau qu'a la Mer ; & il donne une échelle de 50. lieues communes de France. *Ces Cartes se trouvent à Paris chez Julien Hôtel de Soubise ; A Nuremberg chez les Héritiers d'Homann Géographes de Sa Majesté; à Londres chez Jean Rocque Geodegiste.*

Carte Généalogique & Chronologique de la Maison de France, pour faciliter la Lecture & l'intelligence de l'Histoire de France dédiée & présentée au Roi &c. par M. Huré ; & cette Carte distribuée en deux feuilles se trouve chez l'Auteur rue de la Mortellerie au Laurier. Il ne peut y avoir rien de neuf dans un Ouvrage tel que celui ci. C'est la liste des Princes qui forment la Maison de Bourbon aujourd'hui régnante en France, en Espagne, dans les deux Siciles, à Parme & à Plai-

ce. Mais l'Auteur a mis de
dre & du goût dans la distri-
ion des lignes, des branches,
alliances, des descendances
& au coup d'œil ces deux
lles font plaisir ; sans comp-
l'instruction qu'elles donnent
ir l'histoire, & la pensée phi-
phique qu'elles inspirent sur
olubilité des tems & des plus
ustes générations.

*'rix proposé par l'Académie
ale de Chirurgie pour l'année
51.* L'Académie Royale de
rurgie propose pour le Prix
'Année 1751 de *déterminer ce
c'est que la Métastase ; les Ma-
es Chirurgicales où elle arrive,
s qu'elle produit ; les cas où
doit l'éviter, ceux où il faut
rocurer ; les Moyens qu'on
employer dans l'un & l'autre*

'Académie, qui n'a en vûë
l'avancement de la Chirurgie,
lopte que les connoissances

qui peuvent conduire ſurement dans la Pratique ; elle rejette toutes explications purement ingénieuſes, & tous raiſonnemens qui ne ſont fondés que ſur des conjectures ou ſur des vraiſemblances.

Le Prix eſt une Médaille d'or de la valeur de cinq cens livres, conformément au legs de Monſieur de *Lapeyronie ;* elle ſera donnée à celui qui, au Jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Ouvrage ſur le Sujet propoſé.

Ceux qui envoyeront des Mémoires, ſont priés de les écrire en Latin ou en François, & d'avoir attention qu'ils ſoient fort liſibles.

Ils mettront à leurs Mémoires une marque diſtinctive, comme Sentence, Deviſe, Paraphe ou Signature ; & cette marque ſera couverte d'un papier collé, ou cacheté, qui ne ſera levé qu'en

ue la Piéce ait remporté le

auront ſoin d'adreſſer leurs
rages francs de port à M.
ſnay Secrétaire de l'Acadé-
de Chirurgie, ou à M. He-
Secrétaire pour les correſ-
lances, ou les leur feront
:ttre entre les mains.
outes perſonnes de quelque
ité & pays qu'elles ſoient,
rront aſpirer au Prix; on
cepte que les Membres de
adémie.
e Prix ſera délivré à l'Au-
même ou au Porteur d'une
:uration de ſa part, l'un ou
tre repréſentant la marque
nctive, & une copie nette
némoire. Les ouvrages ſeront
ıs juſqu'au dernier Fevrier
ı incluſivement, & l'Aca-
ıie à ſon aſſemblée publique
a même année, qui ſe tiendra
ʌardi d'après la Fête de la Tri-
:, proclamera la Pièce qui
a remporté le Prix.

Nous ajoutons à tout ceci l'annonce d'une multitude de Livres, la plûpart importants, dont nous donnerons des extraits.

Chez les FF. Guérin ruë S. Jacques : *Traité de la culture des terres suivant les principes de M. Tull. Anglois. Par M. Duhamel du Monceau de l'Académie Royale des Sciences &c. avec figures en taille-douce.* in-12. pag. 486.

Recueil des Historiens des Gaules & de la France. Tomes VI. & VII. fol. Par D. Martin Bouquet, Prêtre & Religieux Benedictin de la Congrégation de S. Maur. Cet Ouvrage se trouve aussi chez Martin, Coignard, Mariette.

L'Antiquité de l'Eglise de Marseille & la succession de ses Evêques. Par M. l'Evêque de Marseille. 4°. pag. 527.

Chez De Bure l'aîné Quai des Augustins : *Histoire des révolu-*

mpire de Constantinople de-
lation de cette Ville jusqu'à
que les Turcs s'en rendirent
ir M. de Burigny 3 *vol in* 12.

ctorum Martyrum Orienta-
cidentalium in duas partes di-
cedunt Acta S. Simeonis Sty-
a nunc primum sub auspiciis
Lusitanorum Regis è Biblio-
olicâ Vaticanâ prodeunt. Ste-
odius Assemanus Archiepisco-
nsis Chaldaïcum textum re-
tis vocalibus animavit, Latinè
Part. I & II. fol. *Actes des SS.*
Orient & d'Occident &c. Ce
imprimé & publié à Rome en

ve chez le même Libraire *les*
Antiquités Chrétiennes ; Li-
primé à Rome, & dont nous
é l'Extrait dans le Volume de

an-Thomas Herissant rue S.
a veuve Pissot & son fils, Quai
ins. *De la fonte des Mines,*
ies &c. traduit de l'Allemand
he-André Schlutter. Tome
ui traite des Essais des Mines
, de l'affinage & raffinage de
Le tout augmenté de plusieurs
observations, & publié par
, de l'Académie Royale des

Sciences & de la Société Royale de Londres. in-4°. pag. 424. sans la Préface.

TABLE DES ARTICLES du mois de Juin 1750. I. Vol.

ART. LX. *La Figure de la Terre* &c. dernier Extrait. p. 1157.
ART. LXI. *Histoire des Révolutions de Gènes &c.* 1171.
ART. LXII. *L'Art de mesurer sur Mer le Sillage des Vaisseaux &c.* 1191.
ART. LXIII. *Lettre au P. B. J. sur les points ou voyelles Hébraïques.* 1212.
ART. LXIV. *Oeuvres du P. du Baudory &c.* 1225.
ART. LXV. Antonii Arrighii de vita Francisci Mauroceni &c. *Histoire de François Morosini Doge de Venise &c.* 1242.
ART. LXVI. *Traité des Pierres gravées, par M. Mariette.* 1271.
ART. LXVII. *Histoire Naturelle &c.* T. III. 1288.
ART. LXVIII. *Mythologie ou Recueil des Fables Grecques, Esopiques &c* 1303.
ART. LXIX. Nouvelles Littéraires. 1314.

Errata de Juin I. Vol.

P. 1158 l. dern. opéraions *lis.* opérations.
P. 1160. en marge un peu plus *lis.* un peu moins.

Le second Vol. paroîtra le 15 de ce mois.

Lû & approuvé, LEROUGE.
De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juin 1750. II. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1750. II. Vol.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	14.	v.
1725.	12.	v.	1750.	8.	v.

EMOIRES
'OUR L'HISTOIRE
Sciences & des beaux Arts.

Juin 1750. II. Vol.

ARTICLE LXX.

TOIRE GENERALE DE ologne, par M. le Chevalier : Solignac, Sécretaire du Canet & des Commandemens du oi de Pologne, Tome II. pag. 03.

E Volume commence par le régne de Boleslas. » Ce fut, dit notre Historien, un des Princes de Po-

» logne le plus distingué par la
» hardiesse, par l'importance,
» par le nombre de ses exploits,
» & par cette supériorité de gé-
» nie & de raison, qui lui auroit
» fait des sujets, s'il n'en avoit
» déja eu par les droits de sa
» naissance.» La vie de ce Prince
justifie cet éloge. C'est une suite
continuelle de victoires. Toujours
heureux, parceque toujours il
mérita de l'être, il triompha tour
à tour de l'Empire, de la Russie,
de la Hongrie, de la Bohême, &
de toutes les Nations, qui jalou-
ses de sa gloire entreprirent de la
détruire ou de la diminuer; mais
ce qui honore plus la mémoire
de ce Prince que des Batailles
gagnées, des Villes renversées,
des Provinces ravagées, ce sont
ses vertus, sa modestie dans les
succès les plus brillans, son amour
pour ses sujets, sa compassion
pour les malheureux, son huma-
nité, sa religion, sa piété. Un
seul mérite lui manqua; ce fut

:lui de ſçavoir être grand dans
ıdverſité. Une crédulité impru-
ente l'engagea dans une action
ɔntre les Ruſſes. L'armée de
eux-ci étoit infiniment ſupérieu-
: à celle de Boleſlas. Il eſpera
ɔut de ſon courage & de la
aleur de ſes ſoldats. Il triom-
ıoit encore malgré la ſupério-
té des forces de ſes ennemis, ſi
ans le fort de la mêlée il n'eût
as été lâchement abandonné par
n de ſes Généraux, qui entraî-
a une partie de ſon Armée. Il
ıt accablé par le nombre, &
ıtiérement défait. Boleſlas ne
ıt ſoutenir la honte de ſa défai-
. Heureux dans tous les temps,
dans toutes les ſituations, il
t malheureux ſans aſſez de cou-
ıge & ſans dignité. Une ſom-
e mélancolie s'empara de ſon
ne. » Il évitoit le monde, il ſe
fuyoit lui-même : ſes noirs ſou-
cis épuiſoient ſes forces & le
mirent enfin au tombeau, après

» un an de maladie : exemple, observe l'Auteur, qui doit apprendre *aux plus grands Héros à ne pas s'énorgueillir de leurs succès & à se défier de leurs vertus mêmes.*

Nous ne dirons rien du régne de Vladislas II. de Boleslas IV. & de Miecislaw III. qui pour le bonheur de la Pologne ne régna que très-peu de tems. Ses sujets après avoir plié sous le joug de la tyrannie, se soulevérent enfin & le chassèrent du Trône ; on lui donna pour Successeur son frère Casimir II. surnommé le Juste. Ce Prince vit avec chagrin son élection, & il ne consentit qu'à force de prières & de larmes à accepter une couronne ; il n'en étoit que plus digne. Il ne tarda pas à se faire admirer par la » grandeur de ses sentimens, & par » la sagesse de sa conduite. Il regardoit ses Sujets comme ses enfans, & il ne préféroit au bonheur d'en être aimé, que celui

leur être utile. « L'amour,
issance & la vénération de
ujets ne le consolerent pas
e Roi, & il parla avec beau-
de force aux Grands de
t pour les engager à con-
r qu'il renonçât à la Cou-
e. Ils n'y consentirent pas,
asimir fut obligé de se ren-
à leurs remontrances, & un
à leurs menaces. » Le pou-
ir, dit M. de S. qu'ils s'é-
ent arrogé de déposer Mie-
law leur avoit enflé le cœur,
le choix qu'ils avoient fait
Casimir leur faisoit regar-
r ce Prince comme autant
pendant de leurs volontés,
i'il l'avoit été de leurs suf-
iges. C'est à cette époque,
serve-t-il, qu'on doit rappor-
r la premiere ébauche de
tte indépendance qui regne
ijourd'hui parmi les Polo-
ois, & qui ne leur a procuré
'autre avantage, si c'en est

» un, que de se faire des Loix &
» de n'en point suivre, de se
» donner des Maîtres, & de ne
» leur point obeir.«

Casimir après s'être fait adorer de ses Sujets par ses vertus pacifiques, s'en fit admirer par ses vertus guerriéres. Il fut obligé de faire la guerre aux Nations voisines, & toujours il fût Vainqueur. On reconnut avec plaisir qu'on devoit en grande partie toutes ces Victoires au courage, à la fermeté, & à l'habileté du Roi. Il mourut trop tôt pour le bonheur de la Pologne. M. de S. fait selon sa coutume le portrait de ce Prince, & le fait avec ces couleurs fines & délicates, mais toujours vrayes, qui décelent un Peintre habile.

Après la mort de Casimir, Mieciflaw qu'on avoit chassé du Trône de Pologne depuis quelques années, entreprit d'y remonter, & il trouva quelques

rtiſans parmi les Seigneurs Po-
lois ; mais l'Evêque de Cra-
vie parla avec tant d'éloquen-
& agit avec tant de force,
'il fit placer ſur le Trône le fils
ié de Caſimir ; il s'appelloit
ſzko, & il étoit fort jeune,
ſque la Nation lui décerna la
ouronne. Miecislaw ne ſe vit
s fruſtré de ſes eſpérances, ſans
ncevoir des deſirs de ven-
ance. Il ſouleva quelques Prin-
s voiſins, & ſes Partiſans en
logne, & en aſſez peu de tems
e vit à la tête d'une armée con-
érable. L'Armée de la Cou-
nne la rencontra à 7. lieuës
Cracovie, & on ne tarda
s à en venir aux mains. Voi-
comme M. de Solignac décrit
tte Bataille, & nous tranſcri-
ns ce morceau entier, afin
'on juge de la variété & de
ntérêt qu'un Hiſtorien habile
it mettre dans ſes narrations.
» La Bataille, *dit-il*, commen-

» ça dès le matin, & dura tout
» le jour. L'acharnement fut égal
» de part & d'autre ; & pouvoit-
» il ne l'être pas ? c'étoient des
» ſujets d'un même Etat qui ſe
» faiſoient la guerre. Ils s'ani-
» moient à ſe détruire par les
» mêmes raiſons qui devoient les
» porter à s'épargner. Toute
» autre Nation n'eût éprouvé
» que leur valeur, & ils ſe li-
» vrerent à toutes les fureurs
» de la haine. Auſſi le carnage
» fut-il des plus horribles. Dans
» un ſilence farouche on avan-
» çoit, on reculoit tour à tour,
» & chaque mouvement étoit
» auſſi funeſte au parti qui ga-
» gnoit du terrein, qu'à celui qui
» ne pouvoit le défendre. La
» Victoire fut toujours incertai-
» ne, juſqu'au moment que Bo-
» leſlas fils de Mieciſlaw, ayant
» été tué, & Mieciſlaw lui-même
» étant bleſſé, & ayant quitté le
» champ de bataille, ceux de

on parti se retirerent, mais en
Vainqueurs, & sans craindre
l'armée de la Couronne. »
Miecislaw n'ayant pu envahir
Couronne par la force, en-
prit de l'obtenir par adresse,
il y réussit par une suite d'arti-
es, de fourberies & de noir-
urs, qui deshonorent l'huma-
é, & qui ne peuvent trouver
pprobateurs que parmi les
tisans de la détestable doctri-
du précepteur des Tyrans &
méchans Princes, Machia-
. Heureusement pour la Polo-
e, Miecislaw régna peu de
is, & on déféra une 2de. fois
Couronne à Leszko, que ses
tus, son habileté & son cou-
e avoient rendu l'amour de sa
tion. Pendant son regne, les
ssances voisines de la Polo-
furent dans des guerres &
dissensions continuelles. Lesz-
trouva le moyen d'entretenir
ranquillité dans ses États, &

de faire jouir ses Sujets des douceurs de la Paix. » Héros paisi-
» ble, dit M. de S. il préféroit à
» des combats incertains, ou à
» une gloire frivole, le bien de
» ses sujets, & dans une sage,
» mais pénible oisiveté, il ne
» s'occupoit qu'à réparer les bré-
» ches qu'avoient fait à ses
» Etats les cruelles dissensions
» que Miecislaw y avoit exci-
» tées. « La Pologne ne fut pas assez heureuse pour être longtems gouvernée par un Prince si sage, & il périt par l'horrible trahison d'un sujet qu'il avoit accablé de ses bienfaits. Toute la Nation sentit la perte qu'elle faisoit, & pleura longtems un Prince si digne de la gouverner. Elle lui donna pour successeur son fils Boleslas, quoiqu'il n'eût encore que 7. ans.

C'est sous le regne de Boleslas que les Tartares firent leur première irruption en Pologne. Ces

ples qui tirent leur origine
Scythes, s'étoient rendus
›utables en Asie. Un essain
ces Barbares vint s'établir
s la Krimée, & l'amour du
ıge les rendit Guerriers &
ıquérants. Tout plia sous le
ȝ des Tartares, & ils porte-
t partout l'horreur & la déso-
on. La terreur s'étoit empa-
des imaginations, & l'on n'o-
résister à des hommes qui
oient invincibles, que par-
qu'on n'avoit pas le courage
es attendre & de les attaquer.
)n nous permettra de faire à
e occasion une observation,
trouve ici sa place. Un fa-
ıx Critique a osé nier la pos-
ité de ces transmigrations de
ples entiers, & il traite de
les ce que les Histoires racon-
de ces Nations qui partoient
Nord avec leurs femmes &
s enfans pour venir à 3 ou
lieues conquérir nos Provin-

ces,& s'y établir. Effectivement, lorſqu'on y fait une attention ſérieuſe, on a peine à concevoir ces ſortes de tranſmigrations. Quel amas de vivres n'eût-il pas fallu pour tant de familles? Les Peuples qu'ils venoient attaquer ne pouvoient-ils pas leur diſputer le paſſage des rivières& des montagnes? ne pouvoient-ils pas tout bruler, & les réduire à la diſette? Mais toutes ces difficultés tombent, ſi l'on veut faire réflexion aux effets que la terreur peut produire dans les imaginations. Lorſque les imaginations ſont frappées à un certain point, la contagion ſe communique avec une rapidité inconcevable. On ne réfléchit plus, ou on ne réfléchit que pour exagérer le danger, & ſe démontrer l'impoſſibilité de l'éviter. L'eſprit étoit uniquement occupé de l'image effrayante de ces hommes terribles & redoutables; on n'avoit

courage de les attendre, ni
ırdiesse de les attaquer. On
issoit prendre & égorger.
ous finirons cet Extrait par
ques observations sur les
urs & les usages des Tarta-
s tirées d'un discours que M.
. a mis à la fin de ce second
ume. Les Tartares viennent
Scythes, & ils ont conservé
érocité & l'impétueuse bruta-
de ces anciens Peuples. C'est
Scythes que Jeremie annon-
t leur irruption dans la Ju-
, a dit : *Leurs chariots sont*
redoutables que les orages ;
s chevaux plus vîtes que les Ai-
, & leur Carquois ressemble à
Sépulchre toujours ouvert, du-
il sort une mort inévitable. Per-
ne n'ignore que Tamerlan &
gis-Kan, ces grands & re-
ıtables Conquérants, étoient
rtares, & que cette Nation
onquis l'Empire de la Chine.
.es Tartares soit en Asie, soit
Europe, sont divisés en diffé-

rentes Tribus. Les Tribus voisines des Polonois sont plus connues de notre Auteur ; & ce sont celles qu'il veut faire connoître. Les Tartares d'Europe qu'on nomme petits Tartares sont partagés en 4 Tribus, qu'ils appellent Hordes, celle des Kubens, celle des Tartares de Krimée, celle d'Oczakow, & celle de Budziack. L'Horde de Krimée est la plus nombreuse, & leur Kan peut mettre cent mille hommes en campagne, & par conséquent 2 ou 3 cent mille chevaux, parceque chaque Tartare a au moins 2 ou 3 chevaux avec lui, & dès qu'il est lassé de celui qu'il monte, il s'élance sur un autre sans interrompre sa course d'un moment. Les plus méchans de tous les Tartares, sont ceux de Budzciack. Ils sont répandus entre l'embouchure du Danube, & celle du Niester. » Ils n'ont ni » Chef, ni Loix, ni demeure

xe. Ils passent leur vie dans
n brigandage continuel, &
oujours à cheval ou dans des
hariots au milieu des campa-
nes.
L'air & la figure des Tartares
nt pas dequoi plaire. » Ils
ont, *dit M. de S.* trapus, lar-
es des épaules ; ils ont le col
ourt, & la tête grosse, la fa-
e platte & presque ronde, le
ont large, le nez court, le
eint olivâtre, les cheveux
ides & noirs. Ils ont peu de
arbe. Ils se rasent le derrière
e la tête, & ils ne conser-
ent qu'une touffe de cheveux
ır le devant. « Ils sont pau-
s & misérables, mais doux
ffables entr'eux. Ils lancent
fléches & se servent du sa-
avec une adresse merveil-
e. La chair de cheval est leur
rriture ordinaire, & celle
ls aiment le plus. Dans leurs
adies ils boivent du sang de

cheval, & se fatiguent à galoper ; c'est un reméde qui leur réussit ordinairement. Comme ils ne vivent que de brigandages, ils sont souvent en campagne ; mais ils n'ont besoin de provisions, ni pour eux ni pour leurs chevaux. » Les chevaux » Tartares se nourrissent indifféremment de tout ce qu'ils » trouvent dans les campagnes. » La mousse, les écorces d'ar- » bres, de méchantes herbes » leur sont aussi bonnes, & les » soutiennent autant que le fou- » rage le mieux choisi, & en » hyver ils cherchent leur pâtu- » re sous la neige, qu'ils ont » soin d'écarter avec les pieds. « Croiroit-on, que des chevaux nourris de cette manière fussent capables de soutenir la fatigue ? L'Auteur assure cependant qu'ils sont extrêmement vifs & légers, & qu'ils font ordinairement 20. ou 30. lieuës sans débrider.

Tartares ſont élevés fort
ıent, & n'en ſont ſans dou-
: plus forts & plus vigou-
Les meres lavent ſouvent
enfans dans de l'eau froide
ée pour leur endurcir la
Auſſi dans le cœur de l'Hi-
ils traverſent les Rivières
nage, ſans en reſſentir la
dre incommodité. Pour leur
:ndre à bien tirer de l'arc,
'age de 7 ans, on ne leur
e rien à manger, qu'ils ne
nt abattu à coups de fléche.

RTICLE LXXI.

COLE DU JARDIN tager Tom. II. A Paris, rue Jacques, chez Antoine Bou-t, Libraire-Imprimeur; P. A. Prieur, Imprimeur du Roi. 749. in-12. pag. 586.

'Auteur qui a ouvert cette
Ecole publique & qui l'a

gouvernée avec application, ſuit dans le ſecond tome de ſon Ouvrage la même méthode, dont nous avons donné un échantillon dans l'extrait du premier. Les plantes y ſont rangées ſelon l'ordre Alphabétique; ce qui met les Lecteurs en état de trouver aiſément celles dont on veut s'inſtruire, ſans avoir recours aux Tables ſouvent défectueuſes. Ce n'eſt pas même aſſez d'avoir trouvé dans ces Tables ce que l'on cherche. Il faut encore le chercher une ſeconde fois aux endroits qu'elles indiquent.

Dans le ſecond, comme dans le premier Tome, chaque plante occupe un Chapitre ou l'on explique ſes différentes eſpéces, ſes propriétés & ſa culture. La fécondité de la nature ſe fait admirer par la diverſité des eſpéces de chaque plante, qui ne ſe reſſemblent pas tellement; qu'il ne ſoit facile de les diſtinguer.

t des sœurs, mais dont les
, s'ils ne sont pas mar-
:s mêmes traits, ne laissent
voir de la ressemblance;

Facies non omnibus una,
:rsa tamen.

ltiplicité de leurs vertus
as un moindre sujet d'ad-
on. Un Potager bien garni
distribué, n'est pas seule-
un fond inépuisable pour
les les plus délicates, c'est
n trésor abondant pour la
vation de la santé. Si les
qu'on attribue aux plantes
:res sont réelles & avec le
de force nécessaire pour
, il n'y aura désormais que
llesse qui soit un mal incu-

croit communément que
ntes ont beaucoup perdu
rs propriétés par les eaux
uge universel. C'est là, sans
, ce qui est cause qu'elles

ne ſont plus aujourd'hui des
mèdes auſſi efficaces qu'elles
rent avant la ſubmerſion de l
nivers. Si la culture par ſes ſc
& ſes travaux, pouvoit réta
les fruits & les légumes d
leur premiere vigueur, cha
auroit dans ſon potager deq
vivre agréablement & deq
jouir d'une parfaite ſanté. Qu
qu'il n'y ait nulle apparence
l'Art ramène jamais ce que n
regrettons inutilement, on
roit tort de ſe décourager.
l'induſtrie & l'application
méliorent pas les plantes
tant qu'on voudroit, on les e
pêchera du moins d'empi
Cet avantage, coutât-il enc
plus, n'eſt pas à négliger.

Dans l'extrait du premier
me nous nous ſommes attache
l'Abſinthe, la premiere pla
qu'on y rencontre ſelon l'or
alphabétique. Dans cet ext
du ſecond Tome, nous nous
tache

:hons à la Truffe qui, ſelon le
ème ordre, eſt la dernière de
ut le volume. Ce n'eſt pas par
ne affectation ridicule, que
ous en uſons ainſi. Ce qui nous
déterminé à ce choix c'eſt que
Auteur aſſure qu'aucun de ſes
ollégues dans l'Art des Jardins
otagers n'a encore parlé de cet-
plante. Habile comme il eſt,
loit être cru ſur ſon témoigna-
. Il eſt perſuadé que c'eſt par
épris qu'on l'a exclue de la
laſſe des Plantes potagères.
ar la Truffe eſt trop connue,
our que ce ne ſoit qu'une pure
niſſion. Il eſt juſte de la
enger d'un affront qu'elle n'a
s mérité. Son fruit eſt la nour-
ture d'une grande partie des
ommes de toute Nation; non
ulement dans les campagnes,
ais dans les Villes. Com-
en de gens l'aiment avec paſ-
on, ſoit dépravation de goût,
it goût légitime! Ces conſidé-

rations font bien capables d'intereſſer en ſa faveur.

Il y a deux eſpéces de Truffes qui ne différent l'une de l'autre que par la couleur extérieure rouge dans l'une, & dans l'autre blanche & tirant ſur le jaune. Cette derniere eſpèce eſt préférée, ayant moins d'acreté que la première. La plante qui la produit, pouſſe une quantité de racines ligneuſes, blanches, menuës, garnies de beaucoup de chevelu. Le fruit naît entre deux terres & tient aux racines par une eſpéce de pedicule. Chaque pied porte environ vingt ou trente Truffes dont il ſe fait une conſommation étonnante dans les Provinces voiſines du Rhône, où l'on ne s'en ſert pas ſeulement pour la nourriture des hommes, mais auſſi pour engraiſſer les animaux. On en fait même une eſpèce de pain. On ne connoît à ce fruit aucune propriété médicina-

On imagina il y a quelques an-
es, d'en faire de la poudre à pou-
er, ce qui eût été très-utile pen-
nt la cherté des grains. Le Mi-
ftère même dans cette vue pro-
gea l'entreprife : mais on s'ap-
rçut bientôt que cette pou-
e étoit trop pefante, & qu'el-
ne tenoit pas fur les che-
ux : ainfi le projet fut aban-
nné.

Chaque Art a fes miftères qui
e fe communiquent qu'aux ini-
és. On fe garde bien d'en inftrui-
les étrangers. Les Jardiniers qui
ont point d'autre fond pour fub-
fter que la fcience du Jardinage,
nt un intérêt particulier à ré-
rver pour leur poftérité ces fé-
rets qu'ils tiennent de leurs an-
êtres ou de leur propre expé-
ence. Ce fera peut-être la meil-
ure partie de la fucceffion.
uoique l'Auteur de l'Ecole foit
n Phyficien, qui par curiofité
 par amufement fe foit appli-

qué à la culture des potagers; nous ne doutons pas qu'il ne connoisse parfaitement tout ce que sçavent les Jardiniers par état & de profession. S'il juge à propos d'en faire part au Public, ce sera un nouveau présent dont on lui sçaura gré.

Il est à propos, quand on le peut, de joindre l'agréable à l'utile. Ce mélange est généralement approuvé surtout lorsque l'un ne nuit pas à l'autre. Est-il impossible de tracer des plans de Jardins potagers, où les plantes soient tellement rangées, & chaque espèce si bien séparée de toute autre par de petites allées, que la variété de tant d'objets différens forme un spectacle gracieux, & qui le deviendroit encore plus si l'on avoit la commodité de quelque petit ruisseau dont on pût ménager le cours & partager les eaux selon les divers besoins? On auroit égard dans la distribu-

plantes à la diverſité du
& il n'y en auroit aucune
ıt miſe où elle convient
Ainſi la fertilité ne ſouf-
as de l'arrangement gé-

aître opulent, après avoir
é en face de ſon Château
tères & ces Jardins ſi or-
ı l'on force la nature à
rile, ne lui permettant
plus que de produire des
dédaigneroit-il de regar-
quelque autre Apparte-
ı potager ſi bien entendu
l'emporteroit beaucoup
e Deſcription?

ne remplirions pas entiè-
notre miniſtère ſi nous ne
rien du ſtyle de l'Auteur.
s uſé du droit qu'ont tous
i compoſent des Ouvra-
lactiques, d'écrire négli-
ıt. Son ſtyle eſt très-clair,
elligible, & auſſi correct
eut l'exiger. Comme ſon

Livre ne ſera pas ſeulement lû de ces hommes curieux qui s'appliquent à la connoiſſance de toutes les productions de la Nature, mais qu'il ſera même entre les mains des ſimples Jardiniers, il a dû avoir une attention particulière à les mettre en état de profiter de ſon travail. C'eſt dans cette vuë, qu'il s'explique toujours avec une grande netteté : perfection de ſtyle qui devroit ſe trouver partout, mais qui eſt encore plus néceſſaire, quand on ſe propoſe d'inſtruire des hommes qu'on n'a point préparés à l'intelligence des livres par les études ordinaires.

RTICLE LXXII.

TOIRE DES VOYAGES c. Tome VII. 4°. à Paris iez Didot &c.

Et Extrait ayant été oublié en son tems, & le bruit s'étant répandu qu'on ne continuoit pas cet Ouvrage en Angleterre, nous n'avions pas cru devoir en faire usage, mais ayant appris que M. l'Abbé Prevôt le continuoit, & persuadé qu'il deviendra plus intéressant entre ses mains, nous avons jugé à propos de n'en point interrompre la suite dans nos Mémoires.

e Volume commence par suite du troisiéme Chapitre Livre III. de la 3^e^. partie Histoire des Voyages. Il s'agit d'abord d'une guerre entre *Kaskas* & les *Éluths*, dont cit ne fournit rien d'intéres-

ſant pour nos Mémoires. On nous apprend que les Princes Kaskas, auſſi bien que ceux des Eluths, ſont deſcendus du fameux Jen-jiskan, ou de ſes freres; mais ce qu'on ajoute que les deſcendans de Kublay, petit-fils de Jen-jiskan ne porterent que le titre de *Taykis*, ne quadre pas avec l'Hiſtoire de la Chine, où ce Prince a regné; car il y eſt dit poſitivement que cet Empereur n'a eu qu'un fils auquel il a ſurvêcu, & dont le fils a ſuccédé à ſon ayeul ſur le Thrône de la Chine. On lira avec plus de plaiſir la deſcription du Païs des Eluths, ou *Kalmuks*, & ce qui regarde leur caractère, leurs mœurs, leurs uſages, leur Gouvernement, leur Religion & leur commerce.
» Les Eluths, dit-on, ſont atta-
» chés aux principes naturels de
» l'honnêteté, & ne cherchent
» point à nuire. Quoiqu'extrême-
» ment braves, ils ne vivent point

ır pillage, comme les Tar-
Mahometans leurs voi-
ıvec lesquels ils sont con-
llement en guerre.
ccasion de leurs logemens
:ux des Mancheoux, nos
s rapportent plusieurs dé-
tes, que les Russiens ont
lepuis 1721 du côté de la
& de la Mer Caspienne.
t des pyramides, des tom-
, des Villes entiéres aban-
:s, des ruines de magnifi-
lifices, où parmi quelques
:s précieux, des buffets d'é-
ien travaillés, on a trouvé
, & quantité d'écrits,
lusieurs étoient en lettres
: sur de fort beau satin.
beaucoup exercé les Sça-
de l'Europe, à qui le
ierre I. les avoit envoyés.
:ut voir sur cela les nou-
Littéraires de Leipsic & le
ne volume de l'Histoire de
émie des Inscriptions de

Paris, dont nous avons rendu compte dans le tems.

On nous apprend ensuite que la grande Tartarie offre en plusieurs endroits vers les Frontiéres de la Siberie de petites montagnes, sur lesquelles on trouve des squelettes humains accompagnés d'os de chevaux, de petits vases, & des joyaux d'or & d'argent. Les squelettes de femmes ont des bagues d'or au doigt; & comme ces monuments ne s'accordent point avec l'état des habitans du Pays, Bentink croit que ce sont des tombeaux des Mongols, qui accompagnoient Jen-jiskan, & qui avoient pillé les richesses de la Perse, & de plusieurs autres Provinces. Or les Tartares sont encore dans l'usage de ne point enterrer leurs Morts, sans mettre dans leurs tombeaux leurs meilleurs chevaux & les meubles, dont ils supposent qu'ils auront besoin dans l'autre monde.

Tout le reste de ce Chapitre roule particuliérement sur l'Histoire de Jen-jiskan ; mais nos Auteurs, après avoir rapporté tout ce qu'ils en ont trouvé dans les Journaux & dans les Historiens les plus connus, conviennent qu'il n'est pas possible de les concilier entr'eux, ni de rien dire de bien clair & de bien certain sur un sujet, que la réputation de ce héros Tartare pourroit rendre très-intéressant. » Le P. Gaubil, disent-ils, un » des Missionnaires Jésuites, qui » depuis la disgrace du Christ-» tianisme en 1723. ont été » soufferts à la Chine en qualité » de Sçavants, a pris soin de » communiquer à l'Europe l'His-» toire de ce Monarque tirée » des Annales Chinoises, & de » l'enrichir de notes curieuses, » qui sont d'une égale utilité » pour l'Histoire & la Géogra-» phie de la Tartarie. On y voit

» que cette Hiſtoire eſt auſſi im-
» parfaite dans ces annales qu'el-
» le paroît confuſe dans les
» Ecrivains Orientaux & dans
» nos Voyageurs. « Nous avons fait connoître cet Ouvrage du P. Gaubil dans ſon tems.

Chap. IV. *Du Tibet.* Quoiqu'en diſent nos Auteurs, ils ne perſuaderont pas aiſément au Public que le P. Andrada, Jéſuite Portugais, n'eſt point le premier Européen, qui aït pénétré dans le Tibet. Il y a fait deux voyages ; il rend compte du premier dans une lettre dattée d'Agra au mois de Novembre 1624. & cette lettre eſt certainement de lui. Il étoit revenu au Mogol pour y chercher des Miſſionnaires, qu'un Roi du Tibet lui avoit demandés. Il les y conduiſit l'année ſuivante ; la moiſſon devenant plus abondante, il fit le voyage de Goa pour y faire une nouvelle recruë

'ouvriers : il y fut arrêté pour
rendre le Gouvernement de
ı Province. Le Grand Inquisi-
ːur de Goa le chargea d'exhor-
ːr à la mort ceux, à qui son Tri-
unal avoit fait le procès , &
eu de tems après il mourut
vec de grands indices de poi-
ɔn , & dans une grande opinion
e sainteté , confirmée après sa
ıort par plusieurs miracles bien
rouvés , & faits à la vuë de
. Capitale des Indes. L'autori-
: de Bentink, qui croit que l'Au-
ːur de la Lettre sur l'état pré-
ːnt du Tibet & sur la religion
ːs Lamas , n'a jamais fait le
oyage de cette région , ne
ːut balancer la vérité des faits,
ue nous venons d'indiquer.
Si ce que le P. Andrada dit du
'ibet ne s'accorde pas avec les
ɔnnoissances de Bentink , c'est
ue les choses ont changé de-
uis , ou que Bentink a été mal
ıformé , ou enfin qu'il n'a pas

bien compris par quelle partie du Tibet le Missionnaire avoit pris sa route. Ce qui est certain, c'est que la lettre en question ne peut pas avoir été tirée des Observations de Rubruquis sur certains Religieux Tartares, comme il le conjecture. La lettre a été imprimée à Paris en 1629. On peut la comparer avec le voyage de Rubruquis.

En 1661. les PP. Grueber & Dorville parcoururent une grande partie du Tibet en revenant de la Chine en Europe. Les Lettres du P. Grueber, qui parlent de l'étendue de ce Pays, & des usages de ses habitans, ont été insérées dans la grande Collection de Thevenot, & le P. Kirker nous les a aussi données dans sa *Chine illustrée*, avec les figures des choses les plus remarquables, telles qu'il les avoit reçuës des mains mêmes du Missionnaire. Nos Auteurs en ont aussi enrichi ce

Volume : mais ajoutent-ils, » comme les PP. Grüeber & » Dorville avoient toujours suivi la même route, ils n'ont pu » nous fournir beaucoup de lumières sur la Géographie d'une » région si peu fréquentée, & » les Compositeurs des Cartes » n'avoient presque point d'autres matériaux pour travailler » sur le Tibet, que ceux de ces » deux Voyageurs, avant que » les derniers Missionnaires de la » Chine nous en eussent donné » une Carte, qui sans être complette, & bien exacte dans les » détails, ne laisse pas de satisfaire assez la curiosité d'un » Géographe. »

Il est parlé dans le Mercure de Paris au mois de Juillet 1718, d'une description du Royaume de Butan ou Tibet, qui paroît à nos Auteurs ce que nous avons de plus complet & de plus particulier sur ce grand Pays ; mais

ils jugent qu'on doit s'en servir avec beaucoup de précaution ; parce que cet Ouvrage est anonyme & sans aucune explication, qui puisse donner de l'autorité aux Mémoires, sur lesquels il est écrit. Or de tout cela il s'ensuit que nous n'avons rien de bien certain sur le Tibet, que ce qui en est rapporté dans le premier Tome du P. Duhalde, lequel a bien examiné les Mémoires, dont nous venons de parler, & y a joint ce que le P. Gerbillon & d'autres Jésuites en ont appris à la Chine.

Tels sont les principaux Mémoires que nos Auteurs ont extraits, en travaillant sur le Tibet : mais ils y reviendront encore dans le Livre suivant. Au reste ils y ont mis tout l'ordre qui convient à la nature de leur ouvrage. Ils y parlent aussi exactement qu'il est possible, suivant le plan qu'ils se sont tracé : mais

des, les incertitudes, les
tures, les variantes y laiſ-
ıcore beaucoup à déſirer,
endent la lecture plus la-
ſe qu'agréable. Après tout
pénible travail ne les re-
as, ceux qui ont à voya-
ns des pays ſi peu con-
: ſouvent ſi peu pratiqua-
doivent leur ſçavoir gré
voir applani les routes.
hapitre V. traite du Royau-
Karaſin, qui a au Nord la
Tartarie; le Tibet, l'In-
a Perſe au Sud, qui s'é-
l'Oueſt depuis le Grand
c'eſt-à-dire le grand Dé-
k qui eſt au Nord-Oueſt
Chine juſqu'à la mer Caſ-
. Sa Ville principale eſt
z, qui n'eſt qu'à vingt
d'Allemagne de la côte
ale de la mer Caſpienne.
ıciens habitans ſont les
qui le partagent aujour-
vec les Turcomans & les

Tartares Usbeks. Nos Auteurs n'ont rien négligé pour mettre ſous les yeux des Lecteurs tout ce qu'on a pû juſqu'ici découvrir d'intéreſſant & d'inſtructif, tant ſur la nature de ce pays, que ſur le gouvernement, la religion, les uſages des habitans, & ſur ce qu'on ſçait de leur hiſtoire & des révolutions qu'ils ont ſouffertes. Mais ce ſont des Extraits qu'il n'eſt pas poſſible d'abréger davantage.

Chap. VI. *Deſcription de la Grande Bukkarie.* C'eſt un vaſte Pays, ſitué entre le Karaſin & le Grand Déſert ſablonneux, qui borne la Chine. Abulghaſi prétend que ce mot eſt Mongol, & porte l'idée d'un homme ſçavant, parce que ceux qui veulent s'inſtruire dans les langues & les ſciences, vont faire leurs études dans la Grande Bukkarie, laquelle comprend le Sogdiane & la Bactriane des Anciens. Si on

roit Bentink, la nature n'a
refusé à cette région pour
ire un séjour agréable : les
tagnes y renferment des mi-
rès-riches, les vallées sont
e fertilité surprenante en tou-
ortes de fruits & de légu-
, l'herbe croît dans les cam-
es de la hauteur d'un hom-
les rivières produisent une
dance incroyable d'excel-
poissons, & le bois, qui est
e dans toute la grande Tar-
(car nos Auteurs n'y com-
ient point cet heureux cli-
qui est entre les 34 & 46
s de latitude) y est fort
nun en plusieurs endroits.
si les sciences y avoient au-
s fixé leur séjour, il paroît
es Tartares, qui ont fait la
iête de ce Pays sous Jen-
, les en ont chassées : car
ous assûre que les habitans
t aujourd'hui d'une paresse
essive, qu'ils aiment mieux

piller & maſſacrer leurs voiſins, que de ſe donner la moindre peine pour profiter des dons de la nature ; à plus forte raiſon pour cultiver leur eſprit.

Ce qui eſt plus étonnant encore, c'eſt une loi qui s'obſerve à Bukkara, capitale de la Bukkarie proprement dite, & qui défend de boire d'autres liqueurs que de l'eau & du lait de jument, ſous peine d'être fouetté dans la place publique. Cependant on n'y trouve point d'autre eau, que celle d'une petite rivière, qui traverſe la Ville, & qui eſt ſi malſaine, qu'elle engendre aux jambes de ceux qui en uſent, des vers longs d'une aulne, entre cuir & chair. Ils ſortent chaque jour de la longueur d'un pouce, & on les roule à meſure, pour les tirer doucement, parceque ſi on les rompoit en les tirant, on en mourroit.

La Province de Samarkan eſt

:ſt de la grande Bukkarie, &
:nd juſque dans la petite. Sa
e capitale, qui porte le mê-
nom, a une Académie des
:nces, qui eſt une des plus
ébres de tous les pays Maho-
tans. Cette ville pourroit s'en-
ıir par le commerce avec tous
pays voiſins, ſi ſes habitans
uloient rendre navigable une
:ite rivière, qui la traverſe & ſe
te dans l'Amu. Mais il leur
ıdroit pour cela, diſent nos
ıteurs, d'autres maîtres que
s Tartares Mahométans. Il y a
›is Nations dans la Bukkarie;
; Originaires du Pays, qui ſont
fort beaux hommes, & ont
: très-belles femmes; les Ja-
ıthays, c'eſt-à-dire les Mon-
›ux, qui s'y établirent ſous la
›nduite de Jagathay ſecond fils
e Jen-jiskan, & les Tartares
'ſbeks, qui ſont aujourd'hui
:s maîtres de ce Pays.
Ch. VII. La petite Bukkarie;

autrement appellée le Royaume de Kashgar, a plus d'étenduë que la grande, mais elle lui est inférieure en tout le reste : elle est aussi beaucoup plus connuë, surtout depuis que les Missionnaires Géographes de la Chine en ont dressé, sur les Mémoires des Marchands Chinois & Tartares, & sur d'autres Relations encore plus sures, une Carte bien plus exacte & plus complète que toutes celles qu'on avoit avant eux. Cette Carte est comprise dans celles du Tibet publiées par le P. du Halde, qui y a joint des remarques du P. Gerbillon.

Ch. VIII. Desciption du Turkestan. Elle est tirée de l'Éditeur François de l'Histoire d'Abulghazikhan, à laquelle nos Auteurs ont joint les remarques du Traducteur Anglois, & leurs propres observations. Le Turkestan est le Pays, d'où sont sor-

; les Turcs. Les Perſans les font
eſcendre de Tur, fils de Feri-
an, ſeptiéme Roi de Perſe de la
remiere race, mais les Turcs
ux-mêmes & les Tartares, ſur-
out les Mahométans, les font
enir de Turk fils aîné de Ja-
het, qu'ils regardent comme le
'ere commun des Turcs & des
abitans de la grande Tartarie.
es Chinois prétendent qu'en
45. les Turcs n'étoient qu'une
Nation peu conſidérable, & que
eu de tems auparavant, leur oc-
upation étoit de travailler aux
nines de fer, qui ſont près d'u-
e montagne nommée Kir ;
nais que dans l'eſpace d'un pe-
it nombre d'années ils devin-
ent ſi puiſſants, qu'ils ſubjugué-
ent tout le pays, qui eſt entre la
mer Caſpienne & la riviere de
Lyau.

En effet, ſelon les Hiſtoriens
Bizantins, en 569. les Turcs O-
rientaux firent propoſer à l'Em-

pereur Justin le jeune un Traité d'alliance par des Ambassadeurs, qui porterent avec eux du fer pour le vendre. Au reste rien n'a plus varié que les limites du Turkestan, parce qu'on a souvent donné ce nom aux pays dont les Turcs avoient fait la conquête. Bien des gens ont même donté qu'il ait existé un pays sous le nom de Turkestan. Selon nos Auteurs le Turkestan propre est borné au Nord par la riviere de Yem ou Yemba & par les montagnes des Aigles, qui ne sont que de petites collines dispersées ; à l'Est, par le domaine du grand Kan des Eluths ou des Kalmuks ; au Sud, par le Karasin & la grande Bukkarie ; & à l'Ouest par la mer Caspienne : ce qui fait une longueur de 480. milles sur 252. de largeur.

ARTICLE

RTICLE LXXIII.

AITÉ DES FLUXIONS ;
ur M. Collin Maclaurin, Professeur de Mathématique dans Université d'Edimbourg, de Société Royale de Londres. Traduit de l'Anglois par le R. . Pezenas Jesuite, Professeur Royal d'Hydrographie à Marseille &c. 4°. Tom. second pag. 22.

Es Géomètres sont toujours équitables & modestes. Dans lques endroits de son premier ne & surtout dans l'Introduc- qui est à la tête, M. Maclau- avoit proposé ses difficultés égard de la méthode des infi- ient-petits, il avoit montré quoi & comment elle s'écarte la Géometrie rigoureuse des ciens. Cependant toujours :venu d'estime pour la façon

concise & expéditive dont les partisans de l'infini exécutent leurs démonstrations, il leur avoit donné des éloges dans le cours de ce même premier volume; & voilà qu'en commençant le second, il porte l'attention jusqu'à vouloir réconcilier en quelque sorte les infiniment-petits avec les fluxions. Il s'applique à faire voir les rapports des deux méthodes; il dit que dans la première, *quoiqu'on néglige les parties infiniment-petites des élemens, les conclusions qu'on en tire, ne laissent pas d'être exactement vrayes, & de s'accorder avec celles qui sont tirées de la méthode des fluxions.* Ceci porte sur la formation même des grandeurs, où l'on considere d'abord le mouvement générateur comme uniforme, négligeant alors l'incrément ou le décrément dans la doctrine des fluxions, & ce

ı'on appelle la *différence* dans
ılle des infiniment petits ; nous
: pouvons qu'indiquer ceci en
ros, mais on peut compter sur
. solidité des principes que
Auteur expose à ce sujet.

Après ce témoignage de bon-
: volonté pour les Infinitaires,
faut pourtant revenir à la pré-
lection que mérite l'ancienne &
goureuse Géométrie. » Quel-
que sure & convenable, *dit notre Auteur*, que puisse être
cette méthode (des infiniment-
petits) quelques-uns auront
toujours de la peine à admettre
des quantités infiniment-peti-
tes, & une infinité d'ordres
d'infiniment-petits, dans une
Science qui se glorifie des prin-
cipes les plus évidens & les
plus exacts, & des démonstra-
tions les plus rigides... C'est
pour éviter de pareilles suppo-
sitions, que Newton considè-
re comme finis les incrémens

» ſimultanés des quantités fluen-
» tes, & qu'enſuite il cherche la
» raiſon qui eſt la limite des dif-
» ferentes proportions que ces
» incrémens ont les uns avec les
» autres, pendant qu'on les ſup-
» poſe décroître tous enſemble
» juſqu'à diſparoître.

Ceci eſt comme le développement des principes déjà poſés dans le 1er. Volume, & nous devons remarquer en général que les trois chapitres qui comprennent près de la moitié de ce 2d. Tome, ſont la ſuite des matières contenuës dans le 1er. c'eſt-à-dire, qu'on continue d'y appliquer la méthode des fluxions aux objets de la plus ſublime Géométrie. Ainſi l'on traite, ſuivant cette méthode, du centre de gravité & de ſon mouvement, de la deſcente des corps qui agiſſent les uns ſur les autres, de la chute & de l'aſcenſion de leur centre de gravité, du centre d'oſcil-

ion, du mouvement de l'eau
i ſort d'un vaſe cylindrique,
. mouvement de l'eau qui ſort
ın vaſe quelconque, &c. &
ls ſont les principaux traits de
premier Chapitre du II. Volu-
e, qui eſt en même-tems le XII.
ı premier Livre.
Le XIII. préſente une théorie
:s plus tranſcendantes; il eſt
ıeſtion de déterminer immédia-
ment par les premieres flu-
ons, les propriétés des lignes
: la plus vîte deſcente, & des fi-
ıres Iſoperimètres. On appelle
emière fluxion, ou fluxion du
'emier ordre, celle qui eſt me-
rée par la vîteſſe conſtante
ın point; & ſeconde fluxion
ı fluxion du ſecond ordre, cel-
qui étant variable, peut être
ınſiderée elle-même comme
'ant ſa fluxion particulière. Ce-
eſt bien certain, mais expri-
é par l'Auteur avec une élé-
.nte brièveté qui ne ſatisfera

pas des Lecteurs ennemis du travail.

Dans le XIV^e^ Chapitre, on démontre d'abord les propriétés des Sections Coniques, en les déduisant du Cercle ; & l'on tâche ensuite de déterminer quelques-unes des conséquences de la Théorie de Newton sur la pesanteur. Car M. Maclaurin est *persuadé que quelqu'obscure que soit la cause de la pesanteur, à peine y a-t-il une proposition dans la Philosophie expérimentale, qui soit plus évidente que celle où l'on établit qu'il y a une telle puissance dans la Nature, & qu'elle observe les lois* qui sont *supposées* dans ce Chapitre.

On voit donc ici que quand les particules d'un fluide sphéroïde, d'une densité uniforme, gravitent l'une vers l'autre, avec des forces qui sont réciproquement comme les quarrés de leurs distances mutuelles, le fluide sera

rtout en équilibre ; que par
nséquent, si la Terre ou une
tre Planète étoit fluide, & d'u-
: densité uniforme, la figure
l'elle prendroit, en vertu de sa
tation diurne, seroit exacte-
ent celle d'un sphéroïde appla-
, produit par une ellipse qui
ule sur son second axe : Que
ns l'état actuel de la Terre,
différence de ses demi-diamè-
es approche fort des calculs de
ewton, qui prétend que le de-
i-diamètre de l'Équateur est au
mi-axe, comme 230 est à 229;
e la figure de Jupiter diffère
nsidérablement de la sphère ;
que la densité de cette Planè-
est beaucoup moins grande
e celle de la Terre, &c.

Le second Livre de M. Ma-
aurin commence à la pag. 153,
occupe tout le reste du II Vol.
y est traité des calculs dans la
éthode des fluxions, & c'est à
opprement parler, l'applica-

tion de l'Algèbre à cette méthode. Mais il faut observer qu'on ne considère pas ici les quantités comme produites par le mouvement ; & qu'on ne compare pas les vîtesses des divers mouvemens, mais qu'on *fixe les raisons respectives selon lesquelles les quantités croissent ou décroissent, lorsqu'on les suppose varier ensemble ; afin de pouvoir, par ce moyen, découvrir les propriétés de ces quantités mêmes.*

C'est une idée fort judicieuse, que d'avoir donné d'abord des explications sur quelques signes Algébriques; d'avoir surtout levé les scrupules que pourroit faire naître l'usage du signe négatif. Ce signe ainsi exprimé — fait voir que la valeur réelle de la quantité représentée par la lettre qui la suit, doit être soustraite ; mais comme c'est la même chose de soustraire un décrément, que d'ajouter un incrément égal, si

on me propose de soustraire
- b de $a - b$, je dois ajouter
- b, & en mettant $a - b + b$,
u bien a simplement, la sous-
action sera faite. Ensuite, com-
ie c'est la même chose de multi-
lier une quantité par un nom-
re négatif, que de répéter la
oustraction de cette quantité, si
: multiplie $- b$ par $- n$; je
oustrais $- b$ aussi souvent qu'il
a d'unités dans n, c'est-à-dire,
ue je pose $+ b$ aussi souvent
u'il y a d'unités dans n; &
n écrivant $+ n b$ la multipli-
ation est faite.

A la suite de ces observations
réliminaires, on donne des rè-
les pour les calculs Algébri-
ques, pour la méthode directe,
our la méthode inverse, pour
es suites ou séries des fluxions;
on en donne pour la résolution
le divers problêmes &c. & dans
e dernier Chapitre il se présen-
e une multitude d'exemples,

qui font voir le grand usage de toute cette doctrine des fluxions *en Géométrie, & dans les différentes parties de la Philosophie.*

Nous terminons ici cette légère notice qui paroîtra encore trop longue & trop difficile à la plûpart de nos Lecteurs : si nous les avons ennuyés, nous les prions de croire que c'est notre faute, non celle des fluxions, de la Géométrie, de l'Algèbre. Nous voulons, comme les anciens Peintres Grecs, que les défauts de nos Portraits tombent sur nous, non sur l'Art que nous tâchons d'exercer.

ARTICLE LXXIV.

DE ASTRONOMICA SPECULA Domestica & de Organico apparatu Astronomico Libri duo Reginæ dicati a Joanne-Jacobo Marinonio, Patricio Utinensi, Cæsareo antehac, nunc Regio Mathematico, & Consiliario, inclytorum statuum inferioris Austriæ Mathematico, Scientiarum Academiis Bononiensi & Neapolitanæ adscripto, Viennæ Austriæ excudebat Leopoldus Joannes Kaliwoda in-folio. Traité de la Construction & de l'Ameublement Astronomique d'un Observatoire à l'usage d'un Particulier, par Jean-Jacques Marinoni Noble de la Ville d'Udine. A Vienne en Autriche chez Leopold Jean Kaliwoda &c.*

NOus apprenons dans l'Epître Dédicatoire que c'est à

* *Ce Livre qui a paru en 1745 n'est venu à notre connoissance que sur la fin de 1749.*

à la protection & à la libéralité de l'Empereur Charles VI. que M. Marinoni doit le loisir & les secours dont il s'est servi pour s'appliquer à l'Astronomie. Ce Prince qui estimoit les Sciences, & particuliérement cette admirable partie des Mathématiques, vit avec plaisir un Etranger s'établir dans ses Etats, dans la Capitale même, pour y exercer une profession si noble. L'Empereur favorisa le projet, il permit à l'Astronome, dont la maison étoit près des remparts, de l'élever aussi haut qu'il jugeroit à propos pour avoir un observatoire à son usage : permission qui n'étoit accordée à nul autre, & qu'il est contre les Loix militaires d'accorder.

L'Ouvrage que nous annonçons est un monument de sa reconnoissance que M. Marinoni, offre à l'Impératrice régnante, n'ayant pu l'offrir à son auguste

pere. On trouve d'abord une description exacte de tout l'Edifice & de ses parties. On y voit ce que peut un homme habile & zélé pour les progrès de son Art, quand il est aidé de la libéralité d'un Maître puissant & généreux.

Il n'appartient qu'aux Astronomes de diriger la construction de leurs Observatoires. Un grand Architecte sçait bâtir une belle maison, un Palais superbe, mais il ne devinera jamais toutes les attentions nécessaires pour la commodité des observations. Le seul Astronome est capable de tracer un plan où il n'y ait rien qui le gêne ni qui nuise à la justesse de ses opérations. Heureusement il n'est pas à craindre que des Mathématiciens, qui possédent à fond toute l'Architecture des Orbes célestes, soient embarrassés quand il s'agit de se préparer une demeure convenable à leur profession. Si l'on ne pouvoit

donner de la beauté à ces
d'édifices sans que l'Astro
en souffrît, l'Astronomie
vaudroit infailliblement
tre l'Architecture; mais co
il n'est pas impossible de les
tenter toutes deux, on les
nagées ici avec sagesse.

L'Astronome qui bâtit
son usage n'est pas maître
se donner un horison tel
voudroit, ni de poser les f
mens du bâtiment dans la
tion la plus convenable
plus avantageuse. L'horiso
Vienne en Autriche n'est
entiérement favorable; il
ni parfaitement net, ni ex
ment terminé. Quelle con
tion pour un Astronome
jouiroit sur terre d'un ho
tel qu'on l'a en pleine mer
un beau jour! Mais cet ho
si parfait n'est pas stable
plus que le vaisseau; & en
séquence il est d'une utilité

bornée. M. Marinoni vit du premier coup d'œil tous les inconvéniens de la ſituation ; il comprit ſans peine qu'il y auroit quelques opérations qui ſeroient impraticables, mais il comprit en même-tems qu'il y en avoit beaucoup plus dont la défectuoſité de l'horiſon n'empêcheroient ni l'exécution, ni l'exactitude.

Il indique un horiſon beaucoup meilleur ſur une montagne dont la hauteur eſt de 840 pieds de Vienne, & qui eſt à quelque diſtance de cette Capitale. Léopold, Marquis d'Autriche, y bâtit autrefois une Egliſe qu'on a rebâtie enſuite plus magnifiquement, & l'on y a établi des Prêtres pour y faire le ſervice. Si quelque Aſtronome eſt d'humeur de renoncer à tout commerce avec le genre humain, pour obſerver en bel air, ce ſéjour mérite d'être préféré à tout autre.

L'Auteur déclare qu'il n'a pas

jugé à propos de ſe retrancher de la ſocieté des hommes pour vivre uniquement avec les Aſtres. Il a réſolu de fixer ſon ſéjour dans la Capitale de l'Empire, & de s'y loger conformément à ſon goût & à ſes vuës. Un terrain aſſez élevé qu'il acquit du Comte Leandre Anguiſola, Ingénieur très-eſtimé, lui a paru propre à ſon projet. Il s'en eſt ſervi avec ſuccès en établiſſant ſon obſervatoire ſur l'ancien bâtiment dont la poſition décline de 45. d. de la méridienne. On décrit ici dans un détail exact toutes les parties du nouvel édifice, qu'on voit plus facilement encore & d'un coup d'œil dans une planche particuliere : ç'en eſt le plan ichnographique.

M. Marinoni découvre toute la beauté de ſon ame par un trait qui ne lui fait pas moins d'honneur que toute ſon archi-

tecture. Il voit avec complaisance que son travail a excité les Jésuites du Collège Impérial à bâtir un observatoire plus ample & garni d'instrumens d'une grandeur non commune. Il n'est pas surprenant que, parmi une Nation qui a toujours excellé dans l'Astronomie,pour laquelle on connoît depuis longtems son goût & sa prédilection, l'exemple d'un particulier ait réveillé de je ne sçai quel assoupissement une Communauté chargée d'une Ecole de Mathématique.

Il est d'une extrême importance aux Astronomes d'avoir à leur disposition une Méridienne qu'ils puissent consulter dans le besoin, c'est-à-dire très-souvent, parce qu'il faut souvent y avoir recours pour la justesse & la facilité d'un grand nombre d'observations Astronomiques. Cette ligne qui doit être tracée sur un plan gar-

ni d'une lame de cuivre & ensuite graduée, n'est pas un ouvrage peu difficile. Il y a bien des précautions à prendre & il suffiroit d'en avoir négligé une seule pour causer bien du désordre. M. Marinoni nous apprend la conduite qu'il a tenuë pour se délivrer de toute inquiétude.

Nous sçavons bien que ces Méridiennes tracées sur le plan horisontal d'une terrasse ou d'une salle demandent beaucoup moins de travail & d'application, qu'une Méridienne continuée à travers une vaste étenduë de Païs, malgré les obstacles des fleuves, des forêts, des Montagnes ; mais il n'en est pas moins vrai que ces Méridiennes destinées à l'usage d'un Particulier, quoique très-bornées dans leur longueur, exigent diverses attentions dont on n'est guères capable, quand on n'est pas né avec cette patience pro-

Mathématiciens. Du res-
ctitude de ces Méridien-
hauteur du Pôle exacte-
nnuë, à l'égard du lieu
obferve, font des points
entaux qu'on ne permet
Aftronomes d'ignorer.
ervations de M. Marino-
ont pas fufpectes de ce
ni fans doute de nul au-

eft pas tout d'avoir une
ommode & bien bâtie;
core la meubler,& il y a
neur, dont les meubles
nagnifiques, que cette
a furpaffé celle du Pa-
habite. Il n'eft pas aifé
ler un Obfervatoire au
'Obfervateur. Tout bon
ne eft infatiable en ce.
Chaque jour on invente
nouvel inftrument qui
er dans le garde-meuble
nique. On auroit tort
mner cette ardeur d'ac-

quérir ; & de la comparer à cette fureur inſenſée que tant de perſonnes ont pour les nouvelles modes, tant en habits qu'en ameublemens. Ces Modes ſont ordinairement des bizarreries & des caprices, & l'on ne ſçauroit dire pourquoi l'on préfère celle qu'on prend à celle qu'on quitte : la raiſon ne va pas juſques-là. Il n'en eſt pas de même des nouveaux inſtrumens qu'on invente chaque jour. Ils contribuent à la perfection de l'Art, & en facilitent les opérations. Nous ne parlons que de ceux qui ſont reconnus pour tels ; car s'il arrivoit qu'un Mathématicien peu habile inventât quelque inſtrument dont tout le mérite ſeroit d'être nouveau, l'Aſtronome judicieux réſerveroit ſa dépenſe pour une meilleure occaſion.

Pour ſe convaincre d'un coup d'œil combien les inſtrumens

1omiques, inventés dans les
derniers Siécles, sont su-
urs à ceux des anciens, on
1'à les ranger de suite dans
salle, & l'on verra facile-
combien l'Astronomie s'est
ctionnée. Les anciens ins-
ens ressemblent aussi peu
nouveaux, que les modes
ouziéme Siécle ressemblent
es dont les Sages de notre
se permettent de rire en se-

1 se tromperoit fort, si l'on
rsuadoit que l'Observatoi-
ant bâti & meublé, c'est-à-
, garni de tous les instru-
néceſsaires; il ne reste plus
observer. Il y a encore du
iin à faire avant d'en être
a vérification ou rectifica-
des instrumens, est un au-
réliminaire de longue dis-
on. Quelque habiles que
it les Fabricateurs de ces
imens, ils n'ont pas des con-

noiſſances auſſi étendues que les Mathématiciens, pour qui on les fabrique ; de plus ces Fabricateurs en ſçuſſent-ils autant que les Mathématiciens, ils ne ſont pas infaillibles : il a pû ſe gliſſer des négligences & des fautes dans l'ouvrage. Quel ſujet d'inquiétude pour un Obſervateur qui ne ſe ſeroit pas aſſuré de l'exactitude des inſtrumens dont il ſe ſervira ! Il n'ignore pas qu'un défaut preſque imperceptible dans les graduations, devient conſidérable par la diſtance des objets. C'eſt donc une néceſſité, ſi l'on veut être tranquille, de s'aſſurer par ſoi-même de la juſteſſe des inſtrumens, en les mettant à différentes épreuves. M. Marinoni s'en eſt acquitté dignement, & l'on apprendra dans ſon Livre comment il s'y faut prendre pour ces ſortes de vérifications.

Parmi les inſtrumens, il y en

qui ſont deſtinés à demeurer
xes & immobiles dans le même
ndroit. Ce ſeroit un étrange
mbarras ſi, chaque fois qu'on les
net en œuvre pour certaines
pérations où ils ſont néceſſai-
es, on étoit obligé de leur don-
ıer la poſition convenable ; il y
n a d'autres qu'on tranſporte
l'un lieu à l'autre. Il y a bien
les précautions à prendre, tant
ı l'égard des uns qu'à l'égard des
ıutres. Tout Lecteur qui ne vou-
dra pas nous en croire, n'a qu'à
conſidérer tout ce qu'il en a coû-
é de ſoins & de peines pour le
ſeul inſtrument deſtiné à connoî-
re les plus grandes hauteurs des
Aſtres à leur paſſage par le Meri-
dien. Toute la machine d'abord
aſſemblée & diviſée enſuite en
détail & par parties pour la ren-
dre plus intelligible, eſt ici très-
bien deſſinée & très-bien gravée
dans une Planche particulière.
On trouve auſſi dans ce Livre

tout ce qu'on a fait pour rectifier ce qui se pourroit rencontrer de défectueux dans toute la machine, & on y a joint toutes les démonstrations nécessaires, en de courtes Dissertations. Si l'on fait attention à ce que nous venons de dire, on avouera qu'il n'y a que les Mathématiques, & en particulier l'Astronomie, où l'on s'assure avec tant d'application de la justesse des instrumens dont on y fait usage.

Il est vrai que tous les instrumens ne sont pas aussi compliqués que celui dont on vient de parler, mais ceux mêmes qui sont plus simples ne doivent pas être admis sans avoir été bien examinés ; le Micromètre en fera la preuve. Ce n'est pas une machine composée d'un grand nombre de pièces ; elle n'est ni d'un poids ni d'un volume qui la rendent difficile à manier quand il en est besoin ; cependant on

remarque

remarque par tout ce que l'Auteur a raſſemblé ſur la conſtruction & ſur l'uſage de cet inſtrument, que ceci n'eſt pas un jeu; on n'a rien omis de ce qu'il y a d'important ſur ce ſujet.

Il manqueroit une piéce eſſentielle à l'armure d'un Aſtronome, s'il n'étoit pas fourni d'excellentes Pendules. Si les Obſervateurs ont contribué à la juſteſſe des Pendules, les Pendules auſſi ne contribuent pas peu à la juſteſſe des Obſervations. .. M. Marinoni ne s'eſt pas contenté des Pendules fabriquées dans la Capitale de l'Empire, où il y a ſans doute des Artiſtes très-habiles, il en a fait venir de Londres, où il s'en fait de très-eſtimées. En un mot, il n'a épargné, ni ſoins, ni dépenſes pour conſtruire & meubler ſon Obſervatoire, & il n'a rien oublié non plus de ce qui pouvoit perfectionner l'Edition de ſon Livre; les Planches

qu'on y voit en très-grand nombre, sont très-nettes, très-bien dessinées & gravées de même. La main d'œuvre ne nuira pas, comme il arrive quelquefois, au mérite de l'Ouvrage.

Les bornes de nos Mémoires ne nous ont pas permis d'entrer dans le détail de tant d'instrumens & de machines; n'en eussions-nous fait qu'un simple inventaire, l'Extrait eût été d'une longueur excessive, ce qu'il faut toujours éviter, sur-tout en ce qui concerne les Mathématiques.

CLE LXXV.

DE LA STRUCTU-
œur, de son action &
ladies. Par M. Sénac,
- Consultant du Roi.
. in-4°. pag. 694. A
z Briasson rue S. Jac-
a Science &c. M. DCC.

ıd Volume de ce grand
ge contient deux Li-
ıt le premier traite de
ion du sang, & le se-
aladies du cœur : deux
 sont développez ici
:tendue que nous som-
éloignés de pouvoir
r dans notre Extrait.
le cas de n'employer
rands traits capables
 deviner une infinité
Mais aurons - nous le
ssez énergique ? Tea-

tons du moins cette importan
épreuve.

Rien de plus curieux d'abor
que l'histoire de la circulatio
du sang déduite & discutée pa
M. Sénac. Il est équitable dar
son procédé. Comme la gloir
des Anciens ne l'aveugle point
il ne permet pas non plus que le
prétentions des modernes lui fa
sent illusion. Les Anciens, selo
lui, ont reconnu un mouvemer
dans le sang; » Hippocrate re
» gardoit le cœur comme la sou
» ce d'où naît ce fluide; *il n'i*
» gnoroit pas que les artères sor
» alternativement en action
» en repos; que le sang qui
» est renfermé a un mouveme
» progressif; qu'il ne peut re
» nir dans les ventricules
» cœur; qu'il y a quelque co
» munication entre les veine
» les artères &c. » Ce sont l
principes de la circulation;
le pere de la Médecine, to

igent qu'il étoit, n'en a pas
les ſuites : *ce ſont des ſemen-*
dont il n'a pas recueilli le fruit.
n au contraire, toutes ſes
reſſions portent à croire qu'il
reconnu dans le ſang qu'un
uvement irrégulier, *mouve-*
it qui non ſeulement ne conduit
au méchaniſme de la circula-
ı, mais qui le renverſe entié-
it.
falloit en croire Pope & Ma-
ne Dacier, quand ils faiſoient
ıarquer des défauts dans Ho-
re ; & M. Sénac mérite à peu
s la même créance, quand il
ique Hippocrate ſon maître,
modèle, & l'objet perpétuel
ſon admiration. D'autres An-
ns ont auſſi parlé des mouve-
ns du ſang. Platon, Ariſtote,
ıſiſtrate, Hérophile, Galien,
méſius paſſent ici ſous les
ıx de notre Auteur, qui con-
t, après avoir apprécié leurs
nions, qu'aucun d'eux ne peut

être regardé comme l'Inventeur de la circulation.

Les siècles de Barbarie auroient-ils ensuite pénétré ce mystère ? Quelle apparence, tandis que l'esprit gémissoit sous le joug de l'autorité, & que la servitude des idées tenoit lieu du sçavoir ! Il falloit un ordre de choses tout nouveau, & cet avantage étoit réservé aux beaux jours de la renaissance des Lettres ; alors on osa *chercher ce qu'Hippocrate & Galien n'avoient pu découvrir*. Michel Servet, meilleur Médecin que Théologien, fut le premier qui vit assez bien la marche du sang ; mais il borna trop ses connoissances ; il n'admit guéres la circulation que dans le poulmon ; & par-là il ne fit que poser les fondements d'un Edifice tracé légèrement par les Anciens. Après Servet ; Columbus, Arantius, Césalpin travaillèrent successivement sur le même plan ; & ce dernier,

étoit un génie extraordinaire,
ınça extrêmement l'Ouvrage.
)n ne peut lui contester, dit
I. Senac, la connoissance de
ı circulation. Il ne l'a pas bor-
ée au cœur & aux Poulmons,
omme ses prédécesseurs, il
a démontrée dans d'autres
arties : nul Ecrivain ne peut
rétendre, après lui, au titre
'Inventeur de la circulation
:c.« par conséquent ni *Frapao-*
ni le P. *Fabry*, Jésuite, ni
'vicus Diétericus. Ce sont-là
principaux aspirants à la gloi-
l'une si importante découver-
notre Auteur les exclut tous,
.l vient à l'*Immortel Harvei*.
elle part cet homme si célébre
a-t'il dans la discussion pré-
te ? Le voici : » Harvei mar-
ha sur les traces de Césalpin,
omme un voyageur qui va
arcourir un pays déjà décou-
ert par un autre. Entré dans
nc carrière ouverte, il la

» parcourut avec soin ; il écar-
» ta de l'entrée tout ce qui l'avoit
» rendue inaccessible ; il y ré-
» pandit tant de lumière, qu'il
» vit bientôt tous les Médecins
» sur ses pas, ravis de voir plus
» clairement un nouveau prin-
» cipe qui formoit le fondement
» de leur Art.

Assez de gloire devoit récompenser les vuës & les travaux de ce fameux Anatomiste, sans qu'il lui fût nécessaire de s'attribuer tout le mérite de l'invention ; mais ici paroissent les foiblesses de l'humanité. Harvei faisant l'Histoire de la circulation du sang *cite Erasistrate, Aristote, Galien qui ne peuvent nous apprendre que des erreurs ; & il ne parle point des Médecins qui ont été ses préourseurs & ses guides.* Qu'il eût été beau cependant de voir un homme de ce mérite rendre hommage à la sagacité de Césalpin ; reconnoître en

lui l'auteur de la découverte; inviter toutes les Nations à ne pas se méprendre dans le tribut d'éloges qui étoit dû à de si grandes choses ! Ces aveux eussent été les plus beaux fleurons de la Couronne d'Harvei, au lieu qu'après avoir passé quelque tems pour l'Inventeur de la circulation du sang, l'équité l'a enfin dépouillé de cette gloire pour la rendre au légitime possesseur.

Il ne faut pas croire au reste que cette critique personnelle influë dans les extraits que nous donne M. Senac de l'Ouvrage d'Harvei. Ces extraits sont des morceaux où brille autant l'impartialité que l'exactitude; & si Harvei parut homme dans sa conduite à l'égard de ceux qui l'avoient initié dans la route du sang; sous la plume de notre Auteur, il se montre presque supérieur au reste des hommes.

pour la manière d'expliquer, de prouver, de venger cette doctrine si essentielle dans l'Anatomie & dans tout l'art de guérir.

Mille expériences l'ont confirmée depuis, & aujourd'hui le microscope fait voir la circulation aux yeux les moins Philosophes & les plus grossiers. Mais dans le premier éclat de ses succès, Harvei essuya toute la mauvaise humeur de ses Confrères. *Il ne fut à leurs yeux qu'un Disséqueur d'Insectes, de Grenouilles, de Serpents. Les vieux Praticiens surtout ne crurent pas qu'il leur restât quelque chose à apprendre, ils moururent satisfaits de leur ignorance.* Voilà comme les hommes sont faits ; une lumière vive les aveugle, & la raison a moins d'empire sur eux que la coutume.

M. Senac expliquant le progrès des connoissances sur la circulation du sang, n'oublie

l'entreprise avanturière à
e cette découverte donna
Des Empyriques inventé-
transfusion qui consiste à
passer dans un corps ma-
e sang d'un sujet sain &
eux. *C'est*, dit notre Au-
la fable de Médée ; elle fut
nt traitée par quelques
mistes avec un grand sé-
l'amour de la vie fit sou-
aux vieillards de rajeunir,
moribonds de revenir en
Quelle source d'opulence
e aux Médecins ! Plusieurs
erent à cette manœuvre,
prétend qu'ils y réussi-
uelquefois. Cependant il
ne pratique si dangereuse
iper l'artère d'un homme
porte bien, & celle d'un
e qui est malade pour fai-
ribuer le sang du premier
ond, que très-sagement la
u Magistrat a proscrit cet-
ration.

Jusqu'ici nous n'avons fait que présenter en gros la partie historique de la circulation. L'Auteur traite, à la suite, ces questions immenses : *quelles sont les loix que le sang suit dans son cours ; quelle est la force de ce mouvement ; quelles causes le produisent ; quels agents l'augmentent ou le diminuent*. C'est ce qui occupe le reste du Livre.

Mais avant que de discuter tous ces points, M. Senac s'applique à décrire la formation du sang & ses qualités ; & ceci est sagement imaginé. Car si notre corps est une machine hydraulique, on doit être curieux de connoître le fluide qui l'anime ; & si ce petit monde de nous-mêmes est, comme le globe terrestre, parsemé de ruisseaux, quoi de plus nécessaire que d'analyser la liqueur qui y circule ? Sur cet objet préliminaire & important, voici les matières que l'Auteur embrasse ; la *formation* du sang,

tière rouge, sa *substance blan-*
e, sa *sérosité*, le *sel* & *l'air* qui
nt renfermés, la *pesanteur*
ique de toutes ces matières
es, *leur fluidité*, les *divers*
emens par lesquels elles paſ-
continuellement: & nous raſ-
lons auſſi dans le détail ſui-
quelques-unes des obſerva-
qui concernent ces articles.
première tranſmutation des
ns opère le chyle, & cette
ır blanchâtre paſſe par les
aux ſanguins, par le cœur,
poulmon, &c. Mais en
tems précis acquere-t-elle
rme de ſang; par quelles
s arrive-t-elle juſqu'à cette
e transformation; quels
es agens dont la Nature ſe
our la conſommer? Tout
ſt le *non plus ultrà* de nos
oiſſances.

matière rouge du ſang eſt
mpoſé ſi ſingulier & ſi diffi-
bien eſtimer, qu'il eſt ra-

re de trouver deux Auteurs qui s'accordent ſur ce point. M. Senac eſt perſuadé que les molécules de cette matière ſont lenticulaires, ſimples & nullement composées de globules; que la rougeur de ces molécules dépend de l'action des artères & du mélange avec la ſéroſité; que les diverſes cauſes qui entretiennent la fluidité du ſang, contribuent auſſi à lui conſerver ſa rougeur &c. Et ces principes ſervent à expliquer pourquoi *la couleur du ſang varie en divers corps*; pourquoi *le ſang des jeunes gens eſt d'un rouge plus vif; celui des vieillards eſt noirâtre; dans des corps cachectiques, il eſt pâle, &c.*

La *ſubſtance blanchâtre* du ſang eſt ce qu'on appelle la *lymphe*; matière qui donne du corps au ſang, qui en fait toute la conſiſtance, qui eſt le principe de ſa coagulation, qui pénètre dans tous les vaiſſeaux, même dans

où la matière rouge n'entre
&c. Tout ceci est dévelop-
r des explications très-clai-
très-instructives.
a cette différence entre la
ne & la *sérosité*, que les par-
e la lymphe se condensent,
u que les parties séreuses
oujours fluides. D'autres
iétés de la sérosité nous sont
ment connuës. » Elle se vo-
ise aisément ; elle peut s'é-
lir & se coaguler par l'ac-
n du feu & par le mélange
livers acides ; elle a des al-
is qui ne sont pas dévelop-
; elle ne s'aigrit point ; elle
serve sa fluidité malgré l'ac-
n du froid ; elle est dissol-
nte & peut par conséquent
pposer à la coagulation du
g.... Elle contient une huile
mement mêlée avec l'eau,
cette huile n'est pas inflam-
ble ; &c. « Mais ces pro-
és connuës ne dévoilent pas

totalement la nature de ce fluide, & sa composition intime est toujours un mystère pour nous.

Ainsi faudroit-il suivre tout ce que l'Auteur remarque sur les diverses matières qui sont renfermées dans la masse du sang, & il seroit nécessaire ensuite de reprendre toutes les questions qui touchent le mouvement du sang, d'indiquer les causes, les loix, les propriétés, les variétés de ce mouvement. Tout ceci sans doute paroîtroit intéressant, même dans un Abrégé ; & par exemple, qui ne seroit bien aise de trouver le plan de la doctrine de M. Senac sur le battement du pouls, sur ses usages & ses différences ?
» Celse a dit ; *Credam ego pul-
» sui rei fallacissima ?* Mais mal-
» gré sa décision, le pouls a
» été & sera toujours la règle
» des grands Médecins. Les An-
» ciens, par des observations
» scrupuleuses, ont multiplié les

ifférences du pouls. De telles
ifférences ont paru suspectes.
es Médecins, dit-on, sont
ombés dans les excès des Mé-
ecins Chinois ; mais nos pre-
niers Maîtres ne se sont pas
étris par des erreurs si grossiè-
es. Si l'on peut reprocher
rop de subtilité à leurs ob-
ervations, on peut repro-
her à nos Modernes un dé-
ain présomptueux, qui a ré-
andu du mépris sur ce qui
ouvoit nous instruire. Le
ouls dévoile à des esprits é-
lairés le siège de plusieurs ma-
dies, leurs causes, leurs
angers, leurs ressources. «
l'Auteur nous explique en-
e ce que c'est que le pouls
nd, le pouls *Petit*, le pouls
t, le pouls *Foible*, le pouls
dant, le pouls *Dur*, le pouls
he, le pouls *Fréquent*, le pouls
t, le pouls *Rare*, le pouls
rmittent, le pouls *Convulsif*,

le pouls *Onduleux*, le po
miculaire, le pouls *Caprij*
Encore une fois il faudr
tout ceci des détails, a
des notices, mais quel
quel tems nous resteroit
le Livre suivant qui tra
Maladies du cœur, objet
pal dans les vues de l'Aut
tamons promptement ce
nière partie de l'ouvrag
M. Senac expose d'ab
causes des maladies, qui so
les Vaisseaux & hors de
seaux; & il considère ce
comme donnant plus de f
cœur & aux artères, o
me affoiblissant l'action
organes. Il passe ensuite a
ses étrangères qui éteign
tièrement cette action &
traînent la mort. Or sur t
l'Auteur répand les c
tions, les réfléxions, le
cipes d'instruction avec
d'abondance que de clai

ilité. Mais il eſt des maladies
›pres du cœur, & leurs *cau-*
, dit M. S. *tantôt ſourdes &*
tes, tantôt ſenſibles & plus ac-
:s, ſont auſſi nombreuſes que
nicieuſes.
Ici ſe préſente le Tableau gé-
·al de toutes ces ſources de
ux. Et qui ne ſeroit pas effrayé
ı vûe de tant de dangers? Le
ur par ſa ſituation, ſa confi-
ration, ſes mouvemens, ſes
ttemens, par tout ce qu'il eſt,
ıt ce qu'il reçoit, tout ce qu'il
ère, eſt dans un riſque conti-
el d'altération & de maladie.
aginez la machine du monde
plus compoſée, la plus fragi-
, la plus agiſſante, la plus dé-
ndante de toutes les parties
i l'environnent; ce n'eſt qu'u-
ébauche très-imparfaite de
t organe ſi cher à tout notre
ıe.
Cependant les maladies du
ɛur ſont rares, ſi l'on les com-

pare avec les autres ; & les plus rares sont les tumeurs, les concrétions pierreuses, les *Polypes mêmes qu'on accuse si souvent, qu'on prétend avoir vûs, & qu'on a décrits scrupuleusement*, plûtôt sur les rapports de l'imagination ou du préjugé, que d'après des observations réelles.

Ce mot, dans l'idée de l'Auteur, n'insinue toutefois pas que les polypes soient une maladie imaginaire ; le X^e^ Chapitre de ce Livre roule entierement sur leur existence, leur matière, leurs differences, leurs causes & leurs effets. On veut dire seulement qu'il est facile de confondre d'autres concrétions avec les Polypes, & de croire que les Polypes ont existé durant la vie, tandis qu'il arrive souvent que leur production est l'ouvrage de la mort, c'est-à-dire, qu'ils ne se forment que quand la machine se détruit.

es plus communes maladies
œur ſont les palpitations que
S. diſtingue fort à propos des
les battemens produits par
cauſe legère, & non ſujets à
retours imprévûs. Les palpi-
ons ſe feront ſentir, *lorſque*
ng s'accumulera dans le cœur,
qu'il n'en pourra pas ſortir li-
ient, lorſque les oreilletes ſe-
fort gonflées, lorſque les troncs
vaiſſeaux qui entrent dans le
ou qui en ſortent, ſeront ſur-
gés. Et tout ceci arrivera,
ôt par les vices mêmes du
ır, tantôt par le reſſerrement
ɔoulmon, tantôt par la ple-
de de l'eſtomach, tantôt par
itation violente des fibres du
veau, tantôt par les paſſions
'ame, ſur-tout la colere, la
e exceſſive, la crainte & la
eſſe.

L'impreſſion que font les
aſſions ſera bien plus vive
ans les hommes qui ſont ſenſi-

» bles & faciles à émouvoi
» s'effrayent de tout, qui
» susceptibles de peines d'e
» qui sont affoiblis par de
» gues maladies, qui ont le
» cères obstrués, qui ont
» nerfs que les moindres c
» peuvent ébranler. On
» voir avec quelle facilit
» mouvemens du cœur sont
» blés dans de tels corps p
» agitations ausquelles cet
» ne est sujet dans les hypo
» driaques, & dans les fe
» histeriques.

Ce que nous citons ici s
palpitations, n'entre dans le
de l'Auteur que vers la fin d
Ouvrage. Avant ce tems-l
traite des moyens de conr
les maladies du cœur, & des
cipes généraux qui doive
gler la cure de ces malad
parle des maux du pericard
tout de l'hydropisie qui s'
me quelquefois; il passe aux

ne dans ce viſcère. Il
ꝗuelques maladies qu'on
›it connoître par aucun
ɪprès avoir diſcuté avec
› d'étendue ce qui con-
polypes & les palpita-
finit par le Chapitre de
›e.

ł une Table des matiè-
ɩs le ſentons ; mais on
ſurer que nous avons
utant de ſatisfaction que
ɪde tout ce qui remplit
ſte nomenclature. Et
icheſſes d'obſervations,
ɹultitude de connoiſſan-
lle ſageſſe de principes
rquions-nous pas ! Quoi
udicieux par exemple,
ébut ſur la méthode gé-
e guérir le cœur ; » à
: qu'on pénetre dans ces
es, la Médecine paroît

» ils le servent, les renou[illegible]
» l'Art sont plûtôt entre le[s]
» des malades que dans le[s]
» macies ? Que peut-on [illegible]
» des médicamens, par ex[illegible]
» dans les dilatations du [illegible]
» Rendra-t'on son volum[e]
» rel à un organe qui e[illegible]
» jours dans une action f[illegible]
» Si sa substance devient
» se, la ramollira-t'on ? F[illegible]
» t'on des humeurs ou d[illegible]

à elles-mêmes ?
ous ne pouvons
ur progres, mo-
accidens, préve-
es ou les éloigner.
la cause restera
est sur ce fonde-
de rouler tout le
Si on s'écarte de
en évitera les ma-
tentatives peut-
nuisibles qu'inutiles.
le fonds & la cause
malgré nos
en géné-
pouvoit
dans leur
en auroit
peut-être ne ré-
aux remedes. »
dans ce morceau,
ceux que nous
singulier
de dire tout ce
Mœurs. C'est
, ce qui nous

57
n-
ſ-
: !
e-
el

charme dans ce Livre. Combien d'autres matières plus faciles que la théorie du cœur & l'art de guérir ſes maux, ſe préſentent tous les jours ſans graces, ſans clarté, ſans principes de véritable inſtruction pour le commun des hommes ! Nous allons dire une choſe qu'on prendra peut-être pour la ſauve-garde des ignorans, mais qu'importe ? Nous en ſentons extrêmement la vérité, & nous en goûtons la douceur. Quand, avec du ſens commun, de l'application, de la bonne volonté, & quelques connoiſſances préliminaires, un Lecteur n'entend pas un Livre quel qu'il ſoit, c'eſt la faute de l'Auteur, c'eſt un mauvais ouvrage. Quand au contraire, avec les mêmes diſpoſitions, on marche *inoffenſo pede* dans une littérature quelconque, il faut que cette littérature ſoit bonne & très-bonne. Encore une fois, nous

; ce principe vis-à-vis de
té sur la structure du cœur ;
voudrions pouvoir dire
e chose de tous les autres.
dont nous sommes obli-
rendre compte au public.

TICLE LXXVI.

STE TRAGEDIE.
ıris chez le Mercier & Lam-
rue S. Jacques.

ıteur de cette Tragédie se
:lare l'admirateur & le dis-
les Tragiques Grecs : ce
›duit trois excellens effets ;
l l'exclusion totale de l'a-
ade & imbécille qui a des-
: si longtems notre Théâ-
ısuite le choix d'une ac-
ès-simple, mais toute pro-
ıspirer la compassion & la
· ; enfin l'harmonie & la
icence de la versification.
tel fut véritablement le

caractère des maîtres du Cothurne. Sophocle que M. de Voltaire prend surtout pour son modèle, ne connut dans ses pièces ni les intrigues d'amour, ni les épisodes, ni les négligences du style. C'est un Peintre qui a la sagesse, le goût, les graces en partage. Il présente aux spectateurs de grandes passions pour les émouvoir; une action très-claire & très-suivie pour les instruire; un style enchanteur pour leur plaire.

M. de V. a fait son Oreste d'après l'Electre de cet Ancien: entreprise dont tout le plan, toutes les raisons, tous les rapports sont expliqués dans une Epitre préliminaire à Madame la Duchesse du Maine. Elle est écrite ingénieusement & noblement. Il y est parlé tantôt de la Cour toute littéraire de la Princesse; tantôt des efforts qu'on faisoit dans cette Cour pour délivrer la

ſcène Françoiſe des galanteries Romaneſques qui l'obſédoient ; tantôt des grandes vuës dramatiques & des talens ſupérieurs qui diſtinguerent toujours les Grecs ; tantôt des richeſſes immenſes de cette langue que parla Sophocle & avec lui le peuple le plus ſçavant & le plus poli de l'univers.

A cette occaſion, l'Auteur fait un portrait magnifique de M. de Maleſieu, l'un des plus célèbres Littérateurs de la Cour de Seaux. Il le peint comme un citoyen d'Athénes qui ſeroit établi parmi nous, & qui poſſéderoit également la langue de ſon pays & la nôtre. » Il prenoit, *dit-il*, quel» quefois un Sophocle, un Euri» pide ; il traduiſoit ſur le champ » en François une de leurs Tra» gédies. L'admiration, l'en» thouſiaſme dont il étoit ſaiſi, » lui inſpiroit des expreſſions qui » répondoient à la mâle & har-

» monieuſe énergie des vers
» Grecs, autant qu'il eſt poſſible
» d'en approcher dans la proſe
» d'une langue à peine tirée de
» la barbarie.... On ſçait qu'il eſt
» impoſſible de faire paſſer dans
» aucune langue moderne la va-
» leur des expreſſions Grecques ;
» elles peignent d'un trait ce qui
» éxige trop de paroles chez tous
» les autres peuples. Un ſeul ter-
» me y ſuffit pour repréſenter ou
» une montagne toute couverte
» d'arbres chargés de feuilles,
» ou un Dieu qui lance au loin
» ſes traits, ou les ſommets des
» rochers frappés ſouvent de la
» foudre. Non-ſeulement cette
» langue avoit l'avantage de
» remplir d'un mot l'imagination;
» mais chaque terme, comme
» on ſçait, avoit une mélodie
» marquée, & charmoit l'oreille,
» tandis qu'il étaloit à l'eſprit de
» grandes peintures. Voilà pour-
» quoi toute traduction d'un Poë-

Grec eſt toujours foible,
:he & indigente. C'eſt du
illou & de la brique avec
oi on veut imiter des Palais
porphyre. Cependant M. de
aleſieu, par des efforts que
oduiſoit un enthouſiaſme ſu-
:, & par un récit véhément,
nbloit ſuppléer à la pauvre-
de la langue, & mettre dans
déclamation toute l'ame des
ınds hommes d'Athénes &c.»
'uoique M. de Voltaire rai-
ıe judicieuſement de la lan-
Grecque, il ne faut pas croi-
u'il ait eu intention de la ca-
:riſer totalement. Elle a mil-
ıtres avantages auſquels on
ouche point ici, & qui ne
›ient pas échapper à M. de
eſieu : avantages par l'abon-
:e de ſes tours & de ſes conſ-
:ions ; par la variété & la
:itude de ſes dialectes ; par ſa
ité à entrer dans tous les
s de compoſition, à ſervir

tous les génies & tous les c
tères ; ajoutez à ceci la
re inestimable d'avoir 1
tenu son empire durant une
gue suite de siècles ; de
défendue avec succès con
barbarie, le mauvais go
l'affectation ; de vivre e
dans une infinité de monu
qui font le plaisir le plus
chant des gens de lettres.

C'est l'étude de cette l
qui ramenera parmi nous le
voir & les belles choses : san
nos Poëtes, nos Orateurs
Historiens ne feront véri
ment que des ouvrages de *c*
& de brique, ou ce qui sero
encore, des chaumines de pa
de terre. Ils ne réussiron
mieux que les Sculpteurs
Architectes qui voudroie
loigner de l'antique, & tr
ler en Barbares, comme o
soit il y a cinq ou six cens

M. de Voltaire ouvr

belle carrière à tous les Dramatiques Modernes. Puisqu'il se fait Disciple de Sophocle, comme Jules Romain l'étoit de Raphaël, il faut conclure que la langue de Sophocle lui est familière, ainsi que la grande manière de Raphaël étoit connue de Jules Romain ; & voilà ce que nos Auteurs Tragiques doivent acquerir avant que de chausser le Cothurne. Sophocle pur, sans mêlange, sans traduction Latine ou Françoise, doit être leur lecture ordinaire ; mais on n'en vient pas là sans cultiver de bonne heure les Lettres Grecques, & l'on ne peut les cultiver sans fortifier tous nos plans d'éducation, trop affoiblis depuis un demi Siécle.

L'Electre de Sophocle, & l'Oreste de M. de Voltaire forment un objet de comparaison tout-à-fait interessant ; & c'est ce qui va désormais nous occuper. » J'ai » pris, dit notre Dramatique Fran-

» *çois*, autant que j'ai pû
» l'esprit & toute la substan
» *la Piece de Sophocle*. Les
» que célébroient Egiste &
» temnestre, & qu'ils appel
» les Festins d'Agamemnon
» rivée d'Oreste & de Py
» l'Urne dans laquelle on
» que sont renfermées les ce
» d'Oreste ; l'anneau d'Aga
» non ; le caractère d'Ele
» celui d'Iphise, qui est pr
» ment la Chrysothèmis d
» phocle, & surtout les re
» de Clytemnestre, tout e
» sé dans la Tragédie
» que. »

Celle-ci néanmoins a
grands avantages que M.
n'a pu se procurer : on voit
que nous indiquons les Ch
que la bizarrerie de la co
écarte de nos Tragédies,
ornemens de la scène qui
manquent absolument. S
cle excella dans ces deu

ties ; mieux qu'Euripide & que personne il mit de la dignité, de la décence, de l'intérêt dans les personnages qui composoient le Chœur ; & pour ce qui regarde la magnificence du spectacle, il passe pour l'avoir portée au plus haut dégré de perfection. Sa Patrie lui fournissoit un édifice immense préparé aux frais de la République, décoré par les plus sçavans Artistes de l'univers, propre à rassembler tous les citoyens, & à faire l'illusion la plus agréable aux yeux ; mais ce grand Maître dans l'art d'enchanter les spectateurs, ajoutoit des décorations particulières, ménageoit des situations frappantes, procuroit des points de vuë aussi touchans que flatteurs, aussi nobles qu'instructifs. Voyez un peu comment s'ouvre la première scène de son Electre : Oreste y paroît avec Pylade ; & *le Gouverneur*, qui est en même

tems leur guide, les place vis-à-vis d'Argos, de Mycènes, du Temple célèbre de Junon, du Lycée consacré à Apollon, du Bois sacré de la fille d'Inachus, du Palais funeste des Pélopides d'où Oreste a été enlevé au fer des meurtriers d'Agamemnon son pere. Quel superbe début! Quelle situation pleine de sentiment & de magnificence! Il ne falloit assurément pas que ce Théâtre fût semblable au nôtre, qui ne vaut guères mieux que celui de Thespis; il falloit au contraire que le coup d'œil de cette scène dramatique fût une chose ravissante par l'éclat & l'harmonie qui entroient dans la décoration.

Il y a dans la Tragédie de Sophocle & dans celle de M. de Voltaire sept Rôles ou Personnages; Oreste, Electre, Clytemnestre, Egiste, la sœur d'Electre (Iphise ou Chrysothémis)

le Gouverneur ou Pammene (chez M. de Voltaire) le Chœur dans Sophocle & Pylade dans la pièce Françoise. Nous n'expliquons pas ici le sujet, parce qu'il est très-connu ; & qui pourroit ignorer la catastrophe d'Agamemnon tué par Egiste & par Clytemnestre ; la vengeance des Dieux dont Oreste fils d'Agamemnon fut le ministre ; les sentimens d'Electre soit pour accélérer le retour de son frere, soit pour hâter la punition d'Egiste, tyran de toute cette royale famille ? Observons seulement les nuances principales de ces caractères dans nos deux Dramatiques, l'ancien & le moderne, l'Athénien & le François.

Sophocle fait Clytemnestre plus cruelle & plus impitoyable qu'elle ne paroît chez M. de Voltaire ; ce n'est pas que le premier ne mette dans la bouche de cette Reine un mot de compassion sur

le malheur d'Oreste qu'elle croit mort ; car à la première annonce de cette nouvelle, elle s'écrie : » O Dieux ! Que dirai-je ? » Dois-je m'affliger ou me réjouir ? Je sens que cet évenement m'est avantageux, mais » il me coûte cher.... C'est un » état bien triste que celui d'une » mere ; quelque offensée qu'on » la suppose, elle ne peut haïr » celui qu'elle a mis au monde. *

Et M. de Voltaire exprime les mêmes sentimens dans ces beaux

* Il faut rappeller ici les vers Grecs que nous affoiblissons infiniment dans notre langue.

ΚΛ. Ω Ζεῦ, τί ταῦτα, πότερον εὐτυχῆ λέγω,
ἢ δεινὰ μὲν, κέρδη δὲ, λυπηρῶς δ' ἔχει.
Εἰ τοῖς ἐμαυτῆς τὸν βίον σώζω κακοῖς.

. . . .

Δεινὸν τὸ τίκτειν ἐστὶν. Οὐδὲ γὰρ κακῶς
Πάσχοντι μῖσος ὧν τέκῃ προσγίνεται.

vers que Clytemnestre dit à
Egiste.

Qu'il s'écarte, Seigneur,
Cette Urne, ce récit me remplissent
d'horreur.
Le Ciel veille sur vous, il soutient votre
Empire;
Rendez grace, & souffrez qu'une mere
soupire.

Et plus bas, parlant encore
d'Oreste, à Oreste lui même
qu'elle ne connoît pas, elle
ajoute:

De sa mort cependant mes sens sont pé-
nétrés,
Vous me faites frémir, vous qui m'en
délivrez.

Mais la compassion de cette
Reine s'éteint bien-tôt sous la
plume de Sophocle. Clytemnestre
porte l'inhumanité jusqu'à
s'applaudir de la mort de son fils,

jusqu'à vouloir récompenser le porteur de la nouvelle. C'est ce que M. de Voltaire n'imite pas; par-tout il fait voir l'épouse d'Agamemnon, cruelle envers son premier époux, & sensible à l'égard d'Oreste, d'Electre, d'Iphise ses enfans. On juge même, en lisant la Piece, que si Electre ne se livroit pas de tems en tems à des fureurs, à des transports de zèle pour la mémoire d'Agamemnon son pere, Clytemnestre se réconcilieroit aisément avec elle.

Cette Electre néanmoins n'est pas aussi vive dans le François que dans le Grec. M. de Voltaire conserve à ce personnage quelque respect, quelque amour même pour une mere; il représente quelquefois Electre aux pieds de Clytemnestre : témoin cet endroit de la troisiéme Scène du premier Acte.

Eh-bien, vous désarmez une fille éperdue,
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mere, s'il le faut, je condamne à vos piés
Ces reproches sanglans trop long-tems essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiste dans mon cœur je vous ai séparée ;
Ce sang que je vous dois ne sçauroit se trahir,
J'ai pleuré sur ma mère, & n'ai pû vous haïr, &c.

Dans Sophocle, une fois seulement, Electre parle de sang froid à sa mère, c'est lorsqu'elle lui demande la permission de faire l'apologie d'Agamemnon & du sacrifice d'Iphigenie. Clytemnestre l'accorde ; mais bien-tôt Electre passe des justifications aux reproches ; & Clytemnestre plus

irritée que jamais l'accable à ſon tour d'injures & de menaces. Ces tranſports réciproques & ces grandes altercations font des coups de Théâtre qui attiroient tous les applaudiſſemens d'Athènes. Nos mœurs plus douces, ou moins eſclaves de la vérité des faits, ne ſoutiennent pas un ſpectacle ſi fort. Il a fallu auſſi tempérer l'effroi qu'inſpire le dénouement de la Piéce de Sophocle.

Oreſte, derriere le Théâtre, bleſſe Clytemneſtre; celle-ci s'écrie: *O mon fils, mon fils ayez pitié de votre mere; mais vous-même*, reprend Electre, *avez-vous eu pitié de lui & de ſon pere?* Clytemneſtre frappée à mort renouvelle ſes cris. *Ah*, dit-elle, *je ſuis bleſſée. Frappe, frappe*, replique Electre, en adreſſant la parole à ſon frere, *redouble tes coups ſi tu le peux*. Clytemneſtre mourante continue: *Helas, encore?* Et la

incesse furieuse : *Puisse Egiste e traité de même.* *

Or tout ceci, est horrible, se- ı nos mœurs ; aussi M. de Vol- re fait-il désapprouver par ɛctre le crime d'Oreste, quoi- e celui-ci ne tue Clytemnes- qu'à l'occasion d'Egiste.

ELECTRE.

* Ah, trop malheureux frere !
:l forfait a puni les forfaits de ma mere !

Voici le texte de Sophocle.

Ὦ τέκνον, τέκνον,
οἴκτειρε τὴν τεκοῦσαν.
Ἀλλ' οὐκ ἐκ σέθεν
Ὠκτείρεθ' οὗτος, οὐδ' ὁ γεννήσας
πατήρ.

. . . .

Ὤ μοι, πέπληγμαι.
Παῖσον, εἰ σθένεις, διπλῆν.
Ὤ μοι μάλ' αὖθις.
Εἰ γὰρ Αἰγίσθῳ θ' ὁμοῦ.

Jour à jamais affreux !

Et dans la Scene ſuivante :

Qu'avez-vous fait cruel ?

Il y a dans Ariſtote une obſervation que nous ſerions fâchés d'omettre. Il dit *que Sophocle repréſente les hommes tels qu'ils doivent être.* Ce mot ſe vérifie-t-il dans les circonſtances que nous venons de marquer, & véritablement Oreſte & Electre durent-ils être auſſi féroces que le Poëte les repréſente ? Oui, pouvons-nous répondre, en prenant pour règle les faits tels qu'on les racontoit dans la Grèce ; ſi l'on part de ce principe qu'Oreſte & Electre avoient donné la mort à leur mère, l'un avec ſon poignard, & l'autre par ſes conſeils ; il eſt bien clair que Sophocle les repréſente tous deux tels qu'ils durent être ; qu'il les fait agir &

parler d'une manière conforme à l'Hiſtoire en queſtion. Cette réponſe doit être appliquée à tous les autres perſonnages de la même Tragédie ; tous y paroiſſent avec les caractères qu'on leur ſuppoſoit à Athènes, & s'il y avoit quelque choſe de trop atroce dans ces caractères, on reconnoiſſoit que c'étoit la faute des perſonnes qui ſervoient de ſujet à la Piéce, non celle du Poëte qui les donnoit en Spectacle.

On demande préſentement ſi M. de Voltaire a porté dans ſon Ouvrage tous les grands traits des rôles d'Oreſte & d'Electre, quand il a pû s'en ſervir ſans choquer nos mœurs ? On eſt curieux ſur-tout de ſçavoir comment il a mis en œuvre l'endroit magnifique de l'Urne & de la reconnoiſſance ?

Pour ſatisfaire à cette queſtion, il faut d'abord obſerver que ce Dramatique célébre a ſéparé ces

deux objets ; qu'il place l'Urne dans la ſeconde Scène du troiſiéme Acte, & la *reconnoiſſance* dans la cinquiéme Scène du quatriéme Acte, au lieu que Sophocle met tout ceci dans une même Scène, qui par-là devient extrêmement longue ; enſuite il faut rapporter les morceaux réciproques afin que le Lecteur puiſſe prononcer ſur un point qui a ſa difficulté.

Dans Sophocle, Oreſte, Electre & le Chœur occupent la Scène. Après quelque préambule, Oreſte ſous le nom d'un Etranger, & accompagné de Pylade, préſente une Urne qu'il dit contenir la cendre du fils d'Agamemnon, d'Oreſte lui-même. Sur quoi ſa ſœur qui ne le connoît pas, lui dit :

ELECTRE.

» Etranger, que me dites-vous

d'Oreste ? Ah, que je crains...

ORESTE.

» Cette Urne que vous voyez renferme la cendre d'un homme qui n'est plus.

ELECTRE.

» Hélas, mes craintes ne sont que trop fondées !

ORESTE.

» Si le sort d'Oreste vous touche, sçachez qu'il ne reste de lui que ce qui est contenu dans ce vase funèbre.

ELECTRE.

» O Etranger, donnez-moi, je vous conjure, ces tristes dépouilles, que j'embrasse cette *Urne*, *que je* la serre entre mes

» bras, que j'acheve de pleurer, » à la vûe de cette cendre, mes » malheurs & tous ceux de ma » famille.

ORESTE *à ceux qui l'accompagnent.*

» Quelle que soit cette per- » sonne affligée, donnez-lui ce » qu'elle souhaite; ce n'est pas » en ennemie qu'elle le deman- » de, cette personne doit être » des amis ou des parens d'O- » reste.

ELECTRE *embrassant l'Urne.*

» Restes précieux d'Oreste ! » Monument de la personn » monde que » mon frere » vo

! Alors vous étiez plein
& de santé, vous me
concevoir les espéran-
s plus flatteuses ; & pré-
ient réduit à cette Urne
porte entre mes bras,
n'êtes qu'un peu de cen-
vous n'êtes rien. Cepen-
u'étoit-il besoin de vous
ire à la fureur de nos
is ? S'ils avoient tranché
e vos jours, le tombeau
memnon votre pere eût
mé vos cendres ; mais
périssez hors de votre fa-
; vous mourez loin de
sœur chérie ; elle n'a pas
con[illegible]lation de laver vo-
de vous porter
bûcher. Ce *sont*
ingères qui *vous*
ers *devoirs*,
pauvre
helas !

» servi de mére, je vous ai nourri de mes mains, j'ai passé les jours & les nuits auprès de vous. Travaux inutiles, puisque vous n'êtes plus ; tout s'évanouit, tout est emporté comme par un vent orageux, puisque vous disparoissez. Agamemnon a péri, vous mourez, je vais vous suivre au tombeau, & nos ennemis triomphent, & Clytemnestre qui n'a d'une mére que le nom, se livre à une joye insensée ; elle n'a plus à craindre que vous vengiez son époux, & je ne puis plus espérer que vous punissiez les meurtriers de mon père. C'étoit le dessein que vous aviez formé, & dont vous m'instruisiez de tems en tems par des Confidens sécrets; mais le mauvais génie qui nous persécute a tout dissipé dans un moment ; il me prive pour toujours de votre présence, il me

» rend une ombre & de la cen-
» dre, au lieu de mon cher Oref-
» te. Ah, malheureufe Electre!
» Ah déplorables reftes d'un fre-
» re fi tendrement aimé! Quel
» voyage... Quel retour...
» Quelle douleur vous me cau-
» fez!.. Du moins recevez-moi
» dans cette Urne, & puifque je
» ne puis vous furvivre, puifque
» mon corps va fe réduire en
» cèndre, habitons enfemble le
» féjour des ombres; refferrons
» les nœuds qui nous uniffoient fi
» étroitement fur la terre; foyons
» renfermés dans le même tom-
» beau; les morts ne font plus en
» butte aux difgraces & à la dou-
» leur.

Nous venons de traduire avec beaucoup de travail, & peut-être très-imparfaitement, un des plus beaux morceaux de Poëfie, qui foient dans toute l'antiquité. Nous imaginons que, fi un bel *efprit, tel que* M. de V. eût vou-

lu rendre cela en vers de sa grande manière, c'eût été une chose admirable & supérieure, nous osons le dire; à sa seconde Scène du III. Acte où l'Urne paroît aussi. Citons cet endroit.

PILADE.

Oreste....

ELECTRE.

Eh bien, Oreste?

ORESTE.

Où suis-je?

IPHISE, *en voyant l'Urne.*

Dieux vengeurs!

ELECTRE.

Cette cendre.... On se tait.... Mon frere.... Je me meurs.

IPHISE.

Il n'est donc plus? Faut-il voir encor la lumière?

ORESTE, *à Pilade.*

Elle semble toucher à son heure dernière.
Ah! pourquoi l'ai-je vûe, impitoyables Dieux!

A celui qui porte l'Urne.

Otez ce monument, gardez pour d'autres yeux
Cette Urne dont l'aspect. . .

ELECTRE *revenant à elle, & courant vers l'Urne.*

Ciel! Qu'osez-vous dire?
Ah! Ne m'en privez pas, & devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains
Ces restes échappés à des Dieux inhumains.
Donnez. *Elle prend l'Urne & l'embrasse.*

ORESTE.

Que faites-vous? Cessez.

PILADE.

Le seul Egiste
Dût recevoir de nous ce monument si triste.

ELECTRE.

Qu'entens-je? O nouveau crime! O désastres plus grands!
Les cendres de mon frere aux mains de mes tyrans!

Des meurtriers d'Oreste, ô Ciel, suis-je
entourée ?

ORESTE.

De ce reproche affreux, mon ame déchirée
Ne peut plus....

ELECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs!
Au nom du fils des Rois, au nom des Dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses,

ORESTE.

Ah Dieux!...

ELECTRE.

Si vous plaignez son trépas & sa mort,
Répondez-moi, comment avez-vous sçû son sort;
Etiez-vous son ami? Dites-moi qui vous êtes,
Vous sur-tout dont les traits... Vos bouches sont muettes;

Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris !

ORESTE.

C'en est trop, & les Dieux sont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles ?
Non, fatal Etranger, je ne rendrai jamais
Ces présens douloureux que ta pitié m'a faits ;
C'est Oreste, c'est lui.... Vois sa sœur expirante ;
L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

Quelque bien qu'il y ait à dire de ce détail de sentimens, nous le répétons, Sophocle est

encore plus soutenu & plus pathétique. C'est à peu près la même chose pour la *reconnoissance*. Le Dramatique Athenien y conserve ses titres de supériorité : ce qu'il nous seroit aisé de faire voir par la production des textes. Mais terminons ce très-long Extrait, en observant que le rôle d'*Egiste* nous paroît mieux dans M. de Voltaire que dans Sophocle ; que le *Gouverneur* & la *Chrysothemis* de celui-ci ne surpassent point le *Pammène* & *l'Iphise* du Poëte François ; que de part & d'autre la Diction est belle ; qu'elle est toutefois magnifique, sublime & inimitable peut-être dans l'Auteur Grec ; qu'enfin M. de Voltaire mérite les plus grands éloges pour son zèle à imiter les Anciens, & pour son courage à écarter du Théâtre François le langage ridicule des Héros de Roman.

ARTICLE LXXVII.

TRAITE' DES PIERRES gravées. Histoire des Graveurs en Pierres fines. Par Pierre-Jean Mariette, petit in-fol. de l'Imprimerie de l'Auteur. M.DCC.L.

A La renaissance des Lettres, tous les Arts reparurent. L'Italie, toujours cadette par rapport à la Grèce, & toujours aînée à l'égard des autres peuples de l'Europe, recueillit la première les débris de la littérature & de l'industrie des Grecs. Les Médicis qui dûrent leur gloire aux talens & au goût des belles choses, encouragèrent tous les hommes de génie & tous les Artistes; ils n'oublièrent pas les gravûres en pierres fines; & dès la fin du quinzième siècle, cet Art charmant fut cultivé, honoré, récompensé au-delà des Alpes.

Les premiers qui s'y diftinguèrent ne furent néanmoins que des Copiftes. Au lieu de s'élever à l'imitation de la nature, ils répétèrent les fujets des Gravûres antiques ou des Médailles ; ils fe firent des Recueils de deffeins tracés par les meilleurs Peintres, & ils gravèrent d'après ces compofitions modernes qui les difpenfoient eux-mêmes du travail de l'invention.

Cette pratique dont on n'a pas toujours faifi les rapports & les raifons, a fait naître parmi certains Connoiffeurs une idée auffi téméraire que peu avantageufe à la haute réputation de Raphaël. Comme il s'eft trouvé quelques gravûres en pierres fines, dont on voyoit des Eftampes gravées fous le nom & d'après les deffeins de ce grand Peintre, on a ofé dire qu'il avoit pris fervilement plufieurs de fes compofiti onsdans des gravûres

antiques : ce qui étoit donner à un ſimple préjugé toute l'autorité d'un principe ; car on ſuppoſoit ſans fondement que ces gravûres en queſtion étoient véritablement antiques , tandis que le goût moderne s'y manifeſtoit de toutes parts ; & au lieu de reconnoître que les Auteurs de ces gravûres avoient tout emprunté de Raphaël, on ne faiſoit pas difficulté de mettre ce Prince de la Peinture au rang des Plagiaires : accuſation que M. Mariette diſſipe avec tout le feu , tout le ſoin , tout le ſuccès que l'importance de la matière exigeoit.

Il entre à cette occaſion dans une autre branche de controverſe , incidente à la vérité , mais toujours bien placée & toujours infiniment agréable , puiſqu'il s'agit encore de venger le même Artiſte. Quelques-uns ont avancé que Raphaël *avoit quelquefois copié des bas-reliefs antiques dont*

il s'étoit approprié l'invention , & que pour mieux couvrir ses larcins, il avoit détruit ces monumens. Cela s'appelle ronger la lime , & user ses dents à pure perte.

Fragili quærens illidere dentem
Offendet solido.

D'abord ce systême de la destruction des bas-reliefs est une chose ridicule. *Etoit-il facile à Raphaël de faire disparoître* ces monumens *dans Rome à la vue de Michel-Ange , & de tant d'autres Concurrents qui n'auroient pas manqué d'en faire du bruit , & qui tous ont gardé là-dessus un silence profond ? Je dis plus ,* continue notre Auteur , *quiconque examinera ces compositions avec des yeux intelligents , conviendra que la manière de Raphaël y prédomine.*

Il faut voir ensuite les sages & ingénieuses conjectures de M. Mariette pour expliquer la conformité de quelques desseins de

Raphaël avec certains bas-reliefs antiques, ou même avec des tableaux modernes. Cet excellent Peintre qui disposoit avec aisance des richesses de son génie, a voulu faire voir qu'*il étoit propre à tout, qu'il pouvoit améliorer les productions d'autrui*; qu'il sçavoit mettre en œuvre les idées de ses prédécesseurs, *comme Virgile avoit sçu profiter d'Homère.*

C'étoient là les études de Raphaël; mais études *toujours soumises à l'imitation de la nature*; études qui ne faisoient point de tort au *sublime de ses pensées, à la vérité de ses expressions, à la richesse d'invention qu'il ne devoit qu'à son heureux naturel.*

Après cette légère digression, l'Auteur rentre dans le plan de son Traité des Pierres gravées; il fait connoître en gros les différentes sortes de pierres sur lesquelles on est dans l'usage de

graver ; & il obſerve que les Agathes & les Cornalines ou Sardoines ont toujours été les plus renommées pour la gravûre en creux. Il donne enſuite des règles propres à guider ceux qui ambitionnent la qualité de Connoiſſeurs ; il montre comment on doit ſe tenir en garde contre les Brocanteurs & les Fauſſaires ; par quels principes il faut apprendre à diſtinguer l'antique du moderne, le vrai & l'excellent du faux & du médiocre. Il finit par cette propoſition eſſentielle, *que la connoiſſance du deſſein, jointe à celle des manières & du travail, eſt le moyen le plus efficace & le ſeul pour ſe former le goût & pour devenir un bon Juge.*

Ce Traité eſt ſuivi de l'*Hiſtoire des Graveurs en Pierres fines* : morceau conſidérable où M. Mariette tire de l'oubli bien des Artiſtes qui ont des droits ſur les éloges de la poſtérité. Il eſt vrai

,depuis le fiècle d'Aléxandre
u'à nous, la tradition des
aveurs en pierres fines n'eft
bien fuivie, ni bien marquée
les traces du mérite. Les
gotèles & les Apollonides qui
vèrent le vainqueur d'Arbel-
, les Diofcorides & les So-
s qui travaillèrent pour Au-
te, n'eurent ni rivaux ni difci-
s dans les fiècles d'ignorance.
pendant notre Auteur remar-
très-à-propos que l'Art de
ver en creux ne s'étant ja-
is perdu, on a du moins l'o-
ation aux mauvais Artiftes
voir confervé le manuel & la
tique. » Si une tradition non
nterrompue ne l'avoit enfei-
né, auroit-on imaginé, par
xemple, que la gravûre en
ierres fines s'éxécutoit fur le
our; que le fer feul ne pou-
oit mordre fur la plûpart de
es pierres; qu'il falloit, pour
s entamer, que les outils

» fussent singuliérement configu-
» rés, & que le diamant, ce
» corps si dur & auquel nulle au-
» tre pierre ne peut résister, fît
» plus de la moitié du travail?
» Pline l'avoit bien indiqué, &
» s'étoit expliqué avec sa préci-
» sion & son exactitude ordinai-
» re, mais c'étoit si laconique-
» ment, que sans l'inspection des
» instrumens, sans une connois-
» sance particulière du mécha-
» nisme de l'Art, on n'auroit pû
» profiter peut-être de ce que
» cet Auteur avoit écrit, & il se-
» roit resté inintelligible. »

Dans le Traité précédent, M. Mariette avoit déja nommé quelques-uns des plus célèbres Graveurs modernes; mais il en donne ici une nomenclature suivie & très-curieuse depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à nos jours. Sous les Papes Léon X. Clément VII. Paul III. la Cour Romaine étant remplie d'Ama-

teurs ; le fameux Graveur en pierres fines, Jean de Castel-Bolognèse, y fut accueilli par les personnes du premier rang. Les Cardinaux Hippolyte de Médicis & Aléxandre Farnèse l'employèrent successivement, & il travailla aussi pour l'Empereur Charles V. qui voulut l'attirer en Espagne ; mais Rome étoit un séjours enchanté pour un Artiste curieux d'antiques, & honoré de ce qu'il y avoit de plus sçavant & de plus illustre dans cette Capitale. Comment Bolognèse eût-il quitté le Cardinal Hippolyte, qui se dépouilla un jour de la chaîne d'or qu'il portoit au col pour en faire présent à ce Graveur ?

Charles-Quint, que nous venons de nommer, rappelle sans effort le souvenir de son rival François I. Mais il n'est pas ici question de leurs démêlés pour la gloire des armes ; l'un & l'au-

tre se disputèrent aussi l'honneur d'aimer les Lettres & de protéger les Arts. Cependant François I. portoit dans ce combat si digne de deux grands Princes, le feu & l'impétuosité qu'on admiroit en lui sur un champ de bataille.

Le Héros de Marignan ne sçavoit pas ménager sa personne dans la mêlée ; & le pere des Lettres ignoroit les règles de l'œconomie, quand le sçavoir & les talens se présentoient à lui. Apprenons de M. Mariette à connoître le goût que ce grand Roi témoigna pour les pierres gravées. » L'accueil que Fran» çois I. faisoit à tous les habiles » gens, & surtout aux Artistes » qui se distinguoient dans leur » Profession, engagea Matthieu » del Nassaro (Graveur Véro» nois) à passer en France. Il y » porta plusieurs de ses ouvra» ges qu'il présenta au Roi ; il

» eut aussi l'honneur de jouer du
» luth devant ce Prince ; & Fran-
» çois I. qui se connoissoit en
» mérite lui assigna d'abord une
» pension, dans l'espérance qu'il
» pourroit retenir à son service
» un homme si estimable. Il n'y
» eut alors aucun courtisan qui,
» à l'imitation du Maître, ne fît
» des caresses à notre Graveur,
» & qui ne témoignât de l'em-
» pressement pour avoir des mor-
» ceaux de sa main ; mais ce qui
» l'occupa le plus, furent des
» Camées * de toute espèce, c'é-
» toit un ornement de mode, &
» qui entroit dans toutes les pa-
» rures. On prisa beaucoup une
» tête de Déjanire qu'il grava
» en relief sur une très-belle aga-
» the que le Vasari nomme une
» Calcédoine. L'industrieux Ar-
» tiste s'étoit trouvé entre les
» mains une pierre singuliére-

* Ce sont des pierres gravées en relief.

» ment teinte de différentes cou-
» leurs, & il s'en étoit habile-
» ment servi pour exprimer, dans
» leurs couleurs naturelles, les
» chairs, les cheveux, la peau
» de lion qui tenoit lieu de coëf-
» fure à cette tête; & ce qui va
» paroître plus heureux, une
» veine rouge qui traversoit ac-
» cidentellement la pierre, avoit
» été adaptée si à propos sur le
» revers de la peau de lion, que
» cette peau sembloit fraîche-
» ment écorchée. »

M. Mariette continuë de nous expliquer les occupations de Mathieu del Nassaro en France; & il peint aussi les belles qualités personnelles de cet Italien. *Des sentimens nobles & généreux, une humeur douce & sociable, un cœur tendre & bienfaisant, de l'enjouëment dans l'esprit, le faisoient désirer dans les meilleures Sociétés.* Il étoit ami particulier de l'Historien Paul Emile; il vivoit en

bonne intelligence avec tous les autres Artiſtes : ce qui n'eſt pas un éloge médiocre, la rivalité & la jalouſie cauſant d'ordinaire bien des querelles entre les gens de même Profeſſion. Enfin cet habile Graveur faiſoit volontiers des largeſſes de ſes Ouvrages, & il avoit auſſi le petit foible d'aimer mieux les donner que d'en recevoir un prix qu'il auroit eſtimé trop médiocre : eſpèce de vanité ſingulière, qui ſans ceſſer d'être un défaut, avoit pourtant l'avantage de mettre dans les manières de cet Artiſte une ſorte de nobleſſe qui reſſembloit à la vertu.

François I. fut malheureux à Pavie, mais il ne perdit rien de ſon Héroïſme, ni de ſes belles inclinations. Au retour de Madrid, il rappella les Muſes que ſa diſgrace avoit diſperſées, il ſongea au rétabliſſement des Arts *ſuſpendus* pendant ſon abſence.

Et quel trait honorable aux talens de Naffaro ! » Le Roi, *dit M.* » *Mariette*, ayant recouvré sa » liberté, dépêcha aussitôt un Ex» près à ce Graveur avec ordre » de revenir. Il obéit, & le Prin» ce le voulant fixer pour tou» jours, non seulement le fit » payer de tout ce qui pouvoit lui » être dû de ses appointements, » mais lui donna encore l'em» ploi de Graveur général de ses » monnoyes. » Tant de bienfaits décidèrent du sort de Naffaro ; il regarda désormais la France comme sa Patrie, & il ne s'appliqua plus qu'à mériter, par de nouveaux Chefs-d'œuvres, la faveur d'un Prince digne à jamais de la reconnoissance des Arts & de ceux qui les exercent.

Beaucoup d'Italiens, d'Allemands, d'Anglois ont cultivé la gravûre en pierres fines, & notre Auteur nomme les plus cé-

èbres de ces Graveurs. Comme
ıon François, il préconiſe auſſi
ıos Compatriotes, mais ſans al-
érer la verité des faits, ni ren-
lre ſuſpecte la ſincérité des élo-
ges. Parlant de Coldoré, qui fleu-
it ſur la fin du ſeizième ſiècle,
& qui grava le portrait de Hen-
ri IV. une infinité de fois, il aver-
tit que *les Anglois mêmes, ſi in-
différents pour les productions de
nos Artiſtes, ne peuvent s'empê-
cher d'eſtimer les ſiennes.* Faiſant
enſuite l'éloge de M. Barier,
Graveur ordinaire du Roi en
pierres fines, & mort en 1746;
il marque qu'il n'avoit pas une
connoiſſance aſſez parfaite du
deſſein : *ce qui ſemble avoir été
dans preſque tous les tems la pierre
d'achopement des Graveurs.*

M. Mariette finit ſon Hiſtoire
des Graveurs par la notice des
talents & des ouvrages de M.
Guay, ſucceſſeur de M. Barier,
dans le titre de Graveur du Roi

en pierres fines. Cette notice
un morceau bien propre à
courager un Artiste vivant &
loux de son Art. » Quel est
» Graveur, *dit notre Auteur p*
» *lant de M. Guay*, qui,
» puis les anciens, a jetté d
» son travail autant d'esp
» que celui qu'il a mis
» une Cornaline, où il a exp
» mé en petit, sur le dessein
» M. Bouchardon, le triomp
» de Fontenoy ! »

Nous terminons ici notre
trait qui ne sera pas le derni
Car comment pourrions-no
craindre que le Public s'ennu
d'entendre parler du très-be
Livre qui nous occupe ? Il
des occasions où un Journali
peut croire, sans apparence
vanité, qu'il pense juste, & q
ne sera pas démenti dans le
gement favorable qu'il po
d'un Ouvrage : cette occasion
rencontre ici ; jouissons-en, p
q

qu'il pourroit arriver qu'elle ne revînt pas ſouvent.

ARTICLE LXXVIII.

NOUVELLES REMARQUES ſur la Lithotomie, ſuivies de pluſieurs Obſervations ſur quelques opérations de Chirurgie &c. avec figures, par M. Pallucci, Chirurgien Penſionnaire de Sa Majeſté Impériale, & Membre de l'Académie de Florence, in 12. A Paris chez Cavelier pere, 1750.

ON ſera peut-être étonné de voir imprimé à Paris un Livre de Chirurgie, composé par un Etranger, & dédié à M. le Baron Van-ſwieten, premier Medecin & Bibliothécaire de leurs Majeſtés Imperiales; mais on le ſera moins quand on ſe ſouviendra que les Etrangers penſent fort avantageuſement des Chirurgiens François, & que

plusieurs viennent à Paris s'instruire dans leur Art.

M. Pallucci recommandé à M. Morand par M. Van-swieten, & M. le Marquis de Stainville, a fait à Paris des progrès de toute espèce dans la Chirurgie ; mais il s'est particulierement attaché à l'opération de la Taille, qu'il a suivie à l'Hôpital de la Charité, sous la Direction de M. Faget l'ainé, Chirurgien en Chef de cet Hôpital. En publiant ses Observations à Paris, c'est une espèce d'hommage qu'il rend aux Chirurgiens de cette Ville, hommage qui fait honneur à son cœur, en même tems qu'il fait connoître sa capacité.

Ce Traité est divisé en deux parties. La première contient des remarques anatomiques sur les parties qu'on peut intéresser dans les différentes méthodes de faire l'opération de la Taille : on aura de la peine à trouver nulle

autre part une expoſition auſſi claire de la figure de la veſſie humaine, & une ſoûdiviſion auſſi exacte de ſes parties ; l'idée imparfaite que la plûpart des Auteurs donnent de l'orifice de ce viſcère, eſt bien autrement rendue dans le Livre de M. Pallucci; il y a des conſéquences fort utiles à tirer de ſa théorie, pour les différentes opérations de la Tailles. Il y a pour l'intelligence de la partie anatomique de ſon Ouvrage deux planches nouvelles gravées avec ſoin.

La ſeconde partie de ce Traité contient des réflexions ſur les différentes manières de pratiquer l'opération de la Taille. L'Auteur commence par donner une Hiſtoire abrégée des diverſes méthodes inventées depuis Celſe; & en leur donnant des noms tirés du Grec, qui déſignent les différens endroits où ſe fait la ſection, il préfère l'Urethro-kiſteo-tomie à

laquelle il rapporte toutes les méthodes suivant lesquelles on coupe une portion du canal de l'urètre, & un peu du col de la vessie. Il a cherché à perfectionner cette méthode, s'étant cependant appliqué à toutes ; car il pense, avec les grands Maîtres de l'Art, qu'elles ont chacune leur mérite, suivant les différens cas, & qu'il n'y a que des Chirurgiens de routine, ou prévenus, qui n'en admettent que d'une espèce.

Il joint à ses réflexions l'Histoire d'une opération de la *Taille*, qu'il a faite lui-même à un enfant de six ans, & le détail de deux opérations faites par M. Faget dans l'Hôpital de la Charité, & d'une autre faite dans la Ville par M. Morand. mes Histoires chargées de détails un peu trop allongés, sont terminées par quelques remarques de l'Auteur, à la fin desquelles il promet un autre Ouvrage sur la cause de la

ierre, sur ses suites, & sur les réservatifs qu'on pourroit tenter.

A la suite de ce Traité de la Lihotomie, sont des Observations ur la séparation du Penis par une pération de Chirurgie, beauoup plus usitée en Italie qu'en out autre Pays; & sur l'amputation des mammelles.

Nous ne sçaurions trop exhorer M. Pallucci à exécuter le proet qu'il annonce dans l'Avertissement, de publier ses Observaons sur la cataracte, la fistule acrymale, & la fistule à l'anus. Nous apprenons que depuis que on Traité est publié, il a inventé une nouvelle aiguille pour les ataractes, qui réunit dans le même instrument les utilités de l'aiguille pointue qui perce l'œil, & e l'aiguille mousse qui abbat le rystallin. Des gens de l'Art, en tat de juger des talens, nous ont anté la sagacité de l'Auteur.

ARTICLE LXXIX.

DISSERTATION SUR LA Glace, ou Explication physique de la formation de la Glace, & de ses divers Phenomènes, par M. Dortous de Mairan, l'un des Quarante de l'Académie Françoise; de l'Académie Royale des Sciences, &c. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1749. vol. in-12. pag. 400 & plus, avec Estampe, Planches & Figures.

ON a dit à propos des Auteurs les plus laborieux & les plus variés, qu'un Auteur ne faisoit qu'un Ouvrage dans sa vie: & il est vrai que chaque Auteur a son Ouvrage favori & privilégié, son Ouvrage par excellence. Celui que nous annonçons a, dans sa primeur, remporté des Prix, & ouvert la por-

e des Académies, à Bordeaux,
Paris & ailleurs, à M. de
Iairan.

A leur tour les Académies,
elle des Sciences sur-tout, ont
nis M. de Mairan en état de per-
ectionner, de completer son Ou-
rage, qui est excellent en effet,
'une saine Physique, & ne peut
oncourir désormais pour le
rix, c'est-à-dire pour l'estime
ublique, qu'avec les autres Ou-
rages de l'Auteur, parmi les-
uels l'Aurore Boréale tient un
ang fort distingué.

Dans le dessein que nous avons
e donner un vrai Extrait de ce
'raité de la Glace, déja comme
onnu depuis 35 ans, l'essentiel
st de caractèriser ce que la nou-
elle Edition a de supérieur aux
récédentes, dont elle fait plus
ue doubler l'étendue, ce qui
end l'Ouvrage tout nouveau.
e titre ni presque rien n'annon-
e que ce soit ici une nouvelle

Edition. C'eſt pourtant la quatriéme ; & la troiſiéme n'excedant pas 150 pag. celle-ci paſſe les 400.

D'abord tout le Diſcours préliminaire en forme de Préface, eſt abſolument nouveau , dans ſon objet même comme dans ſa forme. C'eſt le droit d'une Préface de faire une Apologie du Livre , & d'en donner une eſpece d'analyſe ou d'extrait, qui le repréſente en beau autant qu'en vrai, & ſouvent par ce qu'il a dû être , plus encore que par ce qu'il eſt.

A peine l'Auteur daigne-t'il y rendre quelque compte de ſon Livre. Il y traite d'autres ſujets de Phyſique tout auſſi intereſſans, par exemple l'uſage & l'utilité générale des ſyſtêmes , la néceſſité d'une matière ſubtile, étherée ou ignée , comme agent univerſel (ſubordonné) de la nature ; & comme M. de Mairan a tou-

jours ſpécialement ſuivi une manière ſaine de Phyſique, on eſt bien aiſe de le voir ici s'expliquer nettement ſur la méthode générale de Philoſopher, de ſuivre, de développer, d'expliquer la nature & ſes Phenomènes.

Le corps de l'Ouvrage, qui eſt toujours ſur le plan des premières Editions, & aſſujetti aux mêmes principes, eſt diviſé de même en 2 Parties, dont la première traite de la formation de la Glace en général; & la ſeconde, de ſes divers Phénomènes, reſtraints à celle de l'eau. Mais au lieu que la première Partie dans les Editions précédentes contenoit cinq Chapitres, elle en contient aujourd'hui dix-huit.

Les quatre Chapitres de la ſeconde Partie, diviſés en Paragraphes dans les trois Editions, ſont devenus autant de Sections dans la quatriéme, ſans compter une Section entière ajoutée, qui eſt

la seconde ; & en subdivision de toutes ces Sections, on y trouve plusieurs Chapitres sur de nouvelles matières, toutes d'une Physique d'expérience, d'observation, de raisonnement, & allant au fait.

Il n'y avoit point de figures dans les autres Editions. On en a ajouté dans celle-ci en cinq planches, six même en comptant le Frontispice qui tient lieu de figure pour une Description de la page 297. Mais l'usage qu'on peut faire de ces figures, est tel, qu'elles ne se rapportent guères qu'à des Notes ou à des Détails, dont le plus grand nombre peut se passer ou se priver, sans qu'absolument le cours de leur lecture en soit interrompu.

Voici les principales Additions à la premiere Partie. Nous disons les principales, étant impossible que l'Ouvrage tout refondu, comme il l'a été dans la

tête d'un Auteur tel que M. de Mairan, naturellement ſyſtèmatique & attentif, & à portée de voir tant de choſes de Phyſique, ne ſoit plein de nouvelles vues, de nouvelles obſervations, & que le tiſſu de toutes les Parties n'en ſoit comme renouvellé en mieux.

1°. Tout le Chapitre ſecond donne une nouvelle preuve, une démonſtration même du mouvement inteſtin qu'on croit conſtituer l'eſſence des liqueurs : démonſtration déduite fort naturellement de leurs évaporations, dont la facilité prouve au moins le peu d'adhérence des parties entr'elles, & leur diſpoſition prochaine à être enlevées par le moindre mouvement qui augmente le leur.

2°. Au Chapitre ſixiéme, l'Auteur donne une idée générale des qualités ſenſibles du chaud & du froid, de l'été & de l'hyver, ap-

pliquée à la formation de la glace. Il y en avoit un commencement dans la troisiéme Edition. Mais c'est aujourd'hui un développement nouveau & complet.

3°. Tout le contenu des Chapitres 10, 11, 12, 13, 14 & 15 sur les vapeurs chaudes qui s'élévent du sein de la terre, sur le feu Central ou intérieur du Globe Terrestre, appliqué à la théorie des gelées & des dégels, aux Météores & à plusieurs autres Phénomènes généraux, en confirmation de l'existence de ce feu souterrain, d'ailleurs prouvé analytiquement, est neuf.

La seconde partie est encore plus augmentée, parcequ'elle roule sur les Phénomènes, sur des faits dont quelques-uns sont assez modernes, & sur quantité d'observations & d'expériences faites par l'Auteur depuis la troisième Édition, ou même depuis la première. Car les deux der-

nières ayant été données presque sans la participation de notre Auteur ou en son absence, il se contenta d'en retoucher quelques endroits après-coup, & d'y ajouter quelques notes dont les Éditeurs firent usage.

Dans la première des cinq Sections que contient cette Partie où il est traité *des Phenomènes de la Glace dans ses commencemens, & pendant tout le cours de sa formation*, M. de Mairan a beaucoup insisté sur la cause de l'augmentation du volume de l'eau, prête à se geler, & en se glaçant. Il avoit assigné deux causes à cette augmentation dans l'édition précédente; sçavoir les Bulles d'air qui s'y forment, & le dérangement qui survient aux parties intégrantes de l'eau, par la sortie ou le dégagement de l'air d'entre ses interstices. Il n'a point aujourd'hui renoncé à ces deux causes qui sont comme visibles, surtout

la premiére que l'Auteur convient avoir été touchée par quelques Auteurs. Mais il ajoute à cette cause la raison vraiment Géométrique que ni lui jusques-là ni personne, que nous sachions, n'avoit alléguée. C'est le sujet de tout le 5me. Chapitre, & de la grande Note qui l'accompagne.

Une troisième cause absolument nouvelle qui suit ces deux, c'est le dérangement spécial de l'eau, de ses parties, en vertu d'un arrangement supérieur, & tout-à fait savant quoique naturel, destiné par la tendance des parties de l'eau à former entr'elles des angles de 60 dégrés. Rien ne constate mieux la régularité Géométrique de la Nature que cette observation, que M. de Mairan a fort poussée, mais que nous prenons la liberté de l'exhorter à pousser plus loin. L'exposition de cette cause que

nous appellons Géométrique, ses divers effets sur l'eau qui se glace, & l'application du même principe à quelques autres Phénomènes, indépendamment de la congélation, font le sujet des Ch. 7, 8, 9, 10 & 12.

L'observation de l'arrangement singulier des paillettes métalliques qui composent les Pyrites, dont aucun Naturaliste n'avoit peut-être fait mention, & des Remarques sur l'arrangement déterminé des Parties composantes des corps qui se cristallisent comme des sels qui se coagulent, comme le sang &c. relativement à l'angle qu'affectent les parties de l'eau, font le Chapitre 8, & les notes qui l'accompagnent sur les étoiles de la neige, font le Ch. neuviéme &c.

La deuxiéme Section, sur les Phénomènes de la congélation, relativement à l'état & aux circonstances où se trouve l'eau qui

doit se geler, & les questions particulières qui en dépendent contenant neuf Chapitres, est tout ce qu'il y a de plus nouveau dans toutes ces parties, que nous voudrions pouvoir détailler avec l'Auteur, très-entendu dans ces sortes d'analyses & d'expositions lumineuses & à la portée des Lecteurs les moins intelligens.

La plupart des chapitres de la 3me. Section, sur les phénomènes de la Glace, lorsqu'elle est toute formée, ne sont guères que les Paragraphes de la 3me. édition, mieux dévelopés, en meilleur ordre, & augmentés de diverses remarques. Mais les Chapitres 2, 4, 5 & 11 dont le dernier traite de la Neige, ont été ajoutés en entier.

La 4me. Section de la destruction de la Glace, de sa fonte, est pleine d'additions qu'il est malaisé d'indiquer. Les Chapitres 5, 6& 7 tous neufs traitent de ma-

tières auxquelles ni peut-être aucun Auteur, ni M. de Mairan même, dans les trois autres éditions, n'avoient touché.

Peut-on ſuivre la Glace plus loin que ſon commencement, ſon milieu & ſa fin ? Oui, M. de Mairan la ſuit au-delà de la Nature, pour l'y retrouver, dans ſa génération artificielle par le moyen des ſels, dans la 5 me. & dernière Section, qui eſt celle où il y a le moins de changemens & d'additions. Encore en faut-il excepter les Chapitres 6, 8 & le dernier &c. Cela eſt tout ſimple : celui qui dans ſon coup d'eſſai a ſurpaſſé les autres, il y a 35 ans, a pu 32 ans après ſe ſurpaſſer lui-même par un coup de maître, dont *l'Aurore Boréale* étoit (grace au mot non recherché) l'Aurore en effet.

ARTICLE LXXX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

EVangeliarium quadruplex Latinæ Versionis antiquæ seu Veteris Italicæ nunc primùm in lucem editum ex Codd. Mss. aureis, argenteis, purpureis, aliisque plusquàm millenariæ antiquitatis, sub auspiciis Joannis V. Regis fidelissimi Lusitaniæ &c. à Josepho Blanchino Veronensi Congreg. Oratorii Sancti Philippi Nerii de Urbe. Voll. 4, C'est l'ancienne Version Italique des quatre Evangiles, qu'on publie d'après les meilleurs Mss. Le P. Blanchini y ajoute la

mparaison du texte Grec ordi-
ire ; des dissertations en for-
e de lettres sur les points qui
téressent le fond de l'Ouvrage;
s Planches gravées pour repré-
nter les Caractères des princi-
ux Mss. dont on s'est servi &c.
*annonce de ce Livre ne fait point
ntion du format ;* il se trouve
ez Grégoire Rosseno & le sui-
nt de même.

Vindiciæ Romanorum Ponti-
um Auctore Francisco Anto-
o Cavalcanti, ex Clericis Regu-
ibus, Archiepiscopo Consenti-
. Fol. *Défense des Papes &c.*

Historia Priscillianistarum ,
e de Hæresi Priscillianâ, Histo-
a Dissertatio in duas Partes dis-
buta , à Franc. Gieves , Pres-
tero , Juris Canonici Docto-
. 1749. *Histoire des Priscillia-
stes* ou *Dissertation Historique
chant cette Hérésie &c.*

Ragionamento contro la volgare opinione di non potere venire à Roma nella Estate. 4°. *Discours contre l'opinion où l'on est d'ordinaire, qu'il n'est pas sûr de venir à Rome durant l'Eté.*

L'opinion vulgaire qu'on combat ici est que le voyage de Rome, depuis la Magdelaine jusqu'à la fin d'Octobre, altère fort la santé, & cause même souvent la mort à ceux qui vont dans cette Capitale. Cette opinion n'est pas aussi répanduë aujourd'hui qu'elle l'étoit autrefois ; cependant les gens sages ne la traitent pas encore de préjugé ou de fantaisie, & le Livre qu'on publie pour rassurer le Public, ne persuadera pas tout le monde. Il n'y a point d'année que le mépris de ce sentiment qu'on traite ici de vulgaire ne soit funeste à quelqu'un.

Benedicto XIV. P. O. M. Doctrinam de servorum Dei Beatificatione & Canonizatione redactam in Synopsim, Sacrorum Rituum Schola Autori suo, Magistro ac Patrono D. D.

Publice defendet in Gregorianâ Soc. JESU Universitate R. D. Nicolaus Ricci, Sacræ Theologiæ Doctor, primus Academiæ Theologicæ in Archigymnasio Sapientiæ Academicus & Sacrorum Rituum in Collegio Romano Auditor.

Joanni V. Portugalliæ & Algarbiorum Regi fidelissimo Doctrinam Benedicti XIV. Pont. Opt. Max. de Sacro-Sancto Missæ Sacrificio in centum exercitationibus propositam, Sacrorum Rituum Schola perenne observantiæ suæ Monumentum D. D.

Publice defendet in Gregorianâ Soc. JESU Universitate peril-

luſtris D. Andreas de Kempelen è Nobilitate Hungaricâ, comitatus & urbis Poſſonienſis, Academiæ Theologicæ Archigymnaſii Sapientiæ Academicus, Sacrorum Rituum in Collegio Romano Auditor, & Collegii Nobilium Eccleſiaſticorum Auditor.

Ce ſont deux Thèſes ſoutenuës avec un appareil extraordinaire au Collége Romain ; la 1re le 25 & la 2de le 26 de Fevrier dernier. Le Programme de la 1re. étoit un Volume in 4°. de 500 pages, contenant un fort bon abrégé des quatre volumes *in-folio* de N. S. P. le Pape Benoit XIV, *ſur la Béatification & la Canoniſation des ſerviteurs de Dieu.*

Le Programme de la 2de. eſt un Volume in-4. de 128 pages, tiré de l'Ouvrage du même Pontife ſur le Sacrifice de la Meſſe. Ces deux Théſes ont été ſoutenues dans la belle Egliſe du Col-

égeRomain, laquelle étoit décoée dans le meilleur goût & avec a plus exquise magnificence. On çait que rien n'égale le talent les Romains pour ces sortes de êtes. Un édifice paré de leur grande manière est un lieu enchanté ; celui-ci, qui fut visité la reille par le Pape même, attira es éloges de Sa Sainteté & parut aux yeux de toute cette Capitale une merveille en ce genre : au reste les deux Actes réussirent parfaitement pour l'essentiel des choses qui furent dites par les Proposants & les Répondants.

Cette Ecole de Liturgie a été fondée par le Pape règnant, & le Professeur est le P. Azevedo Jésuite Portugais.

De Venise.

Antoine Bartoli imprime en cette Ville l'Histoire ancienne

de M. Rollin traduite en Grec vulgaire.

Lettera Chirurgica del Dottore Reghellini Medico Chirurgo in Venezia soprà l'offesa della vista in una Donna consistente nel radoppiamento degl' oggetti seguita dopo la depressione della cataratta. 4°. pag. 62. 1749. *Lettre du Docteur Reghellini Medecin-Chirurgien sur l'accident arrivé à une Dame qui voyoit les objets doubles depuis qu'on lui avoit abaissé la Cataracte, &c.*

Diffesa della commune ed antica Sentenza che i fulmini descendano delle nuvole, contro l'opinione del signor Marchese Scipione Maffei, che si formano al basso, ed ascendano &c. *Défense du commun & ancien sentiment qui porte que la foudre se forme & descend des nuës &c.* 1749. 4°. p. 184. L'Auteur est un Docteur nommé *Giuseppe Costasini.*

Georgii

Georgii Stobæi de Palmaburgo Episcopi Lavantini, Cæsareæ Majestati & Ferdinando Archiduci Austriæ à secretioribus consiliis &c. Epistolæ ad diversos, nunc primùm in lucem editæ. 1749. 4°. p. 425. *Lettres de Georges Stobée Evêque de Lavane &c.* L'Editeur de cet Ouvrage est le P. Jerôme Lombardi Jésuite. Il l'a dédié aux Chanoines Réguliers de S. Augustin de Portugal. Il a mis à la tête une Préface instructive, & chaque lettre est précédée de l'exposition du sujet qui y est traité. On y trouve de plus quelques éloges de l'Auteur & une table fort exacte des Matières. George Stobée fut élu l'an 1583. Evêque de Lavane en Carinthie, & il mourut en 1618.

D. Thomæ Aquinatis Opera. Editio altera Veneta ad plurima exempla comparata & emendata. Accedunt vita seu elogium ejus

à Jac. Echardo diligentissimè concinnatum &c. Tom XI. complectens scriptum in 3um. sententiarum Librum. Tom. XII. complectens scriptum in distinctiones XXII. Lib. IV. Sententiarum &c. 4°. 1749. *Nouvelle Edition des Œuvres de S. Thomas d'Aquin, Tom. XI. & XII. &c.*

DE FLORENCE.

Istoria degli Anni Sancti dal loro principio fin al presente del 1750. &c. 4°. *Histoire des Jubilés depuis leur commencement jusqu'à celui de cette année 1750.* Cet Ouvrage ne paroît pas encore, on l'imprime.

Vita di San Gherardo da Villa-magna scritta dal Dottor Giuseppe Maria Brocchi Protonotario Apostolico &c. Fol. pag. 44. *La Vie de S. Gérard de Villemagne &c.* Cet Ouvrage est dédiè au Grand-Maître de Malthe, Emmanuel Pinto, qui a demandé & obtenu une Relique de S. Gé-

d. Il nâquit, dit-on, en 1174.
'illa-Magna ancien Bourg de
ſcane qui n'étoit éloigné de
›rence que de cinq milles. On
:tend qu'il fut Chevalier ſer-
nt d'Armes de l'Ordre de S.
ın de Jérusalem ; ce qui ne
mpêcha pas de recevoir de la
ıin de S. François l'habit du
rs-Ordre. Il mourut environ
n 1258.

Scritture del Dottore Giov.
rolamo Carli Saneſe intorno
varie Toſcane e Latine ope-
tte del ſignor Dottore Giov.
ulo Simone Bianchi di Rimini
e ſi nomina Giano Planco. T.
8°. Pag. 512. 1749. *Ceci eſt une
itique des Ouvrages de M. Bian-
i : Critique qui manque de réſer-
& de modération.*

Petri Antonii Michelii Catalo-
ıs Horti Cæſarei Florentini,
pus Poſthumum juſſu Societatis
›tanicæ editum, continuatum

& ipsius Horti historiâ locupletatum, ab Joanne Tozzettio Florentino, Med. Doct. rei Herbariæ Professore Publico &c. fol. 1748. *Catalogue des Plantes du Jardin Impérial de Florence &c.*

De Faenza.

De Maris Æstu reciproco Dissertatio. in-12 1749. *Dissertation sur le Flux & Reflux de la Mer.* L'Auteur de cet Ouvrage est M. Leonard Puppini de Bagnacavallo. Il prétend que la vraie cause du flux & reflux est le Soleil.

De Cremone.

Vindiciæ Augustinianæ ab imputatione Regni Millenarii, Autore Joan. Cadonici Sacerdote Veneto. 4°. 1747. pag. 311. *Défense de S. Augustin contre l'imputation de Millénarisme* &c. L'Auteur soutient que le Sermon

259 attribué à S. Auguſtin, n'eſt qu'un centon dont les diverſes parties ſont à la vérité tirées de S. Auguſtin, mais mal unies, mal aſſorties par quelqu'un qui apparemment a voulu faire ce S. Docteur fauteur de l'erreur des Millenaires.

De Padoue.

Il Ciclope, componimento Satyrico di Euripide &c. 8°. p. 120. 1749. *Le Cyclope d'Euripide traduit en Italien par M. Jerôme Zanetti.* Cet Auteur joint à ſa Traduction l'Orphée d'Ange Politien, Ouvrage devenu rare.

De Milan.

Sacro-ſanctus Evangeliorum Codex ſancti Euſebii Magni Epiſcopi & Martyris manu exaratus, ex Autographo Baſilicæ Vercelenſis ad unguem exhibitus, nunc

primùm in lucem prodit operâ & ſtudio Andreæ Irici Tridinenſis, Collegii Ambroſiani Doctoris 4°. 1748. *Le ſaint Volume des Evangiles imprimé ſur le Mſ. Autographe de S. Euſebe Evêque & Martyr &c.*

De Verone.

Riſpoſta à l'Anonimo Autore delle *Animadverſiones in Hiſtoriam Theologicam à Cl. V. March. Scipione Maffejo elaboratam. Francofurti 1749.* dedicata a i buoni Theologi di tutte le Scuole Catholiche. in-12. pag. 149. *Réponſe à l'Anonyme qui a attaqué l'Hiſtoire Théologique de M. le Marquis Scipion Maffei.* Cette réponſe eſt diviſée en deux parties. M. Maffei réfute dans la premiere tout ce que l'Anonyme a dit contre ſon hiſtoire de la Grace; & dans la ſeconde il entreprend de prouver que le ſyſtême de

cet Anonyme est contraire à ceux que toutes les Ecoles Catholiques soutiennent.

FRANCE.

DE BORDEAUX.

Le Sr ROUQUETTE, Teneur de Livres, & Arithmeticien Juré de la Ville de Bordeaux, fait imprimer en beau Caractère d'Hollande sur beau Papier, en vertu du Privilége exclusif qu'il en a obtenu de SA MAJESTE', un Livre de sa composition, en un volume *in-8°*. de plus de 600 pages qui a pour titre, *Arithmetique choisie.*

Ce nouveau Traité d'ARITHMETIQUE, composé avec une attention particulière, contient de la façon la plus claire & la plus précise,

1°. Les quatre Régles tant simples qu'en Fractions, les égalités

de ces dernières bien expliquées, ainsi que leurs Réductions familières & générales.

2°. Une Méthode (non connue jusqu'à présent) pour faire la Multiplication par la Soustraction, même trois ou quatre Multiplications à la fois.

3°. Toutes sortes de Régles de trois, de cent & d'intérêt, attaquées de toutes parts.

4° Diverses Regles de Compagnie, de Mélange & d'Alliage.

5°. La Régle de Finances.

6°. Le Calcul du Toisé, tant plan que solide.

7°. Les Régles générales pour faire les Changes les plus difficiles, trouver le pair & la valeur des entiers étrangers, &c.

8°. Les Changes de France, de Hollande, d'Angleterre & d'Hambourg, sur les différentes Places de l'Europe.

9°. Une Méthode (non con-

nue jusqu'à présent) pour faire deux Traites, deux Remises, ou une Traite & une Remise à la fois, au moyen de laquelle on voit l'argent qu'il y a à compter ou à recevoir dans chaque Place où l'on a tiré ou remis, ainsi qu'on le verra par 40 exemples de suite, qui font 80 Changes.

Enfin, on trouvera dans ce Livre près de 200 Changes opérés, tant par l'Addition, Multiplication, Division, & Regle de Trois, que par la Regle conjointe, & les combinaisons desdits Changes; avec plusieurs négociations de Banque, où l'on voit où il faut tirer ou remettre, pour gagner.

Le prix dudit Livre sera de 7 liv. 10 sols broché.

Il ne coûtera que 4 liv. 16 s. à ceux qui en souscrivant pour icelui, payeront actuellement 3 liv. entre les mains de l'Auteur, qui loge rue du Parle-

ment, ou de la perſonne par lui prépoſée, qui leur en remettra ſa Reconnoiſſance, portant promeſſe de lui fournir ledit Livre dans le courant du mois d'Octobre prochain, tems auquel les Souſcripteurs payeront les 36 ſols reſtans.

On ne ſera admis à ſouſcrire que juſqu'au dernier Juillet prochain; & enfin, on avertit que tous les Livres ſeront ſignés, numerotés, & qu'ils auront l'empreinte du Cachet de l'Auteur, & qu'on n'en vendra aucun, qu'on n'ait ſatisfait les Souſcripteurs.

DE PARIS.

Tableaux, Eſtampes & Deſſeins qui ſe trouvent dans le fond de feu M. Gerſaint. De l'Imprimerie de Prault Quai de Gévres.

Les Arts ont perdu, en la perſonne de M. Gerſaint, un homme qui honoroit ſa Profeſſion;

Il étoit Marchand de Tableaux, d'Estampes, de Desseins, de Curiosités de toute espéce ; & il connoissoit tout le prix des pièces qui entroient dans son commerce. Nous jugeons de ses lumières par les Catalogues raisonnés qu'il donnoit de tems en tems, & qui faisoient plaisir à tous les Amateurs. Peu de tems avant sa mort, il avoit reçu de Hollande une belle provision de Tableaux & d'Estampes ; dont on publie aujourd'hui le Catalogue. On voit indiqués sur cette liste plusieurs morceaux de Rubens, entr'autres *un Tableau très-sçavant représentant N. S. dormant dans une Barque où il étoit entré avec ses Disciples.* Il porte pouces de haut sur 52 de large.

Un autre de 25 pouces & de de haut sur 36 pouces de lar représente Remus & Romu enfans, entourés de plusieurs

figures allégoriques : *morceau très-agréable & d'une couleur parfaite*, &c.

Parmi les Eftampes on en remarque ici 72 du Rembrand & tout l'œuvre de Berghem en 215 pièces, des premières épreuves. &c.

Au nombre des Deffeins, on a huit Académies de M. le Moine, avec fept différents fujets du même ; & les fept Sacrements du Pouffin de la façon de Pefne &c.

On doit donner le Catalogue des Livres de M. Gerfaint ; s'il parvient jufqu'à nous, il faudra raifonner avec quelque exactitude fur cette fucceffion littéraire. On nous obligeroit fort fi l'on vouloit y joindre une notice des occupations & des qualités de ce Négociant, qui exerçoit peut-être fa profeffion avec trop de capacité & d'honneur pour amaffer de grands biens : circonftance dont nous ne parlons toutefois que par conjecture.

AVIS AU PUBLIC.

Concernant le corps complet de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences en 78 Vol. in 4°. avec figures en Taille-douce, proposé par Souscription chez Martin, Coignard, Boudet, Guerin & Durand rue S. Jacques.

Nous sommes obligés de resserrer beaucoup ce *Prospectus* qu'il faudroit voir neanmoins dans son entier, parcequ'il est fort bien.

On propose ici 1°. l'Histoire & les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences depuis son établissement en 1666. jusqu'à son renouvellement en 1699. 2°. Depuis ce renouvellement jusqu'en 1745 inclusivement. 3°. Les Tables générales de ces Mémoires. 4°. Le Recueil des Machines; le tout formant un corps de 78 vol. in-4°. dont le prix or-

dinaire est de 970 liv. Or les Libraires ci-dessus nommés proposent aux Souscripteurs de les leur livrer au prix de 660 liv. en feuilles : somme payable en huit termes ainsi énoncés.

I. En souscrivant, chaque Souscripteur payera la somme de 120 liv. ci 120 l.

II. Au premier Septembre 1750, en recevant les dix premiers volumes, la somme de 81 liv. ci 81 l.

III. Au premier Décembre 1750, en recevant les neuf volumes suivants, la somme de 81 liv. ci 81 l.

IV. Au premier Mars 1751, en recevant les neuf volumes suivants, la somme de 81 liv. ci 81 l.

V. Au premier Juin 1751, en recevant les neuf volumes suivants, la somme de 81 liv. ci 81 l.

VI. Au premier Septembre 1751,

en recevant les neuf volumes suivants la somme de 81 liv. ci 81 l.

VII. Au premier Décembre 1751, en recevant les dix volumes suivants, la somme de 72 liv. ci 72 l.

VIII. Au premier Février 1752, en recevant les onze volumes suivants, la somme de 63 liv. ci 63 l.

Au premier Mars 1752 en recevant les onze volumes restants rien, ci 00

Total du prix. 660 liv.

On ne sera admis à souscrire que jusqu'au Mois d'Août prochain inclusivement, après lequel tems il n'en sera plus vendu au Public que pour le prix ordinaire de 970 l. en feuilles.

Les Souscripteurs sont priés de retirer les volumes qui doivent

leur être délivrés à chaque terme ci-dessus indiqué, & ils sont avertis que, faute par eux de n'avoir pas retiré la totalité desdits Volumes, six mois après le terme du Mois de Mars 1752 expiré, leurs avances seront perdues pour eux.

Ceux qui voudront payer lad. somme de 660 l. en un seul payement, recevront en même tems un exemplaire complet en 78 Vol. en feuilles.

On avertit qu'il n'en sera vendu aucun volume détaché à moins de 12 l. chaque Volume en feuilles sans aucun rabais; de même que le Recueil des Machines en six volumes à moins de 105 livres en feuilles.

Le reste de cet avis est un détail fort circonstancié de tous les volumes qui composent le corps entier de ce grand Ouvrage.

Briasson Libraire à Paris, croit devoir informer le Public, qu'en

'availlant à réunir toutes les par-
es qui composent la collection
ntière des Mémoires pour les
ciences & les beaux Arts, im-
rimés à Trévoux, qu'il a pro-
osée par voye de souscription,
a été étonné que tous les exem-
laires qu'il a consultés dans les
ibliothèques & chez les Parti-
uliers se sont trouvés imparfaits
e la plus grande partie des Mé-
ailles; figures & additions,
ui ont été mises à la fin des mois
1 différens tems. Comme il est
onstant que ces defauts ôtent
out le prix à ce Recueil, il a
it les plus grands efforts pour
s réparer, & à la fin il y est
arvenu. Il fournira ces divers
orceaux avec les Exemplaires
u'on a arrêtés chez lui par voie
e souscription; & il offre de
s vendre à ceux qui ont déjà la
'ollection entiere, & qui doi-
ent être jaloux de rendre leur
xemplaire complet.

Après cet avis, le même Libraire donne la Note détaillée de toutes les figures, additions, & feuillets volans qui doivent se trouver dans les Mémoires de Trévoux jusques & compris 1749. Cette liste remplit quatre grandes pages in-4°. à deux colonnes. On reconnoit au coup d'œil que la recherche de tant de petites pièces noyées dans une suite de 600 Volumes, a dû couter beaucoup de tems & de soins; que cette réparation étoit tout-à-fait nécessaire au Recueil entier de ces Mémoires; & que ceux qui souscrivent actuellement auront, sans embarras, l'avantage de se procurer un Livre bien complet.

Abrégé de l'Histoire Générale de Languedoc. Par Dom Joseph Vaissette Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, 6. volumes in-12. chez Jacques Vin-

cent rue Saint Severin. M. DCC. XLIX.

Nous aurions annoncé bien plutôt cet abrégé, s'il étoit venu plus promptement à notre connoissance : ce qui nous donne occasion de prier les Libraires, comme nous avons déja fait tant de fois, de nous communiquer de bonne heure les annonces qu'ils souhaitent faire passer dans nos Mémoires.

Cet abrégé d'une grande histoire fort estimée aura particuliérement l'avantage de plaire à ceux qui n'ont pas le tems de lire cinq Volumes *in-folio*. C'est le motif qui a engagé l'Auteur dans ce nouveau travail. Au coup d'œil son Livre nous a paru aussi bon en petit qu'en grand, & nous applaudissons encore très-volontiers à ses succès.

On voit ici une Histoire de Cléopatre, in-12. p. 118. L'Hif-

torien ſe porte pour avoir ſuivi les monumens de l'Antiquité, Plutarque ſurtout qu'il cite quelquefois d'après la Traduction d'Amyot. On trouve aux pag. 14 & 15 un Parallèle ſoutenu & bien travaillé d'Octave & Antoine. Les détails qui regardent Cléopatre ne doivent point nous occuper ici, cette Princeſſe étant déjà bien connuë par ſes intrigues, ſon luxe & ſes malheurs.

On vient de recevoir des Exemplaires de l'abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. l'Abbé Fleury. Les 2 premiers Tomes in-12 comprennent les 6 premiers ſiécles. L'Ouvrage eſt imprimé à Avignon & dédié à M. l'Evêque de Beziers. Nous en rendrons compte inceſſamment.

Comme on nous a reproché dans le Mercure de Mai d'avoir

parlé d'une *Lettre* prétenduë *de M. Le Gendre* au lieu d'une Lettre *à M. Le Gendre*, nous prions le Critique de voir l'*Errata* de nos Mémoires d'Avril, où cette faute étoit corrigée plus d'un mois avant que le Mercure de Mai parût.

Le même Censeur ne peut souffrir que nous ayions regardé comme *Curieuse* cette *Lettre à M. Le Gendre de S. Aubin.* Sur quoi nous le prions encore de considérer qu'en fait de curiosités Littéraires il est des dégrés infinis, & que comme on inséra dans le Mercure de Novembre 1741 cette *Lettre à M. Le Gendre*, sans doute comme pouvant intéresser en quelque chose le Public, nous avons pu sous ce rapport la regarder comme curieuse.

Voila tout ce que nous avons à dire sur cet article du Mercure de Mai dernier, laissant les reproches de précipitation & de

négligence qu'on nous diſtribuë ſans façon pour les deux très-petits objets que nous venons d'indiquer. Notre méthode eſt de travailler en ſilence ; de ne rien épargner pour ſatisfaire un Public judicieux, éclairé, impartial ; de compter un peu ſur ſon indulgence s'il nous échappe des fautes ; d'éviter toute altercation, & de laiſſer le ſtyle Polémique de Scaliger & de Scioppius à ceux qui le trouvent beau.

TABLE DES ARTICLES du mois de Juin 1750. II. Vol.

Article LXX. *Hiſtoire Générale de Pologne &c.* T. II. 1349.
ART. LXXI. *L'Ecole du Jardin Potager.* T. II. p. 1365
ART. LXXII. *Hiſtoire des Voyages* T. VII. 1375

ART. LXXIII. *Traité des Fluxions* T. II. 1393

ART. LXXIV. *De Astronomicâ Speculâ &c.* Construction d'un Observatoire &c. 1403

ART. LXXV. *Traité de la Structure du Cœur* Tom. II. 1419

ART. LXXVI. *Oreste, Tragédie.* 1443

ART. LXXVII. *Traité des Pierres gravées &c.* 1473

ART. LXXVIII. *Nouvelles remarques sur la Lithotomie &c.* 1489

ART. LXXIX. *Dissertation sur la Glace &c.* 1494

ART. LXXX. *Nouvelles Littéraires.* 1506.

Errata pour Juin I. Vol.

Pag. 1211. l. 12. tel que soit, *lisez* quel que soit.

P. 1283. l. 13. dans son tableau, *lis.* dans son beau.

P. 1336. l. 1. respiration *lisez* transpiration.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 28 May 1750.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

MEMOIRES

POUR

L'HISTOIRE DES SCIENCES

ET

DES BEAUX ARTS.

Juillet 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juillet 1750.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée. }

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s, le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années :

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	14.	v.
1725.	12.	v.	1750.	9.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Juillet 1750.

ARTICLE LXXXI.

***HISTOIRE GENERALE DE** Pologne, par M. le Chevalier de Solignac, Sécretaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar. Tome III. in-12.*

CE volume contient l'histoire des régnes de Uladislas, de Casimir le Grand & de Jagellon. La plûpart

ſuivre l'Auteur dans le
tant de faits, nous choiſi
rendre compte, 1°. de
re que firent les Chevali
toniques à Uladiſlas &
mir. 2°. des exploits de
qui unit le grand Duch
thuanie à la Pologne,
procura la Converſion
thuaniens à la foi.

I. Conrad Duc de
& Régent de Pologne, ſe
dépouillé de ſes Etats
Pruſſiens, réſolut d'appel

la Terre Sainte, ils s'étoient retirés à Venise. C'est-là que Conrad les envoya chercher, & pour les engager à s'établir dans ses Etats, il leur proposa les conditions les plus avantageuses. Elles furent acceptées, & les premiers exploits des Chevaliers justifièrent la confiance qu'on avoit eue en leur courage; mais ils ne justifiérent pas l'imprudence qu'avoit fait Conrad de se livrer à des amis ambitieux & plus redoutables pour ses Etats que ses ennemis les plus dangereux. Les Chevaliers Teutoniques fiers de leurs succès, gardèrent fort mal leurs engagements avec la Pologne, & voulurent devenir Conquérants. Ils enlevèrent des Provinces entières à la Pologne, & essayèrent de soumettre la Pologne même. La Mazovie, la Prusse, la Poméranie furent durant plusieurs siècles un théâtre affreux de fu-

reur, de sang, de carnage. *On vit alors*, dit l'Auteur, *un Phénomène singulier de Religion & de Politique; une Societé Ecclésiastique dévouée à l'humiliation & à la pauvreté, balancer elle seule toutes les forces d'une Nation puissante.* Tout le monde sçait que tous les efforts de cette Nation puissante n'ont pu réussir à chasser les Chevaliers des Provinces qu'ils avoient usurpées, & qu'on fut obligé de les supprimer.

L'ambition & les excès des Chevaliers éclatèrent fortement durant le Régne de Vladislas. Ils s'emparèrent de Dantzic, & de plusieurs Villes de la Poméranie par des perfidies & des trahisons qui révoltent. Le Roi eût bien désiré d'être en état de punir ces Religieux perfides & ambitieux; mais il avoit d'autres ennemis sur les bras, & il fut obligé de s'en tenir à une Conférence qu'il ménagea avec le

Grand-Maître. Le Prince lui parla avec force & avec vivacité, & cette vivacité convenoit dans la bouche d'un Souverain offensé. Il lui reprocha les lâches trahisons de son Ordre, & son insatiable avidité ; il le fit souvenir de ses sermens ; de ses traités, & des devoirs de son état, & ne lui dissimula point le scandale que donnoit son Ordre, qui établi pour servir les pauvres, & étendre la foi de l'Evangile, deshonoroit la Religion par ses mœurs, ses excès & son ambition. Le Grand-Maître écouta le Prince avec respect, se justifia fort mal, promit tout & ne tint rien.

Les Chevaliers continuèrent d'étendre leur domination, quelquefois par d'indignes artifices, le plus souvent à force ouverte. Vladislas persuadé que l'autorité du Pape pourroit réprimer les attentats de ces Religieux Con-

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 28 May 1750.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juillet 1750.

quérans, s'adressa à Clément V. qui gouvernoit alors l'Eglise, & qui lui envoya deuxLégats chargés d'informer contre les Chevaliers & de punir leurs désordres. Si la liste de ces désordres n'est point exagérée, ils étoient dignes de toutes les punitions, & on a peine à concevoir que des Religieux qui devoient être encore dans la ferveur de leur 1re. institution, ayent été capables d'aussi grands excès. Ce qui est certain c'est qu'ils redoutèrent peu toutes les foudres de Rome, & que sous les yeux même des Légats ils excitèrent par leurs intrigues un soulevement en Pologne qui causa bien de l'embarras à Vladislas, & qui leur donna le tems de réunir leurs forces pour attaquer ce Prince.

Les Chevaliers déclarèrent la guerre à Vladislas, & ne projettèrent rien de moins que de s'emparer de toute la Pologne. Leurs

derniers ſuccès parurent annoncer la conquête de ce Royaume. Ils s'emparèrent ſans obſtacle de Cujavie, de Lencici, de Gneſne, du Palatinat de Kaliſch & de la Siradie. » Ils commirent, dit l'Auteur, des déſordres, que les droits même » de la guerre ne pouvoient autoriſer. Leurs hoſtilités ordinaires étoient des aſſaſſinats, » des ſacriléges, des crimes, des » horreurs qui n'offenſoient pas » moins la Nature dont ils mépriſoient les loix, que la Re-» ligion qu'ils devoient au moins » reſpecter par Politique. » Ces horreurs allumèrent le courage de la Nobleſſe Polonoiſe; ils s'aſſemblèrent des différentes parties du Royaume. Vladiſlas tout vieux & infirme qu'il étoit, ſe mit à leur tête, & il alla camper à Plouze aſſez près de l'Armée des Chevaliers Teutoniques. C'eſt là que la Providence

les attendoit pour les punir de leurs forfaits&de leurs désordres. Vladiſlas, quoique fort inférieur en forces,réſolut de les attaquer. Il harangua ſes Troupes d'une manière fort propre à exciter leur courage, & à échauffer leur imagination, ſi une harangue pouvoit être entenduë par une Armée. Cette armée n'avoit pas apparemment beſoin de l'éloquence du Prince. Son exemple, le ſentiment de leurs malheurs,leur bravoure naturelle, & le ſouvenir de leurs anciennes victoires inſpirèrent une ardeur incroyable. La Victoire fut longtems balancée ; mais enfin elle ſe déclara pour les Polonois. » Chargés » en tête & en queuë, preſſés » de toutes parts, les Cheva» liers, leurs Généraux, tous » ceux qui purent échaper à la » mort ou à la captivité, ſe re» tirèrent épars & diſperſés, in» certains d'une retraite aſſurée.

» Ils laiſſèrent 20000 morts ſur
» le champ de bataille. Les Po-
» lonois avoient ordre de ne pas
» faire de quartier, & ils maſſa-
» croient inhumainement tous
» ceux qui offroient de ſe ren-
» dre. «

Vladiſlas n'eut pas le tems de profiter de ſa Victoire, & de pouſſer plus loin ſes Conquêtes. Il mourut peu de tems après à Cracovie, fort touché de n'avoir pu ſubjuguer les Chevaliers. Près d'expirer, il fit venir ſon fils & ſon Succeſſeur, & lui dit : » Si
» vous aimez votre gloire, gar-
» dez-vous de rien ceder aux
» Teutoniques, & prenez plutôt
» le parti de vous enſevelir ſous
» les débris de votre Thrône ;
» ne laiſſez pas à vos Succeſſeurs
» un exemple de lâcheté capable
» de ternir vos vertus, & l'éclat
» de votre régne. Puniſſez les
» perfides, & plus heureux
» que votre pere, chaſſez-les ;

» s'il ſe peut, d'un Royaume,
» azile reſpectable que la pitié
» leur avoit ouvert, & qu'ils
» n'ont pas craint de profaner
» par la plus noire ingratitu-
» de. «

Caſimir n'avoit pas beſoin des exhortations d'un pere mourant, pour ſentir la néceſſité de combattre & de détruire, s'il pouvoit, un Ordre, dont l'établiſſement avoit été en Pologne l'époque de tant d'horreurs, de troubles & de maſſacres; mais ce Prince, né avec un eſprit ſolide, juſte & profond, avoit obſervé que les Chevaliers avoient l'art de ſe relever de leurs pertes, & que les combats & les défaites même, bien loin de les détruire, ne faiſoient que les multiplier. Il aima mieux faire la paix avec de ſi dangereux ennemis; & il ſongea ſérieuſement à corriger la licence, la miſère, & le déſordre qu'une longue guerre avoit in-

troduits dans le Royaume. Casimir, surnommé le Grand, & qui méritoit ce nom par ses qualités, avoit peu de goût pour la guerre, & en connoissoit les dangers & les malheurs. Il paroissoit né pour créer & reformer une grande Nation, & il fit usage de ce rare talent pour le bonheur de la Pologne, qui retentit encore aujourd'hui des éloges de ce grand Roi. Jagellon son successeur suivit un autre Plan : il fut toujours en guerre avec les Teutoniques. Il les vainquit plusieurs fois, & à la fameuse bataille de Tannenberg, on leur tua 50000 hommes, & on prit 14000 prisonniers. Mais, comme nous l'avons déja observé, ils avoient l'art de réparer leurs pertes, & ils étoient redoutables, même après leur défaite.

II. Il nous reste à parler de Jagellon, & nous sommes fâchés que les bornes d'un Extrait ne

nous permettent pas d'entrer dans le détail d'un règne si intéressant. Les Polonois, qui sous le règne de Louis de Hongrie Successeur immédiat de Casimir, s'étoient érigés en République, déférèrent la Couronne à Hedwige fille cadette de Louis. Plusieurs Princes s'empressèrent de demander en mariage une Princesse dont les Historiens Polonois vantent extrêmement la beauté, l'esprit & les vertus. Jagellon grand Duc de Lithuanie fut préféré. Il offroit d'unir ses vastes Etats à la Pologne, & il se soumettoit à toutes les conditions qu'il plairoit aux Polonois de lui imposer. Son premier soin fut de se faire baptiser, & de travailler à la conversion des Lithuaniens. Hedwige l'accompagna en Lithuanie, & leurs travaux furent si heureux, qu'en peu de temps le Christianisme y fut établi.

Jagellon n'aimoit pas la guer-

re, & cependant la nécessité de se défendre contre d'injustes usurpations l'obligea d'être toujours en armes. Heureux, habile & vigilant, il triompha presque toujours de ses ennemis, & les Polonois furent toujours invincibles sous sa conduite; ils lui donnèrent cependant des chagrins bien sensibles, au sujet de Vladislas son fils, que la Nation avoit nommé pour être son Successeur à la Couronne.

Jagellon ayant refusé de confirmer dans une Diette tenuë à Lencici des Priviléges qui lui paroissoient injustes, ceux qui composoient l'assemblée éclatèrent en murmures, & en discours les plus injurieux; on poussa l'insolence jusqu'à déchirer à coups de sabre, sous les yeux du Roi, l'acte de l'élection de son fils Vladislas. Depuis que, sous le régne de Louis de Hongrie, les Seigneurs Polonois avoient

forcé ce Prince à leur accorder les plus grands Priviléges, & qu'ils avoient érigé une République dans le Royaume, ils osérent tout impunément. » Cet é-
» vénement, dit M. de S. chan-
» gea la face de l'Etat, & y
» montra deux Puissances tou-
» jours occupées à se détruire;
» d'un côté des Rois n'em-
» ployant le pouvoir dont ils
» jouissent, qu'à revendiquer ce-
» lui qu'on leur a ôté, & de
» l'autre un Sénat, un Peuple
» entier, ne s'étudiant qu'à em-
» piéter sur les prérogatives de
» ses Rois, pour mieux défen-
» dre les droits qu'il s'est don-
» nés lui-même.

Jagellon né avec de la droiture, de la modération & de la fermeté, & plus grand encore par son habileté à manier les esprits, que par sa valeur dans les combats, avoit toutes les qualités nécessaires pour gou-

verner une Nation ſi agitée par la nature même de ſon Gouvernement. Délivré de ſes ennemis ou par ſes Victoires, ou par des Traités de Paix, ſes vertus pacifiques pouvoient paroître dans tout leur éclat, & il ſe feroit ſervi des paſſions même de ſes ſujets pour leur procurer une tranquillité qu'il aimoit. Il eſpéroit y réuſſir, lorſque la mort l'enleva. » Ce » Prince, *dit l'Auteur*, fut moins » regretté de ſes Peuples qu'il ne » le méritoit, mais beaucoup » plus qu'il ne le devoit être na» turellement dans un état deve» nu libre. Les Républiques preſ» que toujours ingrates, ſont ra» rement ſenſibles à la perte de » leurs grands hommes. On les » y craint plus qu'on ne les eſti» me. On les y perſécute encore » plus qu'on ne les craint. C'é» toit beaucoup qu'on donnât à » Jagellon quelques vrais ſoupirs » dans une Nation où l'on pou-

» voit déjà librement lu
» des larmes, même de bie
» & de politique. »

Ce Volume est termin
discours sur le caractè
mœurs & les usages de
nois, depuis que leur Éta
gé en République. Nou
rons rien de ce discours
qu'il nous ait paru sage,
pli d'observations curieu
tiles. En faisant, il y a c
mois, l'analyse des *Obs.*
sur le Gouvernement de P
nous avons rendu com
réflexions sensées & pr
d'un Auteur qui connoî
& qui peint avec tant de
de force & de dignité les
& les abus du gouverne
la Pologne. Semblable à
le Grand, il paroissoit n
être le Réformateur & l
teur d'une grande nati
qui prouve le danger d
qu'il condamne, & la

les remédes qu'il propose, c'est
qu'on ne peut lire avec réflexion
cette Histoire, sans convenir que
la Pologne n'a jamais été plus
agitée, plus ébranlée & moins
glorieuse, que depuis qu'une li-
berté trop grande y a introduit
un abus dangereux.

ARTICLE LXXXII.

TRAITE' DE LA CULTURE des Terres suivant les principes de M. Tull, Anglois, par M. Duhamel du Monceau de l'Académie Royale des Sciences &c. in-12. p. 486. sans la Préface, A Paris, chez Hippolyte-Louis Guerin Rue S. Jaques.

AVant que le luxe eût corrompu les mœurs, l'Agriculture étoit une profession qui s'allioit avec les dignités & avec l'Héroïsme. Le Romain vertueux passoit du char de la victoire aux

travaux de la Campagne ; il voyoit du même œil les instrumens du labour & les Faisceaux Consulaires. Plus anciennement encore, & en remontant vers l'origine du monde, on regarda comme les peres du genre humain ceux qui enseignèrent l'Art de rendre la terre fertile ; on porta même la reconnoissance, jusqu'à leur prodiguer les honneurs de la Divinité : excès qui marquoit tout à la fois, & l'aveuglement des Peuples sur la notion du vrai Dieu, & leur extrême sensibilité sur la grandeur des bienfaits qu'ils avoient reçus.

Dans la Littérature, on distingua toujours les Ouvrages destinés à perfectionner ou à célébrer la culture des terres. Hesiode & Virgile cueillirent en quelque sorte leurs lauriers dans les sillons du Laboureur ; & Homère le plus sçavant des Poëtes, ne chan-

te jamais avec plus de grace, que quand il répand dans ses descriptions les images empruntées de l'Agriculture.

Le livre dont nous allons parler n'est pas un Ouvrage d'amusement, & il en mérite d'autant plus d'attention. Un Anglois (M. Tull) en a plutôt donné l'idée que le plan ; cet Observateur a mis au jour, dans sa langue, une grande quantité de réflexions sur une nouvelle manière de cultiver les terres ; mais il a manqué de clarté & de précision ; & ses travaux contenus dans un *in-fol.* ont lassé bien des Traducteurs, dont aucun n'a eu la confiance de s'annoncer au Public. M. du Hamel les nomme tous, & rend justice à leurs tentatives : pour lui il a remanié tout l'ouvrage, il l'a serré, abrégé, éclairci ; en un mot c'est de sa main seule que nous acquérons ce livre important. La Préface qu'on voit à la

tête en eſt comme l'extrait naturel ; & il ſuffiroit de la tranſcrire pour faire bien connoître le livre; mais comme nous avons lu nous-mêmes, & que rien dans ce volume ne nous a échappé, il faut dire en peu de mots l'idée que nous en avons conçue.

On y voit deux parties : la première deſtinée à développer les principes de la nouvelle Agriculture ; l'autre occupée à préſenter les inſtrumens qui la concernent ; & des planches répanduës à propos mettent la pratique ſous les yeux du lecteur. Dans la première Partie il ſe trouve XXI. Chapitres , dont neuf ſervent en quelque ſorte de préliminaire à la méthode de M. Tull ; dans le dixième, on l'expoſe cette méthode, & les Chapitres ſuivants en ſont comme les conſéquences.

On conſidére dans les plantes deux principes de vie , les racines

nes & les feuilles. Les racines ſont les organes de la ſuction de la ſéve ; les feuilles ſont les organes de la tranſpiration. Les racines s'étendent & s'allongent à meſure qu'elles trouvent une terre bien maniée, bien labourée ; les feuilles ſont tellement néceſſaires à la plante, qu'elle perit preſque toujours quand on la dépouille ; & ceci eſt d'expérience, ceci eſt vrai indépendamment du parti qu'on pourroit prendre ſur le ſyſtême de la circulation de la ſéve : ſyſtême ſoutenu par quelques Phyſiciens, & non prouvé ni réfuté par de bonnes raiſons.

C'eſt auſſi un problème ſi les diverſes eſpéces de plantes ſe nourriſſent d'une même ſubſtance qu'elles tirent de la terre. M. Tull embraſſe l'affirmative, & par la manière dont M. Duhamel répond aux raiſons du ſentiment contraire, il eſt aiſé de voir qu'il

pense comme l'Auteur Anglois. Au reste rien de mieux traité que ce Chapitre, où l'on remarque d'excellens avis pour mettre les terres dans une valeur continuelle. » Il ne faut pour cela que multiplier les labours ; que diviser » suffisamment les molécules de » la terre ; que mettre les plan» tes en état d'aller ramasser dans » la terre la nourriture qui leur » est nécessaire ; qu'empêcher les » mauvaises herbes de la dérober » à celles qu'on cultive ; & enfin » que de ne pas mettre dans un » champ plus de plantes que la » quantité qui peuvent y subsis» ter. »

Si la terre devient riche & libérale à mesure qu'on la manie, qu'on la coupe, qu'on la bouleverse, il faut toutefois dans ces opérations, observer la qualité du sol, les facultés du laboureur, les usages mêmes du pays. Que de précautions sur tous ces points,

que de vuës dans le huitiéme Chapitre, où il est question des différentes façons de labourer la terre ! Mais qu'il est bien plus important encore de faire attention au Chapitre suivant, où l'on montre les avantages des labours fréquents & réïtérés, lors même que les plantes végétent ! On dispose avec soin la terre avant que d'y semer le bled ; mais cette préparation ne suffit pas, il faut continuer d'y faire des façons à peu près comme on en use à l'égard de la vigne & des plantes potagères. *Les habitans de quelques Provinces de France & d'Angleterre cultivent à bras d'hommes leurs froments à mesure qu'ils croissent, & ils sont dédommagés, au tems de la récolte, d'un travail si pénible. Combien ces labours seroient-ils plus avantageux s'ils étoient faits à moins de frais ? On y parvient donc en suivant la méthode de M. Tull.* C'est l'objet

capital de ce Livre, & voici l'idée qu'en donne M. Duhamel.

» Il faut d'abord labourer les » terres à huit ou dix pouces » de profondeur ; & Monſieur » Tull propoſe pour cela de ſe » ſérvir d'une forte charruë qui » a quatre coutres & un ſoc » fort large ; quand la terre eſt » bien préparée il la faut ſemer; » mais au lieu de jetter beau- » coup de ſemènce à la main & » ſans précaution, il la faut diſ- » tribuer par rangées, ſuffiſam- » ment écartées les unes des au- » tres, & y placer les grains à » la profondeur, & à des diſ- » tances convenables : c'eſt ce » qu'on peut faire promptement » & par une ſeule opération a- » vec un ſemoir inventé par M. » Tull. Enfin à meſure que les » plantes croiſſent, il faut la- » bourer la terre qu'on laiſſe » entre les rangées ; ce qui ſe fait » avec une charruë légère qui

» n'a point de rouë, & au moyen
» de laquelle on peut labourer
» tout près des rangées ſans en-
» dommager le grain. «

On parle ici d'une eſpèce de charruë & d'un ſemoir dont la Mécanique ſe préſente dans des planches bien gravées : néceſſité par conſéquent de recourir à l'Ouvrage même pour s'en inſtruire. On parle d'une façon de ſemer par rangées, ou en manière de platte-bandes : pratique qui ſuppoſe auſſi bien des précautions ; & qu'on ne peut ſaiſir totalement que d'après l'Auteur. Mais obſervons néanmoins en gros les avantages de la nouvelle méthode ; elle ſert à diviſer la terre plus parfaitement ; à épargner les ſemences ; à faire périr une multitude de mauvaiſes herbes ; à donner plus de vigueur aux plantes ; à multiplier conſidérablement leur produit. » Les Curieux, *dit M. Duhamel*,

» font parvenus à avoir dans
» leur jardin 80 & 100 épis d'un
» feul grain de froment. Si, l'un
» portant l'autre, chacun de ces
» épis contient 50 grains, il fera
» prouvé qu'un feul grain peut
» en produire 5000. Pourquoi
» tous les grains de froment
» qu'on met en terre ne fe mul-
» tiplient-ils pas auffi prodigieu-
» fement ? C'eft affurément fau-
» te de culture. On ne peut pas
» à la vérité efpérer de donner
» à toutes les terres d'une fer-
» me, une culture auffi parfaite
» que celle qu'un Curieux peut
» donner à quelques plantes de
» fon jardin : mais au moyen de
» la nouvelle culture, on a eu 250
» épis pour 30 ou 40 ou 50 grains
» tout au plus, répandus dans
» une verge de terre ; & entre
» ces épis, il y en avoit quelques-
» uns qui avoient huit pouces de
» longueur & qui contenoient
» 109 grains. Si tous les épis

» avoient été de la même force,
» on auroit recueilli, plus de
» 6000 pour un : mais comme
» tous les épis ne sont pas de la
» même force, on peut compter
» que si un grain, suivant la cul-
» ture ordinaire en produit dix,
» un grain, suivant la nouvelle
» culture, en produira cent &c.

Ajoutez qu'on se procurera ces avantages *sans employer de fumier, sans laisser reposer la terre, sans l'occuper par des grains moins précieux ou qui sont d'un moindre produit ; enfin sans augmenter la dépense*. Voilà donc une source immense de richesses, une mine inépuisable de trésors, que l'industrie, la réflexion, le zéle de notre Académicien François ouvre au public ; car sans M. Duhamel tout le travail de M. Tull étoit perdu pour nous. Exhortons tout le monde à en profiter : ce gain qu'offrent les fruits de la terre est le plus naturel, le plus

ancien que nous connoissions ; & l'agriculture est peut-être de toutes les occupations purement humaines, celle qui s'accorde le mieux avec la pratique des vertus.

ARTICLE LXXXIII.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS de Gènes, Tome Troisième. A Paris Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, chez Nyon fils, à l'Occasion, Robustel à la Reine des Reines in-12. p. 311.

IL y a bien de l'apparence que sans la dernière révolution, qui a donné un nouvel éclat à la Ville & à la République de Gènes, on n'eût pas pensé à écrire l'Histoire de toutes les autres révolutions dont cet Etat si borné, mais si avantageusement situé, a été le Théâtre. Ce troisième to-

me que nous annonçons, attachera plus particuliérement les Lecteurs, par l'intérêt que la France & l'Eſpagne ont pris aux événemens qu'on y rapporte.

Les Auteurs contemporains ſeront cités avec confiance par la poſtérité, n'euſſent-ils que le mérite d'avoir été contemporains : ce titre ſuffit ordinairement pour rendre leur autorité plus reſpectable. Mais tant qu'ils vivent parmi ceux dont ils ont parlé, ils ſont expoſés à toutes les rigueurs de la critique. Ainſi c'eſt à eux de choiſir avec un diſcernement exact les Mémoires ſur quoi ils travaillent : il y aura toujours bien des Acteurs qui prétendront avoir de juſtes ſujets de ſe plaindre. C'eſt à ceux qui croyent avoir été maltraités, d'inſtruire le public du tort qu'on leur a fait. Autrement il n'y aura perſonne dans la ſuite des tems qui ſe charge de ce ſoin.

L'Auteur contemporain prévaudra par le droit d'ancienneté.

Ce troisième Tome ouvre par la nouvelle rébellion des Corses, qui suivit de près la pacification procurée par les troupes & la médiation de l'Empereur. Ce Prince avoit exigé que tous les articles d'un traité conclu sous sa garantie fussent observés, & les Génois avoient été obligés de mettre en liberté les quatre Chefs des rebelles qu'ils avoient entre les mains. Dès que les Allemans furent sortis de l'Isle, on vit bientôt que les Insulaires n'étoient pas revenus de leurs anciennes préventions contre la République, & que la République avoit peu de confiance en leurs promesses. Les hostilités recommencerent, & les Corses qui n'avoient agi jusques-là que comme des sujets mécontens qui demandoient seulement un gouvernement plus modéré, pense-

rent à ériger une République indépendante. Le plan même en fut dressé, & il est contenu en 22 articles, qui montrent clairement que les Chefs des rébelles étoient des hommes très-intelligens. Ce projet causa de la division parmi les Insulaires, dont un grand nombre ne vouloient pas qu'on établît une nouvelle forme de gouvernement. Des cantons entiers rentrerent sous la domination légitime, entr'autres celui de Lavagna, un des plus considérables de tout le pays.

Quelques Commissaires Génois ne ménagerent pas assez les esprits naturellement difficiles d'une Nation, qui aime l'indépendance & la liberté. Les dernieres propositions d'accommodement qui avoient été envoyées à la République, avoient été rejettées; c'en étoit assez, & il n'en falloit même pas tant, pour

qu'on reprît les armes. Il se livra par tout de petits combats avec différens succès, lorsque l'arrivée d'un homme assez mal accompagné, changea entiérement la face des affaires.

Cet avanturier se nommoit Théodore, Baron de Newhoff. Un Vaisseau Anglois parti de Tunis le débarqua au Port d'Aleria avec une suite de quinze personnes, dix Piéces de canons, quatre mille fusils, trois mille paires de souliers & quelques caisses d'argent. Le Baron n'étoit pas un particulier assez opulent pour fournir à ses frais un pareil secours; on comprit ou du moins on soupçonna qu'il agissoit par l'impression & selon les vues de quelque Puissance étrangère.

Théodore fut reconnu d'un consentement unanime pour le premier chef des Corses rébelles, & il ne tarda pas à en faire les

fonctions. Il convoqua une aſſemblée générale tant pour règler les opérations Militaires que pour fixer la forme du gouvernement. On n'étoit pas content du plan de République qu'on avoit dreſſé d'abord. L'experience avoit appris qu'il étoit ſujet à trop d'inconvéniens. On crut qu'un Roi conviendroit mieux à la Nation. On ſe détermina donc à en élire un & le choix tomba ſur Théodore. Le nouveau Monarque n'avoit pas un pouvoir abſolu. Les Corſes n'étoient pas de caractère à ſe donner un pareil Maître. On lui préſenta un acte, contenant les loix fondamentales du Royaume, diſtribuées en dix-huit articles, que le Roi jura d'obſerver. Si ces loix avoient ſubſiſté longtems, nous ne les omettrions pas : mais comme leur autorité fut bientôt abolie, auſſi bien que le thrône du nouveau Monarque, nous nous abſtiendrons

d'un détail devenu fort inutile.

Après la signature de l'acte, le Roi Théodore établit des conseils pour l'administration politique, nomma Giafféri & Pauli Generalissimes des troupes, distribua les autres dignités, ordonna des levées de soldats par toute l'Isle, & leur assigna une forte paye. Deux vaisseaux débarquerent à Porto Vecchio des mortiers, des bombes, des Boulets, huit mille fusils, & les autres munitions de guerre dont on avoit besoin; ainsi rien ne manquoit plus pour l'exécution des projets dont on étoit convenu.

Théodore fit battre monnoie. Parmi les différentes piéces, il y en a quelques-unes qui ont une couronne soutenue de trois palmes, avec les Lettres T. R. au-dessous, c'est-à-dire *Theodorus Rex*. Au revers, le prix de la piéce & à l'exergue *pro bono publico Corsico*. Ceci pourra peut-

tre dans la ſuite des ſiècles ſou-
ager quelque Médailliſte qui ne
evineroit pas aiſément la ſigni-
ication des deux Lettres T. R.
Comme cette Royauté a peu du-
é, il en reſtera peu de monu-
nens, qui deviendront toujours
lus rares & par conſéquent plus
récieux.

Il eſt digne des plus grands
Rois d'inſtituer des Ordres mili-
aires pour engager leurs Sujets
ſervir avec plus d'ardeur, dans
'eſpérance d'être décorés de ces
iſtinctions extraordinaires : on
es achete par vingt & trente an-
ées de ſervice, & l'on ne ſe
laint pas qu'elles ayent trop
outé. La politique n'inventa ja-
mais rien de plus ingénieux. Les
Corſes d'autant plus avides de
es ſortes d'honneurs, que la Ré-
publique ne leur avoit rien ac-
cordé en ce genre pour les tenir
dans une plus grande humilia-
ion, avoient exigé par leur ca-

pitulation, que le Roi nouvellement élu institueroit parmi eux un Ordre de Noblesse & de Chevalerie, ce qu'il exécuta par un Edit daté de Sartené le 16^e^ de Septembre 1736. Cet Ordre fut nommé l'*Ordre de la Délivrance*. L'Instituteur s'en déclara Grand-Maître & il y attacha des privilèges bien capables d'inspirer le desir d'y être admis.

Vers le même tems Théodore publia d'autres édits pour attirer les Etrangers dans son Isle. Il y exposoit que cette Isle qui a près de cent soixante lieues de longueur & soixante & quinze de largeur, n'étoit qu'à demi peuplée, & ne comptoit pas cent vingt mille habitans. Il promettoit à ceux qui viendroient s'y établir, autant de terres qu'ils en pourroient cultiver, la liberté de conscience, toutes les facilités pour faire fleurir les Manufactures & le commerce. Des

promeſſes ſi ſéduiſantes engagè-
rent plus de huit cens hommes
des troupes de la République à
déſerter, pour profiter des avan-
tages qu'on leur offroit, & ſe
délivrer des incommodités qu'on
ſouffre dans les longs blocus ;
telles furent les fonctions Roya-
les qu'exerçoit le nouveau Roi
dans les commencemens de ſon
Régne, qui ne fut pas tranquille.

Les Génois qui n'étoient pas
aſſez puiſſants pour réduire des
Rébelles exceſſivement opiniâ-
tres, eurent recours à la Fran-
ce. Le Roi leur envoya d'abord
M. de Boiſſieux avec quelques
bataillons, & enſuite M. de Mail-
lebois. Les hoſtilités ceſſerent
enfin de part & d'autre, & la
tranquillité eût été durable ſi la
guerre ne ſe fût pas allumée
entre les puiſſances voiſines de
la République. Nous n'entrerons
pas dans un plus long détail de
tout ce qui ſe paſſa dans l'Iſle

de Corse après que les troupes Françoises s'en furent retirées, ni de ce qu'elles y avoient fait, pendant qu'elles y avoient séjourné : ce n'est pas que la matière ne soit digne de l'attention des Lecteurs, mais nous ne considérons l'Isle de Corse que comme une fortification éloignée du corps de la Place, & dont la conservation n'importe pas tant que le salut de la Capitale de l'Etat. Le siége de Gènes, vivement attaquée par mer & par terre, & encore mieux défenduë malgré tous les obstacles les plus insurmontables est un des grands événements dont il y ait mémoire.

Après la jonction des Troupes de la Reine de Hongrie & du Roi de Sardaigne, cette armée devint fort supérieure à l'armée de France & d'Espagne, fortifiée du Corps de Génois, en conséquence du Traité qu'ils avoient

conclu avec l'Espagne. Il fut décidé dans un Conseil de Guerre tenu à Genes, qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de revenir en Provence. La République abandonnée de ses Alliés, & dans l'impuissance de se défendre contre des Ennemis si supérieurs, fut forcée de capituler avec le Marquis de Botta. Les conditions qu'exigea le Vainqueur furent si dures qu'il n'est pas aisé d'en trouver de semblables parmi les Nations Chrétiennes. Nous ne voulons pas croire que les motifs qui se présentent naturellement, ayent été la vraie cause de tant de rigueur, ils ne la justifieroient pas. Nous aimons mieux supposer qu'il y en eut d'autres & qu'il ne nous appartient pas de deviner.

Les Génois s'étoient soumis avec une extrême répugnance à un joug si pesant : mais enfin ils le supportoient. Il sembloit que

petits combats qui se donnerent aux environs de cette place. On combattoit tous les jours avec autant d'animosité que de valeur. Plus de sept mille hommes des troupes de France & d'Espagne étoient arrivés, & n'avoient pas moins d'ardeur pour la conservation de la liberté des Génois que les Génois mêmes.

Le Maréchal de Belle-Isle avoit passé le Var à la tête d'une nombreuse armée & menaçoit les Etats du Roi de Sardaigne ; ce Prince pressa avec les plus fortes instances le Comte de Schullembourg d'abandonner le siége de Genes pour venir à son secours avec toutes ses troupes. Mais ce Général attendit les ordres de la Cour de Vienne, & dès qu'il les eut reçus, il leva le siége. Le soir du second jour de Juillet les Assiégeans commencerent de plier leurs tentes & se préparerent à partir. La joye de

la Ville délivrée ne fut pas ſans mêlange ; M. le Duc de Boufflers qui commandoit les Troupes Françoiſes mourut de la petite vérole le matin du même jour, & n'eut pas la conſolation de voir la retraite des Ennemis.

Les Piémontois & les Allemans conſervoient toujours divers poſtes dans les terres de la République, d'où ils incommodoient la Capitale ; mais il arrivoit tous les jours des Troupes de France & d'Eſpagne. Le Duc de Richelieu avoit remplacé le Duc de Boufflers. Les vivres entroient en abondance malgré la vigilance de l'Eſcadre Angloiſe. Ainſi Gênes ne craignoit plus rien pour ſa liberté. Le Traité de paix conclu à Aix-la-Chapelle rétablit le calme dans tout l'Etat. On reſtitua aux Génois tout ce qui leur avoit été enlevé pendant le cours de la guerre, & ils

s'appliquent aujourd'hui tranquillement à réparer les dommages cauſés par de longues & fréquentes hoſtilités. Ils ne tarderent pas à témoigner leur reconnoiſſance aux Puiſſances qui n'avoient rien épargné pour les préſerver de la deſtruction totale dont ils étoient menacés. Quelque grandes que ſoient les pertes qu'ils ont ſouffertes pendant un ſiége ſi long, & pouſſé avec tant d'obſtination & d'animoſité, la gloire qu'ils ont acquiſe les dédommage abondamment de tout ce qu'ils ont perdu.

La poſtérité admirera des Bourgeois, des Marchands, des Artiſans, des Payſans raſſemblés à la hâte, qui marchent à l'Ennemi, avec la fierté des meilleures troupes réglées, l'attaquent, le combattent, le chaſſent de ſes poſtes & de ſes retranchements, ſans être rebutés ni par les fatigues, ni même par les mauvais

ſuccès

ſuccès, plus capables que tout le reſte de décourager les ſoldats les plus aguerris.

L'Italie, qui depuis les Anciens, a mieux réuſſi que les autres Nations dans le Poëme épique, n'aura-t-elle aucun Poëte qui chante dignement la délivrance de Gènes, comme le Taſſe a chanté celle de Jéruſalem ? Quel tréſor entre les mains d'Homère ou de Virgile, ſeroit un ſujet ſuſceptible de tant d'ornemens !

Les deux Cartes Géographiques, l'une de l'Iſle de Corſe dans le ſecond Tome, & l'autre de l'Etat de Génes, avec le plan de la Ville & des retranchemens dans le troiſième, faciliteront beaucoup l'intelligence de l'Ouvrage aux Lecteurs qui ne ſe contentent pas d'une lecture ſuperficielle. Elles ne ſeront pas inutiles à ceux des Officiers qui ſçavent que, quoique l'expérience ſoit, à tout prendre, le meil-

leur de tous les Maîtres dans l'Art militaire, la lecture ne contribue pas peu à former les grands Capitaines. Les Césars & les Condés n'ont pas dédaigné d'user de cette méthode.

ARTICLE LXXXIV.

TRAITE' DES PIERRES gravées par Pierre Jean Mariette T. I. de l'Imprimerie de l'Auteur M. DCC. L.

UN Ancien disoit que *pour bien apprécier le mérite d'un Peintre, d'un Sculpteur &c. il falloit être soi-même Artiste* *. Cette Loi sevère ôteroit à une infinité de gens la qualité de Juges qu'ils affectent ; mais elle ne feroit que confirmer les droits

* Plin. Jun. l. 1. Epist. 16. *de Pictore, de Sculptore &c. nisi Artifex judicare non potest.*

de M. Mariette. Son livre des pierres gravées manifeſte l'étendue de ſes connoiſſances ſur la pratique de cet Art, & il explique auſſi bien les fineſſes de la main, que les principes propres à éclairer l'eſprit.

C'eſt cette partie concernant le manuel de la gravûre en pierres fines, qu'il faudroit ſuivre préſentement. Elle comprend quatre eſpèces de traités, ſçavoir une *Deſcription des pierres précieuſes, & autres pierres fines propres à la gravure;* un détail ſur la *pratique de la Gravûre en creux & de celle en relief, ſur les pierres fines;* un autre ſur la *manière de contrefaire les pierres gravées avec du verre coloré;* des *obſervations ſur les diverſes manières de tirer des empreintes, ſur la facon de monter les pierres gravées & de les conſerver dans les Cabinets.* Chacun de ces morceaux eſt curieux, & nous ſommes perſuadés qu'il en

a couté beaucoup de tems & de ſoins à l'Auteur pour raſſembler tout ce corps d'inſtruction; toutes ces notices de pierres, d'inſtrumens, de machines propres de l'art; toutes ces méthodes de travailler, d'imiter, d'orner, de conſerver les diverſes pièces de gravures en creux. Mais tout ceci eſt peu ſuſceptible d'extrait, & nous ne pourrions qu'obſcurcir les explications de l'Auteur en les reſſerrant; ainſi ſans nous arrêter à ce manuel qui doit être lû dans l'Ouvrage, nous paſſons à la Bibliothèque Dactyliographique qui termine le premier volume de notre Auteur.

Cette Bibliothéque eſt le Catalogue, l'Hiſtoire & la Critique de tous les Écrits qui traitent des Pierres gravées; elle préſente quatre Chapitres. Dans le premier, M. Mariette parle des Traités généraux ſur les Anneaux, les Pierres gravées, l'Art

de la gravure, & l'Hiſtoire des Graveurs en Pierres fines. Dans le ſecond, il indique les Livres qui ont été donnés au Public, pour faire connoître les Recueils ou Cabinets de Pierres gravées. Dans le troiſiéme, il rappelle les Diſſertations particulières ſur certaines Pierres gravées, dont les ſujets avoient beſoin d'éclairciſſement. Dans le quatriéme, il nomme les Ouvrages où les Pierres gravées n'entrent que par occaſion. Qu'il nous ſoit permis d'inſiſter quelques momens ſur chacune de ces parties.

I. Il ne faut pas remonter aux Anciens pour trouver des Ouvrages qui traitent expreſſément de l'Art de la gravûre en Pierres fines, ou des Pierres gravées en particulier; s'il en a exiſté quelques-uns ſur ces matières, le tems & la barbarie les ont fait périr; ainſi la Bibliographie de notre Auteur ne commence, à

proprement parler, qu'au Livre d'Antoine le Pois, imprimé en 1579. ſous le titre de *Diſcours ſur les Médailles & gravures antiques*. Il ne s'y trouve que trois Chapitres concernant les Anneaux & les gravûres en Pierres fines, mais c'étoit beaucoup pour le tems, & ce morceau eſt eſtimé. La notice qu'en donne M. Mariette eſt exacte ; nous pouvons l'aſſurer après la comparaiſon que nous en avons faite avec l'Ouvrage même d'Antoine le Pois ; * il en eſt de même de ce qu'on trouve dans la Bibliothéque Dactyliographique, ſur une Lettre de M. de la Mothe-le-Vayer ; ſur une Diſſertation La-

* M. Mariette nous avertit au bas de la page 251 que dans pluſieurs exemplaires, une figure du Dieu des Jardins a été arrachée de la page 126. Nous trouvons cette figure dans notre exemplaire à la page 146. qui eſt la place naturelle qu'elle doit y occuper.

tine de Louis de Montjosieu ; sur un Chapitre de Jean-Baptiste Casalius ; sur le Livre de l'Utilité des Voyages par M. Baudelot ; sur le Traité de la Sculpture par Pomponius Gauric ; sur un très-petit morceau d'Alde Manuce. Tous ces Auteurs disent quelque chose des Pierres gravées, ou de l'Art qui les concerne, & M. Mariette rend compte de tout ; il caractérise les Écrivains & les Ouvrages ; il fait connoître le dégré de mérite, & les défauts qu'on y remarque. Seroit-il bien permis de n'être pas tout-à-fait de son sentiment, dans un seul point que nous avons aussi eu sous les yeux ? Il dit que le P. Jules César (Boullanger) *Bullengerus*, Auteur d'un Traité de la Peinture & de la Sculpture des Anciens, *est beaucoup plus superficiel* sur les Pierres gravées, *qu'Alde Manuce* : or dans l'examen très-impartial que nous fai-

ſions, il nous ſembloit qu'Alde s'étoit borné à quelques étymologies des mots de gravûre, au lieu que le P. Boullanger a donné une Liſte aſſez bonne des Pierres fines, & quelques notions ſur les principaux inſtrumens propres de cet Art. Mais laiſſons cette bagatelle qui ne doit prouver que notre attention à bien lire la Bibliothéque Dactyliographique.

II. Ceux qui ont donné des Recueils ou Cabinets de Pierres gravées ont eu, ce ſemble, plus de ſuccès & d'éclat que les Auteurs bornés à la partie Didactique. Un des premiers qui ſe ſoient ſignalés dans les Collections, eſt Abraham Gorlée, d'Anvers, dont le Livre intitulé *Dactyliotheca*, a été imprimé la premiere fois en 1601. * & la derniere en 1707.

* M. Mariette prouve par l'Epitre Dédicatoire, dont la datte eſt de 1601 que le livre de Gorlée parut à peu près en ce

Nous avons ſous les yeux ces deux Editions, que M. Mariette fait connoître extrêmement bien, & qu'il critique auſſi très à-propos, ſur-tout à cauſe de la mauvaiſe exécution des Planches.

Fortunio Liceti, autre Compilateur de pierres gravées, donna en 1653 un *in-fol.* de 440 pages pour expliquer les planches de Pierre Stephanoni. Cet Interprète n'eſt pas un Ecrivain précis. » Son ouvrage, dit M. » Mariette, ſemble vouloir tout » embraſſer; tandis que le ſujet » principal eſt négligé, & que le » faſtidieux Diſſertateur en pa» roît à peine occupé. Faut-il, » par exemple, expliquer cette » pierre gravée, où l'on voit un » guerrier qui ſe délaſſe de ſes » travaux, & qui peut être Phi-

---

tems-là. Cette preuve eſt bonne, on y pourroit joindre celle que fournit la datte du portrait de Gorlée laquelle eſt auſſi de 1601.

» loctète retiré dans l'Isle de Les-
» bos * ? Liceti commence par
» déplorer la condition misérable
» ble des Militaires ; il raconte
» l'Histoire de Bélisaire & ses in-
» fortunes ; il fait parler Horace
» sur le peu de bonheur qu'il
» avoit éprouvé dans le métier
» des armes &c. »

Un Apologiste de Liceti diroit que ce Commentateur a du parler de Bélisaire & d'Horace, puisqu'il étoit persuadé bien ou mal que cette pierre gravée représentoit un guerrier malheureux, & que ce guerrier étoit Bélisaire ou Horace ; & ceci, nous l'avouons, est la pensée qui nous est venuë en lisant cet endroit dans Liceti même, que M. Mariette abrége beaucoup ; cependant le reproche de prolixité est toujours très-raisonnable, parce qu'il ne falloit que

* Il faut lire *Lemnos*.

nommer ces deux perſonnages (Béliſaire & Horace) & indiquer ſimplement leurs malheurs; au lieu que Liceti multiplie les détails ſur tout ce qui les concerne. M. Mariette ajoute d'autres traits encore plus marqués de l'extrême prodigalité du même Auteur, quand il eſt queſtion d'expliquer ſa penſée, & il fait voir auſſi que cet Ecrivain Diſcoureur donne aiſément dans le ſyſtème & la conjecture.

Leonard Agoſtini eſt un Antiquaire bien plus eſtimable. Auſſi ſon ouvrage ſur les pierres gravées & les Sculptures antiques a-t-il été imprimé pluſieurs fois. Nous avons ſuivi M. Mariette avec l'édition de Rome en 1657, & celle de Franeker en 1694. l'une & l'autre, & toutes les intermédiaires, extrêmement précieuſes, par les excellentes choſes qu'elles contiennent. » Les ex-
» plications (de ce Recueil) *dit*

» *notre Auteur*, ſont ordinaire-
» ment aſſez courtes, mais elles
» ſont judicieuſement écrites, &
» d'une grande préciſion ; l'Au-
» teur ingénieux dans ſes décou-
» vertes montre du ſçavoir où il
» en faut, & ne donne preſque
» rien aux conjectures. Profond
» Mythologiſte, il pénètre dans
» les myſtères les plus ſecrets de
» la Théologie Payenne, & non
» moins heureux dans l'expoſi-
» tion des allégories, il dévoile
» avec beaucoup de pénétration
» & de juſteſſe, le ſens moral qui
» y eſt ſouvent renfermé. S'il
» rend compte de quelque an-
» cien uſage, s'il décrit quelque
» cérémonie, s'il rapporte quel-
» que fait hiſtorique, les preu-
» ves ne lui manquent jamais, il
» les choiſit dans les Auteurs qui
» méritent le plus de foi, & il les
» employe avec art. Il ſçait join-
» dre l'utile à l'agréable ; ce

» qu'il écrivoit ne pouvoit man-
» quer de plaire. *

M. Mariette parle auſſi très-favorablement des Ouvrages de MM. de la Chauſſe, Gori, Borioni, Ridolfino Venuti, & de pluſieurs autres que nous ne pouvons ſuivre en détail. Il ne comprend pas également dans ſes éloges le P. Scarfo, Calabrois, de l'Ordre de S. Baſile. Cet Ecrivain attaqua en 1739. *la Collection d'Antiquitez Romaines* de Borioni, & les Explications de M. l'Abbé Venuti ; c'étoit en ſtile du XVI. Siécle, & à la façon de Scaliger ou de Scioppius: cette manière eſt uſée en Italie comme en France ; on lui répondit très-bien, & ſi bien même qu'il n'a

* Ce grand éloge tombe peut-être plus ſur Pierre Bellori, ami & adjoint de Leonardo Agoſtini, que ſur Agoſtini même. Voy. *Bibliothéque Dactyliographique*

pas répliqué. Mais voici une difficulté pour nos Mémoires, & M. Mariette, ſans affectation pourtant, la fait bien ſentir. Dans ce petit Livre de Trévoux, aux mois de Mai 1712. & de Novembre 1714. on trouve une Critique très-forte, pour ne rien dire de plus, du caractère & de la conduite litteraire du P. Scarfo, * & au mois d'Avril 1741. nous diſions, en rendant compte d'un dernier Ouvrage de cet Auteur, qu'*il joint à l'érudition les agrémens d'un ſtile clair, vif, intéreſſant; qu'éloigné d'une vaine oſtentation, une ſage réſerve l'empêche de hazarder ſes jugemens.... & qu'il peint dans ſes Ecrits la poli-*

* En Mai 1712 il eſt dit que l'*Auteur* (le P. Scarfo) *appellé à Rome à l'occaſion de quelques écrits imprudens a été convaincu de plus d'un menſonge.* En Nov. 1714 on lit que le même perſonnage ſe *ſignaloit par des traits d'aventurier & des libelles diffamatoires &c.*

tesse & la candeur de son caractère. Sur quoi M. Mariette reprend ainsi. » Je laisse à ceux qui voyent » de plus près le P. Scarfo à déci- » der lequel de ces deux portraits » est le véritable, peut-être » qu'aucun ne lui ressemble.

Cette conjecture est raisonnable, cependant il faut faire deux observations ; la premiere, que ce Religieux Italien, (le P.Scarfo) auroit pu mériter de grands reproches en 1712. ou 1714. & près de quarante ans après, mériter aussi de vrais éloges, l'âge ayant droit de corriger les Ecrivains, comme il corrige les Militaires. La seconde observation est que les deux endroits de nos Mémoires, où le P. Scarfo est peint de couleurs odieuses, avoient été envoyés * d'Italie, & ne sont placés à la fin du Jour-

* M. Mariette indique lui-même cette *raison.*

nal que comme des nouvelles littéraires, dont nous ne devions pas répondre ; mais qu'il eût été pourtant beaucoup mieux de ſupprimer. A l'égard des éloges prodigués en 1741, ils ſont ſur notre compte, & nous aimons mieux qu'on nous les reproche que les Critiques amères de 1712 & 1714. la faute de trop louer étant beaucoup moindre que celle de trop blâmer. Ajoutons pourtant auſſi un mot qui touche l'axiome célèbre de Térence : *Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.* Le P. Scarfo avoit dédié en 1739 ſon ouvrage aux Journaliſtes de Trévoux ; or une Epitre Dédicatoire de ſix ou ſept pages in-4°. ne ſollicite-t-elle pas bien ſix ou ſept lignes de reconnoiſſance ? En cas pareil il faudroit faire ſur ſes yeux ce que les compagnons d'Ulyſſe firent ſur leurs oreilles ; il faudroit les condamner à une inaction totale.

Si l'on avoit fait l'Extrait du Livre de cet Antiquaire avant que de lire son Epitre & ses Compliments, on auroit été apparemment plus laconique dans les éloges. Mais c'est assez parler de ce petit échec donné à nos Mémoires.

M. Mariette n'oublie pas, dans la suite de ses observations, un de nos prédécesseurs qui aimoit à donner, dans le Journal de Trévoux, des explications d'Antiques, & en particulier de pierres gravées. Le P. Tournemine est cité plusieurs fois dans cette partie de la Bibliothèque Dactyliographique, surtout à l'occasion de l'entreprise de Madame le Hay, plus connue sous le nom de Mademoiselle Chéron. Cette Dame conçut en 1709 le dessein de former sa suite de pierres gravées, qui comprend aujourd'hui 44 planches, & elle débuta par la fameuse Cornaline

Cachet de Michel-Ange. » Elle en
» fit un dessein très-terminé, &
» ensuite un tableau : l'Estampe
» gravée par Bernard Picart avec
» tout le soin possible parut, &
» le P. Tournemine, qui n'étoit
» pas avare de louanges, fut un
» de ses plus ardens Panégyris-
» tes. Il fit un éloge pompeux de
» la Cornaline antique, & de la
» copie qu'en avoit fait Mada-
» me le Hay, dans une descrip-
» tion de ce monument qu'il pu-
» blia peu de tems après que l'Es-
» tampe en eut paru. Ce fut là
» qu'il avança que cette antique
» étoit un ouvrage de Pyrgotè-
» le, que le sujet étoit une ven-
» dange, & qu'Aléxandre, qui
» s'en servoit de cachet, l'avoit
» fait graver, lorsque, vainqueur
» des Perses, & méditant la con-
» quête des Indes, il affectoit de
» prendre le nom & les orne-
» mens de Bacchus &c. »

Dans ce morceau on voit e

core la facilité à donner des éloges comme reprochée à un très-célèbre Journaliſte, qui en effet ne louoit pas médiocrement, quand il étoit frappé de la beauté de quelque objet, & ce ſont auſſi des avis indirects donnés pour tous les tems aux Ecrivains de nos Mémoires, leſquels ne pourront néanmoins ſe corriger d'une certaine façon, ſans s'armer de courage contre la ſenſibilité extrême & infinie des Auteurs. Mais quoiqu'il en ſoit, nous avouons bien qu'un homme qui ſaiſiſſoit les belles choſes auſſi vivement que le P. Tournemine, auroit bien pu attribuer ſans façon & ſans trop de réflexion le Cachet de Michel-Ange au burin de Pyrgotèle Graveur d'Aléxandre; cependant il eſt de l'équité d'obſerver que le même P. Tournemine ne s'avança pas totalement ſur la queſtion préſente; nous voulons dire qu'il ne donna que com-

chez Jean-Jacques
Kleyer. pag. 22. 4

LE Cardinal Bellar
Auteur assez cél
qu'on soit bien aise de
sentiment sur l'auth
la Vulgate. Il avoit
plement dans ses Co
* que cette version e
que ; il avoit résolu
tés que proposent à
Hérétiques des derni
mais en quel sens p
Dècret de la quatriè
du Concile de Trent
étenduë donnoit-il à
tion ? C'est ce qu'on
que dans le petit O
vient d'être imprim
bourg en Franconie ;
ne d'après une copie
lationnée exactement

---

* *L. 2. de verbo Dei. Cap*
XIII. XIV.

original de Bellarmin, lequel est conservé dans la Bibliothèque des Jésuites de Malines *. Cette piéce est si importante, qu'il faudroit presque la traduire pour la faire bien connoître, & elle est si courte, que la traduction ne supposeroit pas un travail de lon-

* Voici l'occasion & l'histoire de cette Edition. Le P. Widenhofer, Jésuite Allemand & Docteur en Théologie à Wirtzbourg, passant à Malines il y a environ deux ans, remarqua beaucoup de MSS. de Bellarmin dans la Bibliothèque des Jésuites de cette Ville, & dans ce nom-
ore il distingua la présente Dissertation
ur la Vulgate; son idée le porta même
en faire une espèce d'abrégé, mais
ant de retour à Wirtzbourg, il jugea
us à propos de faire imprimer l'ouvra-
entier. Il écrivit au Bibliothécaire
Malines, nommé le P. Jean-Baptiste
olvoët, pour obtenir de lui une copie
llationnée, avec un Certificat de fa-
in : ce qui lui ayant été accordé &
oyé, le même P. Widenhofer a fait
lition que nous annonçons. On voit
fin le Certificat du P. Holvoët daté
de Novembre 1748.

gue haleine. Mais si nous ne pouvons la représenter ici en entier, au moins ce que nous en dirons sera-t-il exact ; & pour satisfaire ceux qui ne se contenteront pas de notre Extrait, il ne sera pas mal que quelque Imprimeur de Paris fasse aussi une Edition de l'Ouvrage même. C'est une affaire de deux feuilles in-4°.

» Tous ceux que j'ai pu lire, » *dit d'abord le Cardinal*, semblent s'accorder sur deux points » qui concernent la Vulgate. Le » premier est que cette version doit être regardée comme » exempte de toute erreur en » matière de foi & de bonnes » mœurs. Le second est qu'elle » seule doit être conservée dans » l'usage public des Eglises & des » Ecoles, quoique d'ailleurs il » puisse s'y trouver des fautes. »

Ceci est comme la thèse générale de l'Auteur, que nous voulons suivre scrupuleusement, au risque

risque même de faire un Extrait insipide pour le commun de nos Lecteurs. C'est aux Théologiens que nous parlons dans cet Article. Le Cardinal prouve sa Thèse par l'autorité & les textes de Jean Driedo, d'André de Vegue, de Lindanus, de Melchior Cano, de Sixte de Sienne, de Josse Tiletan, de Melchior Zangerus, de Jacques Payva, de François Forerius, de Jerôme Oleaster, de Gilbert Génébrard. Ce sont à-peu-près les mêmes qu'il cite aussi dans ses Controverses, pour montrer simplement que la Vulgate est authentique. Qu'on fasse attention que tous ces Docteurs étoient ou du tems même, ou très-voisins du Concile de Trente; par cette raison Bellarmin les croyoit plus en état que bien d'autres de rendre compte des sentimens & des vûes de cette sainte Assemblée; & il semble que cette manière de juger doit

Concile. Mais voyo
ſons du Cardinal. Ell
nombre de cinq ; &
abrégeons ainſi.

Premiere raiſon. L
de Trente n'a pu d
Vulgate authentique,
puyant ſur l'uſage anc
interrompu de l'Egliſ
port à cette Verſion ;
ge prouve fort bien q
être authentique, c
qu'elle ſerve publiqu
dans les Egliſes ſoit da
les, & qu'elle puiſſe f
ve en tout ce qui regar

ſion doive être préférée aux
tes Grec ou Hébraïque, ni
lle ne contienne aucune fau-
commiſe par le Traducteur.
contraire on voit que l'Egli-
y a remarqué de tems en
s des taches; qu'elle les a
rigées en recourant aux ſour-
; ou qu'elle les a tolérées
r ne pas troubler les peu-
. Bellarmin prouve ceci par
ſuite d'exemples qu'il faut
r dans l'Ouvrage même.
econde raiſon. Les Conciles
coutume de ne définir que
points qui ſont néceſſaires ou
conſervation de la foi, ou à
condamnation des erreurs,
enfin à précautionner les Fi-
es contre les dangers. Or
ir tout ceci il ſuffiſoit de dé-
er que la Vulgate ne con-
it aucune erreur contraire à
oi & aux mœurs, que par
te raiſon elle doit être con-
rée, & que dans l'uſage pu-

blic, il faut ne recevoir aucune autre Version. Certainement il n'est point nécessaire que la décision de l'Eglise aille jusqu'à déterminer qu'une Version est totalement & absolument conforme au Texte : deux faits en sont la preuve. Le premier est que pendant plus de mille ans, les Saints Peres ont cru que l'Auteur de la Vulgate s'étoit trompé en quelques points : qu'on lise pour s'en convaincre la dix-neuviéme Lettre de S. Augustin adressée à S. Jerôme. Le second fait, est qu'il se trouve un grand nombre de variantes dans les Exemplaires de la Vulgate, ce qui fait qu'on ne peut sçavoir au juste quelle est la vraye leçon de cette Version, dans les endroits où se trouvent ces variantes, & qu'ainsi le Décret du Concile de Trente seroit inutile, si son approbation s'étendoit à toutes les parties de la Vulgate, même à celles qui ne

egardent ni la foi ni les mœurs.
Troisiéme raison. Le Texte
Iébraïque & le Texte Grec ne
ont pas moins authentiques que
a Vulgate ; ils le sont même da-
rantage , puisque ce sont les
ources , & que la Vulgate est
implement le ruisseau. Il ne faut
lonc pas croire que la Vulgate
oit approuvée de telle sorte par
e Concile , qu'elle doive être
réferée aux sources , quand elle
e leur est pas conforme ; par
onséquent, elle n'est pas authen-
que en tout , mais seulement
ans les choses qui regardent la
)i & les mœurs. Le Cardinal
rouve avec beaucoup de soin
ı première proposition ; sçavoir
ue *le Texte Hébraïque & le Texte
rec ne sont pas moins authenti-
ues que la Vulgate , qu'ils le sont
ême davantage.* Il en dit cinq
ıisons qui peuvent se réduire à
ıatre. 1°. Le Concile n'ayant
as parlé des Textes Hébraï-

ſoient auparavant :
qui n'avoit pas beſo
bation du Concile ,
Textes ſont les ſoı
uniques. 2°.Les SS.
vent préféré les Te
ſions ; ainſi le Con
te eſt cenſé n'avo
tenir une autre ro
gliſe Catholique n'
ment chez les Lat
auſſi chez les Syrie
niens , les Arabes ,
&c. ainſi l'Ecriture
ne doit pas ſeuleme
l'Egliſe Latine , elle

rant la Vulgate Latine authentique, eût voulu assurer en même-tems que les Eglises de Grèce & de Syrie n'ont point d'écriture authentique depuis plusieurs Siécles? 4°. Le grand trésor de l'Eglise est l'Ecriture Sainte: or ce trésor n'est presque plus rien, si l'on dit que les deux Textes Hebraïque & Grec ne méritent aucune créance, qu'on peut les rejetter comme altérés & corrompus, & qu'il ne reste plus qu'une Version, d'ailleurs si pleine de variantes, qu'à peine trouve-t'on deux Exemplaires qui soient parfaitement conformes. *Certainement c'est rendre un bien mauvais service à l'Eglise que de lui ôter un trésor si précieux, & d'oser dire que les Ecrits originaux des Apôtres & des Prophétes ne sont pas authentiques.*

Quatriéme raison. Si notre Vulgate est authentique en tout, c'est-à-dire dans les choses mê-

la Version de S. Jérôme
tout l'ancien Testamen
les Pseaumes, la Sage
cléſiaſtique & les Mac
eſt la même que notre
ſe trouve très-différent
cienne verſion Latine,
breu même & du Gre
s'enſuit que dans l'Offic
gliſe, on lit des Ecrit
ne ſont pas authentique
chante, par exemple,
gliſe de S. Pierre, un
très-ancien, & très-pe
blant à celui de la Vul
chante dans toute l'Egl

vres de la Sagesse, de l'Ecclésiastique & des Machabées seroit très-fidèle, très-exacte, très-authentique, & que cette version n'auroit tant d'avantages que par rapport à ces Livres, puisque ce sont les seuls que S. Jérôme a laissés sans les corriger ni les changer, persuadé qu'ils étoient apocryphes; or il seroit fort étonnant qu'une version fût authentique précisément parce que S. Jérôme n'a pas daigné y toucher: car il est certain que, si ce Saint Pere avoit fait sur ces trois Livres ce qu'il a fait sur les autres, nous les aurions reçu traduits ou corrigés de sa main; & que l'ancienne version auroit été abandonnée, comme il est arrivé par rapport aux autres Livres, hors les Pseaumes. Mais à l'égard des Pseaumes, le même raisonnement se présente. La version que l'Eglise reçoit n'est point

par tout, parce qu'o
aucun changement.
au contraire que de t
vres qu'a traduit S.
Pſeautier fût le ſeul
ſion ſortie de ſa plum
pas d'être regardée
thentique : quelle a
tout cela ! 4°. Il s'enſ
gliſe a fait authentique
ment la verſion de S
mais auſſi les Paraph
Explications de ce
dans pluſieurs Li
Teſt

Jérôme ...
Cinquième ... livre.
la Dissertation ... Cet endroit de
... droits de la Vulgate, ou Bellar-
... min estimoit qu'il y a faute : mais
... il faut avertir que, depuis la com-
... position de cet Ouvrage du Car-
... dinal, plusieurs passages qu'il
... cite ont été corrigés par les or-
... dres & sous l'autorité du Saint
Siége.

Telle est donc à-peu-près l'o-
... inion du sçavant homme, qui
... éfendit avec tant de zele les in-
... êts de l'Eglise. C'est la même
... embrassa depuis le Cardinal
... avicin, Historien du Concile.
... 'est encore celle que tiennent
... d'hui les Hébraïsans, ... de
... les Critiques. Il y ... iste
... qui donne ... do-
... Vulgate. ... tails
... ntiment ... ma-
... il dit que ... Me-
... point ... fera
... re

la ſuivent pas ; mais ceci mériteroit d'être diſcuté avec plus de ſoin que nous ne pouvons faire ici. Si l'on a quelque choſe à dire contre la Diſſertation de Bellarmin, nous ferons part au Public de ce qui nous ſera communiqué ſur cette importante matière.

ARTICLE LXXXVI.

HISTOIRE CIVILE, ECCLEſiaſtique & Littéraire de la Ville de Niſmes. Avec des Notes & les preuves ; ſuivie de Diſſertations Hiſtoriques & critiques ſur ſes Antiquités, & de diverſes Obſervations ſur l'Hiſtoire naturelle. Par M. Menard, Conſeiller au Préſidial de la même Ville, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, in-4°. *page 468 pour l'Hiſtoire, 112 pour les Notes, 267 pour les*

Preuves & la Table. A Paris ; chez Chaubert, Quai des Augustins. M. DCC. L.

LEs Histoires particulieres des Villes du Royaume seront bien-tôt dans nos Bibliothèques, comme les Médailles des Colonies dans les Cabinets des Antiquaires. On les rangera par classes ; on en formera des suites ; & de ces trésors séparés, il résultera, pour notre Histoire générale, des richesses immenses que d'habiles Gens sçauront mettre en œuvre, avec les graces & la sagesse convenables.

Il faut tout dire dans l'Histoire d'une Ville. Le mérite de ces sortes d'Ouvrages consiste dans des recherches presque domestiques, & dans des détails presque journaliers. De la manière que l'Ouvrage de M. Menard s'annonce, rien n'y sera oublié. Ce volume est le pre-

mier de cinq au moins qu'on nous fait ſperer ; dans chacun, il ſe trouvera, outre l'Hiſtoire, un corps de notes & une collection de pièces juſtificatives. On n'omettra ni le pouillé du Diocèſe, ni la notice des lieux compris dans la Sénéchauſſée de Beaucaire, ni la Carte de cette Sénéchauſſée entière, ni la deſcription des Antiquités de Niſmes, ni l'Hiſtoire naturelle des environs de cette Ville &c.

L'Auteur a l'avantage de travailler pour ſa Patrie : ce qui met néceſſairement du zèle dans ſon travail ; il a pour objet une Ville plus célèbre que bien d'autres. Niſmes par ſon antiquité, par ſes rapports avec les Romains, par ſa domination ſur le Pays des Volces Arécomiques, par ſes révolutions même & ſes malheurs, a toujours été très-diſtinguée. Le torrent des Hiſtoriens modernes fait remonter

ſon origine juſqu'à *Nemauſus*, un des deſcendans d'Hercule ; mais M. Menard, plus ſçavant & plus critique que les autres, réfute ce ſentiment, qui déſormais ne ſera celui de perſonne. Avouons cependant que, de toutes les origines fabuleuſes qu'on donne aux anciennes Villes, celle-ci nous paroît la moins déraiſonnable ; & nous allons l'expoſer avec autant de ſoin que ſi nous voulions en établir la vérité ; ce ſera l'occaſion toute naturelle de traiter quelques points de Critique.

Diodore de Sicile nous apprend qu'Hercule, à ſon retour d'Eſpagne, parcourut toute la Celtique ; qu'il y éteignit les diſſenſions, y rétablit le bon ordre, y fonda une grande Ville nommée *Aleſia* *, laquelle ſubſiſtoit en-

---

* C'eſt aujourd'hui le Bourg d'Aliſe en *Auxois*, *Diocèſe* d'Autun.

core avec gloire sous Jules César & Auguste. Ce fait, qui ne peut guères être révoqué en doute, quel que soit d'ailleurs cet Hercule conquérant de l'Espagne & des Gaules, rendroit déjà assez vraisemblable la fondation d'une autre Ville dans le pays des Celtes, par les soins & le ministère d'un fils d'Hercule. * Or Parthenius qui vivoit vers le tems de Néron assure que Nismes a été bâtie par *Nemausus Héraclide* ou *fils d'Hercule*, (le terme Grec dont se sert cet Auteur peut avoir ces deux significations.) Et d'après Parthenius, Etienne de Bysance, Auteur du cinquiéme siècle, embrasse le mê-

* Ammien Marcellin dit que plusieurs enfans d'Hercule bâtirent des Villes dans la Gaule. On met le même sentiment sur le compte de Diodore de Sicile; mais nous ne trouvons point cette particularité dans ses ouvrages.

ne ſentiment , qu'adopte auſſi
ìuidas , & enſuite la plûpart des
Modernes. Tels ſont, en peu de
nots, les fondements de l'opi-
iion réprouvée par notre Au-
:eur ; on peut le demander,avec
juelque confiance , eſt-il beau-
:oup d'autres Villes , dont les
:ommencements ſoient mieux
iutoriſés que ceux-ci ? Trouve-
:-on dans le récit que nous ve-
ions de faire un merveilleux qui
ui ôte toute créance ? Et parce
u'il eſt bien des fables dans
Hiſtoire d'Hercule Phénicien,
'hébain , ou de quelqu'autre
iys que ce ſoit, s'enſuit-il qu'un
:ros nommé Hercule, n'ait pas
faire des excurſions dans la
ltique , y bâtir une grande
le (comme il bâtit Herculane
s de Naples) permettre à quel-
ın de ſes enfans d'en bâtir
tres ? Et le nom de *Nemau-*
lonné à un fils d'Hercule ,
rueur du Lion de la forêt

de Némée, doit-il passer pour un titre hétéroclite ? Et enfin, n'est-ce pas une raison positive & par conséquent de quelque valeur, qu'au siecle de Néron, assez peu de tems après l'établissement de la Colonie Romaine à Nismes, on ait assuré dans des écrits publics, que cette Ville devoit son origine à Nemausus, fils d'Hercule ? *

Après cette discussion qui mé-

---

* En examinant les traits de ce petit morceau de fable ou d'histoire, nous avons remarqué 1°. que Vossius cité par M. Ménard (*pag.* 1. *de ses Notes*) distingue Parthenius le Phocéen du Parthenius disciple de Denys. 2°. Que le même Vossius cité encore par notre Auteur (*pag* 3. *des mêmes Notes*) raisonne, dans son premier livre de l'Idolatrie, non dans le troisiéme, sur les rapports de Josué avec le prétendu Hercule Egyptien. En lisant les notes de notre Auteur on fera aisément l'application de ces deux remarques.

riteroit d'être poussée plus loin par quelque zélé Citoyen de Nismes, nous convenons toutefois qu'il est plus à propos de s'en rapporter à la décision de notre Auteur. On doit supposer qu'il ne s'est déterminé à faire sa Patrie plus récente, que par des raisons bien supérieures; & l'on ne peut d'ailleurs lui disputer l'avantage des termes, ou époques qu'il assigne pour la fondation de Nismes. Il pose pour principe, que Marseille est sans contredit, la plus ancienne de toutes les Villes de la Gaule; il observe ensuite, que l'établissement d'une Colonie fut fait à Nismes par Auguste: D'où il conclut, que *c'est dans l'espace de tems qui s'est écoulé depuis la construction de Marseille, jusqu'au siécle d'Auguste, qu'on peut sûrement placer la fondation de Nismes.* Ceci, posé le principe de l'antiquité de Marseille, est évi-

Avant que Nîmes
nie Romaine, elle ét
tropole de tout le Pay
ces Arécomiques, domi
s'étendoit sur 24 Bou
lages. Les Habitans de
trée braves & jaloux
berté, disputèrent le
Rhône à Annibal. Ti
décrit magnifiquemen
tion, appelle simplem
ces Gaulois armés co
néral Carthaginois ;
me les Arécomiques
les deux rives du Rh
Auteur les spécifie à p
les distinguer des *Vol*

moment qui mériteroit d'être choisi par quelque grand Peintre pour en faire un beau tableau d'Histoire. On voit d'un côté l'Infanterie d'Annibal distribuée dans une multitude de Barques ; une partie des chevaux passant le Fleuve à la nage; les Soldats & les Matelots jettant de grands cris, & s'animant les uns les autres à rompre l'effort des ondes mugissantes. De l'autre côté on voit les Volces rangés en bataille sur la rive gauche du Rhône, poussant à la manière de leur Pays des hurlemens barbares, frappant tous ensemble sur leurs boucliers, & lançant une grèle de traits contre les ennemis. Mais que peut la valeur seule contre la science militaire ? Hannon, par l'ordre d'Annibal, a passé le Fleuve à 7. ou 8. lieues plus haut ; en faisant un circuit, il est tombé à l'improviste sur le Camp des Volces ; il vient en-

ſuite les prendre eux-mêmes en queue & en flanc ; pendant ce tems-là Annibal débarque ſon monde, & fait un grand front ſur le rivage : alors les Gaulois s'ébranlent, la mort qui les menace de toutes parts leur fait prendre la fuite, & ils ſe retirent dans leurs Bourgades, où les Carthaginois, contens d'être au-delà du Rhône, ne les inquietent pas. Il faut lire tout ceci dans Tite-Live, dont peut-être aucun Peintre ne pourroit rendre la belle penſée, la ſublime Ordonnance & la majeſtueuſe expreſſion.

Ce trait eſt préſenté fidélement, mais ſimplement par l'Hiſtorien de Niſmes : il s'attache de même à montrer tous les rapports des Volces Arécomiques avec les Romains, ſoit dans les Guerres de Marius contre les Cimbres ; ſoit dans celle de Jules Céſar contre les autres Gau-

lois, & ensuite contre Pompée ; soit enfin dans l'établissement de la Colonie Romaine en cette Ville.

L'époque de ce mémorable événemennt doit être fixée, selon notre Auteur, à l'an 727. de Rome, peu de mois après qu'Octave César eut reçû le titre d'Auguste ; des Soldats véterans furent envoyés par ce Prince pour fonder la Colonie, & il paroît, dit M. Menard, qu'ils furent particulierement tirés des légions qui avoient servi dans la Guerre d'Egypte, comme en fait foi la médaille qui fut frappée alors en l'honneur d'Auguste.

En effet, » les Habitans de la » nouvelle Colonie voulant rem» plir les devoirs de la recon» noissance, & donner des mar» ques publiques & durables du » ressentiment qu'ils avoient de » *cette Fondation*, ne crurent

» pas pouvoir le faire avec plus
» d'éclat, qu'en faisant frapper
» une médaille de moyen bron-
» ze, dont le sujet est la victoi-
» re d'Actium, par laquelle Au-
» guste étoit devenu maître de
» l'Egypte & de l'Empire ; c'est
» ce qu'ils exprimerent par un
» Crocodile attaché avec une
» chaîne à un Palmier, d'où pend
» une couronne civique ou de
» chêne d'un côté, & de l'autre
» une manière de bandelette ou
» de rubans : symboles évidens
» de l'Egypte & de la conquête
» qu'Auguste en avoit faite. Ils
» y joignirent ces mots : COL.
» NEM. qui tiennent lieu de le-
» gende, & qui signifient *Colo-*
» *nia Nemausensis*. Mais en mê-
» me-tems, comme la victoire
» d'Actium se rapportoit égale-
» ment à M. Vipsanius Agrippa,
» qui n'avoit pas eu moins de
» part à cette mémorable jour-
» née, & que d'ailleurs l'année
» même

» même de l'établissement de
» cette Colonie, Agrippa se
» trouvoit Consul avec Augus-
» te, on joignit leurs effigies sur
» l'autre côté de la Médaille. La
» tête de César Auguste y est or-
» née d'une couronne de laurier,
» & celle d'Agrippa d'une cou-
» ronne navale ou éperonnée;
» autour des deux têtes, on lit
» ces mots, qui n'appartiennent
» néanmoins qu'à l'Empereur,
» IMP. DIVI F. P. P. c'est-à-
» dire, *Imperatori*, *Divi filio*,
» *Patri Patriæ*, *&c.*

Nous avons voulu rapporter de suite ce morceau, pour faire voir comment notre Auteur sçait rendre probable l'opinion qu'il embrasse; il faudroit joindre à ceci la lecture de sa XII. note, où il discute l'époque de la Colonie de Nismes. C'est-là qu'il compare son sentiment avec les autres, & qu'il trouve dans tous, hors le sien, des inconvéniens

réels que nous reconnoissons volontiers avec lui. Cependant nous seroit-il bien permis de proposer une difficulté ? Si la Médaille fut frappée au tems de la fondation de cette Colonie en 727, ainsi que l'Auteur le fait entendre, pourquoi y voit-on le titre de *pere de la Patrie*, qu'on ne donna à l'Empereur Auguste que bien des années après * ? Nous ne proposons ce doute que pour donner occasion au sçavant Auteur de cette Histoire, de le résoudre dans le volume où il doit mettre des disserta-

* Le Cardinal Noris, Perizonius & M. Spanheim prétendent, d'après une Inscription qui est dans Gruter, que le titre de *Pere de la Patrie* ne fut donné à Auguste qu'en DCCLII. D'autres Ecrivains remontent jusqu'à l'année 740; mais nous n'en avons vu aucun qui reconnoisse que ce titre ait été donné à ce Prince dès 727.

tions sur les Antiquités de Nismes.

Cette Colonie Romaine fut du nombre des Villes qui jouissoient du *Droit Latin* : Prérogative inférieure à celle qu'on nommoit *Droit Italique*, ainsi que M. Ménard l'explique fort bien dans sa XIII. note ; & son attention se porte ici à relever quelques Auteurs qui confondent ces deux droits. Le P. Hardouin est du nombre ; ce qu'il faut pourtant expliquer sans partialité. Cet Antiquaire, il est vrai, paroît ne faire qu'un même droit de l'*Italique* & du *Latin* ; mais il distingue fort les avantages des Citoyens Romains, proprement dits, de ceux dont jouissoient certaines Colonies, à qui l'on n'avoit accordé que le Droit *Latin* ou *Italique*. Ainsi, c'est dans le mot & non dans les choses, que le P. Hardouin différe de M. Ménard. Le premier appelle *Droit*

des Citoyens Romains, ce que le second nomme *Droit Italique*; & de ces deux Droits, le *Latin* & l'*Italique*, que notre Auteur sépare, le P. Hardouin ne fait qu'un même droit : Voilà encore une fois, toute la différence. Voyez *Hard. Anthirrea.* p. 153.

Il ne faut pas s'étonner que nous insistions si fort sur toutes ces Antiquités. L'histoire particulière de nos Villes n'est jamais plus belle que dans ses rapports avec celle des Romains. Quand ces rapports cessent, & qu'il n'est plus question, dans le cours des siécles, que de petites administrations municipales, de discussions topographiques, de révolutions locales, de querelles entre Citoyens, de familles qui se sont distinguées dans l'enceinte d'une Ville médiocre &c. nos idées s'abaissent; notre curiosité s'éteint; au lieu qu'avec ces antiques Romains qui donnoient

de la grandeur à tout, nous nous intéressons sans effort & comme par une espèce d'enchantement.

Ainsi, dans le cours du premier livre de cette Histoire, nous rencontrons, avec un plaisir sensible, l'endroit où l'Auteur commence à parler des monumens qui subsistent dans Nismes. Il en est deux sur-tout que leur magnificence & leur intégrité ont rendu très-célèbres. Tout le monde connoît l'Edifice bâti par Adrien ; & l'Amphitéâtre qu'on rapporte au tems d'Antonin ; le premier appellé *la Maison quarrée*, & l'autre *les Arènes*. M. Ménard nous décrit ainsi ce dernier.

» Rien n'est si propre à donner
» une juste idée de la magnifi-
» cence Romaine, que la beauté
» & la symétrie qui regnent dans
» tout ce superbe édifice, l'un
» des plus entiers & des mieux
» conservés qu'il y ait au mon-
» de. Le Vulgaire l'appelle les

» Arènes, à cauſe du ſable dont
» le champ en étoit couvert. Sa
» figure forme une ovale par-
» faite. Il eſt compoſé de deux
» étages, & terminé par une at-
» tique; chaque étage ſoutenu
» de 60 arcades, qui forment au-
» tour quatre portiques, ou ga-
» leries couvertes, dont deux
» au rez-de-chauſſée, une au ſe-
» cond étage, & une autre en
» demi-arcade ſous les plus hauts
» ſiéges. On y entroit par qua-
» tre portes qui répondoient
» aux quatre parties du Monde.
» Sur celle qui faiſoit face au
» Nord, ſont deux Taureaux en
» ſaillie, dont il ne paroît qu'une
» partie des épaules: Emblême
» aſſuré de la Colonie de Niſ-
» mes, qui en faiſoit la dépenſe.
» L'édifice eſt bâti de grandes
» pierres de taille jointes avec
» la derniere juſteſſe, ſans mor-
» tier ni ciment; il eſt fini dans
» tout le corps de la maçonne-

» rie, mais il ne l'eſt pas partout
» dans les ornemens d'Architec-
» ture. A l'exception de la partie
» qui répond au Nord, les pier-
» res ne ſont ailleurs que dégroſ-
» ſiés & taillées en chanfrain. Ce
» qui donne lieu de croire, que
» les ornemens de cet Edifice ne
» furent conduits que juſqu'à la
» mort d'Antonin, & qu'alors
» on ceſſa d'y travailler, faute
» de ſecours de la part de ſes Suc-
» ceſſeurs. «

C'eſt un grand bonheur que le tems & la barbarie ayent reſpecté cet admirable Monument; s'il n'avoit pas ſervi de Forteresſe pendant long-tems, ou ſi ſa conſtruction n'eût pas été auſſi ſolide, diſons même auſſi invincible qu'elle l'eſt, il y a toute apparence qu'on l'eût détruit, peut-être pour en vendre les matériaux, ou pour les employer aux réparations de quelques miſérables maiſons de Citadins: car

voilà comme font faits la plûpart des hommes, depuis que l'Empire Romain ne subsiste plus : ils n'ont des yeux que pour leur utilité particulière, & ils sont sans goût pour ce qui concerne la gloire publique.

L'Amphitéâtre de Nismes subsiste ; vainqueur des Siécles & des Barbares, il nous fait connoître la grandeur Romaine, & les hautes idées de quiconque tenoit à ce Peuple conquérant & législateur. Pour les Jeux d'une simple Colonie, à 200 lieues de Rome, il falloit un Monument Public capable de contenir plus de 20000 personnes, & ce Monument étoit d'une construction que les plus puissans Monarques ne pourroient ni entreprendre ni exécuter aujourd'hui. Qu'étoit-ce donc que la Capitale même de l'Empire, & à quel dégré de splendeur les Césars, les Triomphateurs, les Maîtres du Monde,

en un mot, n'avoient-ils pas porté leur ſuperbe & ambitieuſe demeure ?

Un ſçavant & ingénieux Magiſtrat * ſe plaignoit il y a cinq ans, de l'extrême abandon où l'Amphitéâtre de Niſmes ſe trouve aujourd'hui. Quelle honte, diſoit-il, dans une Lettre adreſſée aux Académiciens de Cortone, qu'un Edifice ſi magnifique & ſi entier ſoit deshonoré par les chaumines de la plus vile populace, & qu'on voye de petites boutiques dans un lieu qui devroit ſervir de Temple à la Juſtice !

Nous plaçons ici ces reproches pour faire eſtimer d'autant plus le zèle de l'Hiſtorien de Niſmes. L'attention qu'il donne aux Monumens de ſa patrie fera ou-

* *D Joan Jac. le Franc* Sociis *Academiæ Etruſcæ Cortonenſis an.* 1745.

blier l'indifférence de ceux qui voyent tous les jours ces belles Antiquités, & qui n'en sont pas touchés.

Dans un autre Extrait nous remarquerons encore la bonne critique, les soins & les succès du même Auteur.

ARTICLE LXXXVII.

DISSERTATIO DE LUMINE Auctore P. Rogerio-Josepho Boscovich, Soc. JESU, Publico Matheseos Professore in Collegio Romano, &c. *Dissertation sur la Lumiere, par le P. Boscovich, Jésuite, Professeur de Mathématiques au Collége Romain, in-4°. premiere Partie pag. 44. seconde Partie pag. 58. A Rome 1748.*

L'Auteur de cet Ouvrage commence par indiquer les travaux des Physiciens Moder-

nes, sur ce qui concerne *la Lumière*. Cette question si belle, si curieuse & si utile, a fait naître une multitude d'Observations & de tentatives. On a voulu connoître les propriétés de la Lumière, & en découvrir les causes : deux objets qui renferment tout ce qu'on peut imaginer sur la matière présente, & c'est aussi à quoi le P. Boscovich réduit sa Dissertation qui a deux Parties. Nous ne pouvons en toucher qu'une dans cet Extrait, qui seroit encore très-étendu, si nous voulions y comprendre tout ce qui nous a paru remarquable.

Les propriétés de la Lumière sont la propagation en ligne droite, la réflexion, la réfraction, la diffraction qu'on appelle aussi inflexion. L'Auteur insiste principalement sur la première, & nous le suivrons dans cette théorie qui contient d'excellentes Observations.

C'eſt un principe reçû parmi tous les Maîtres d'Optique & d'Aſtronomie, que la Lumière qui vient du Soleil juſqu'à nous, ſe répand en ligne droite. Quelques uns en ſont ſi perſuadés, qu'ils ne ſe mettent ſeulement pas en devoir de le prouver; d'autres s'engagent dans la preuve, & ſe ſervent pour cet effet de l'expérience du rayon introduit dans la chambre obſcure par un petit trou fait à la fenêtre. Car, comme on voit un fil de lumière qui paroît traverſer la chambre en ligne droite, ils en concluent que depuis notre œil juſqu'au Soleil la lumière ſuit la même direction : c'eſt la concluſion de Wolff, il ne lui vient pas même en penſée d'y ſoupçonner du foible ou du paralogiſme; cependant voici les objections du P. Boſcovich.

1°. C'eſt une mauvaiſe manière de raiſonner, que de conclure

du petit eſpace d'une chambre à l'immenſe étendue qui eſt entre nos yeux & le Soleil : que diroit-on de celui qui aſſureroit que tout l'Océan eſt plat, parce que telle lui paroîtroit la ſurface d'une fontaine ou d'une citerne ? De même s'enſuit-il que les rayons aillent tous en ligne droite de la terre au Soleil, parce qu'un filet de lumière ſemble tenir cette route dans la longueur de quelques pieds ?

2°. Il eſt très-certain que les rayons qui viennent du Soleil juſqu'à nous, ſe courbent dans l'atmoſphère, à cauſe de la différente denſité des couches qu'ils y traverſent. Ces courbures, il eſt vrai, forment des arcs de cercle très-grands, & par conſéquent peu ou point ſenſibles ; mais n'en eſt-ce pas toujours aſſez pour modifier la concluſion générale de la prétendue rectitude des rayons ?

3°. Dans le ſyſtême de Newton, on croit que le Soleil a un mouvement autour du centre commun de la gravitation des Planettes & des Comètes ; or, ſelon cette opinion, s'il arrive que le centre commun ſoit éloigné du Soleil, il faudra bien que cet Aſtre ſe trouve au bout d'un demi quart d'heure (tems de la propagation de la lumière) dans un autre endroit que celui où il étoit quand les rayons ont commencé à partir. Ainſi la ligne de ces rayons depuis nos yeux juſqu'à l'Aſtre, doit avoir contracté une courbure.

4°. Dans le ſyſtême de ceux qui donnent pluſieurs mouvemens à la Terre, il ſera néceſſaire auſſi que les rayons parviennent à nos yeux par une ligne réellement courbe, de la même façon que le corps peſant, qu'on jette du haut d'un mât de Vaiſſeau faiſant route, décrit une vé-

itable courbe, quoiqu'il paroiſ-
e tomber perpendiculairement.

5°. Dans le raiſonnement fon-
dé ſur l'expérience de la cham-
bre obſcure, il ſe trouve ce
qu'on appelle un cercle vicieux;
car on y juge de la rectitude
des objets contenus dans cette
chambre, par celle du rayon; &
de la rectitude du rayon par
celle des objets. Il faudroit, avant
que de raiſonner, s'aſſurer par
d'autres ſens que par les yeux,
d'une meſure propre à eſtimer la
ligne du rayon: après quoi, ſi
l'on trouvoit cette ligne exacte-
ment droite, on pouroit juger
de la poſition des objets. Mais en
tout ceci il y auroit encore des
inconveniens à prévoir; l'Au-
teur les indique, & fait ſentir
excellemment qu'il n'eſt aucune
voye rigoureuſe & géometrique
par laquelle on puiſſe démontrer
que la lumière ſe répand en *li-
gne droite*: il convient ſeule-

la Dioptrique , de la C
que , de la Perſpective
Trigonométrie : ce qui d
re, à peu près comme or
tente, pour déchiffrer
ſymbolique, de trouver
tain quadre qui donne u
mination aux lettres, &
à la plûpart des mots.

Après cette controver
propagation de la lum
ligne droite, l'Auteur c
la vîteſſe ſelon laquelle l
re ſe répand. Tout le
convient aujourd'hui qu
vîteſſe, quelque grande

gueur, mais il est appuyé sur des preuves satisfaisantes que fournissent, 1°. La nature même de la lumière. 2°. Le changement de direction des rayons dans la réfraction, la réfléxion, la diffraction. 3°. Les éclipses des Satellites de Jupiter. 4°. L'aberration des Fixes.

Et d'abord les deux premiers Articles se réduisent à ceci : la lumière consiste dans l'effluence des particules émanées du corps lumineux * ; & sa direction change par l'action des autres corps ; or il faut pour cela quelque intervalle de tems. Donc &c.

Ensuite l'expérience apprend que les éclipses du Satellite le plus voisin de Jupiter se voyent plutôt, lorsque cette planette est périgée, & plus tard lorsqu'elle

---

* L'Auteur rejette ici l'opinion de ceux qui feroient consister la lumière dans la pression ou dans les ondulations d'un fluide élastique.

eſt apogée ; il faut donc
lumière mette plus de tem
nir dans le ſecond cas , qu
le premier. Mais la différe
tems eſt d'environ 14 min
faut donc que la lumière
environ 14 minutes à pa
l'eſpace qui eſt entre l'Ap
le Périgée de la Planette
cet eſpace eſt le double
diſtance du Soleil à la T
donc en ſept minutes ,
viron , la lumière vient
leil à nos yeux. Ceci , com
voit , n'eſt qu'un réſultat
Boſcovich fait l'Hiſtoire d
belle Découverte ; il m
que M. de Roëmer y a
part que perſonne ; il indi
Ecrits qui ont été publ
cette matière en France &
gleterre ; il rapporte les
tions de M. Maraldi , &
ponſes qu'on y a faites ; il
de nouveaux éclairciſſe
dont le détail mérite aſſ
toute l'attention des Le

Enfin l'aberration annuelle des Etoiles fixes ſert auſſi à prouver la propagation ſucceſſive de la lumière, ou plûtôt l'aberration même n'eſt qu'une conſéquence de cette propagation ſucceſſive, combinée avec le mouvement annuel de la Terre. Notre Auteur, en cet endroit, cite une autre de ſes Diſſertations, où la même matière eſt traitée en grand : il ne fait que donner ici les premières notions, & marquer le progrès de cette doctrine, dont on a principalement l'obligation au célèbre Aſtronome Anglois M. Bradley.

Mais voici les Corollaires importans que le même P. Boſcovich tire de la vîteſſe reconnue dans la lumière : Vîteſſe, pour le répéter encore une fois, qui eſt telle que, dans l'eſpace d'environ un demi-quart d'heure, ou 450 ſecondes, le rayon parcourt la diſtance du Soleil à nos yeux, c'eſt-à-dire vingt-deux

Premier. La lumière , pa
que ſeconde ou batteme
pouls, parcourt plus de 18
liers de milles ; car ſi dans
mi-quart-d'heure ou 450 ſ
des, elle parcoure 22000
diamètres de la Terre, don
cun contient quatre millie
milles, il faut que dans ce
quart-d'heure ou ces 450 ſ
des, elle parcoure 88 mi
de milles, & par conſéque
chaque ſeconde plus de 18
liers de milles, ou plus
grandes lieues de France. C
dant, avec une vîteſſe ſi

au commencement du Monde, dont nous n'avons point encore vû la lumière.

Second Corollaire. Il n'y a ſur la terre aucun phenomène propre à nous faire connoître la propagation ſucceſſive de la lumière, & l'on ne peut remarquer aucun intervalle de tems entre le moment où le feu s'allume, & celui où ſa lumière parvient aux yeux. Ceci eſt évident, puiſque la lumière parcourt 180 milliers de milles, ou 60 lieues dans une ſeconde.

Troiſiéme corollaire. L'activité & la denſité de la lumière, en s'éloignant du corps lumineux, & paſſant d'un mouvement uniforme par un milieu homogène & non réſiſtant, décroît en raiſon réciproque du quarré des diſtances. Il faut bien obſerver, pour la vérité de ce corollaire, la condition eſſentielle qu'il exprime; ſçavoir, que le paſſage

de la Physique, lorsqu'il
général que l'action des c
cules émanés d'un corps o
rant, diminue en raison r
que du quarré des distanc
dans l'état présent des cho
petites parties émanées
corps odoriférant ne pro
point par un mouvement
me, l'air extérieur & pl
autres causes pouvant tr
infiniment leur marche.

Notre Auteur ajoute à t
ci des observations, des e
tions & des preuves, qu
chissent extrêmement sa
tation : après quoi il do

*érique d'eau contient beaucoup
is de matière, que n'en contient
lumière que le Soleil pourroit en-
yer dans un espace de siècles, plus
ig qu'il ne faudroit de grains de
ile pour couvrir plusieurs fois la
face de la terre.* Et voici à peu
ès la preuve.

La lumière, au sortir du So-
l, est plus subtile que la ma-
re de l'Aurore Boréale, puis-
'elle n'entraîne point cette
atière avec elle. La matière de
lurore Boréale est plus subtile
le l'Atmosphère terrestre, à la
stance de 840 milles (ou 280
uës) puisqu'on voit souvent
s Aurores Boréales soutenues à
tte distance. L'Atmosphère ter-
stre, à cette distance de 840
illes, est plus subtile que l'air
isin de notre Globe; & elle
st d'une plus grande quantité
le n'est celle qu'exprimeroit
nité avec 72 chiffres: ce qui
prouve par la progression se-

lon laquelle l'Atmoſphère terreſ-tre ſe ſubtiliſe. Mais on ſçait que l'air voiſin de notre Globe eſt mille fois moins denſe que l'eau, & par conſéquent la lumière eſt beaucoup moins denſe que l'eau de toute la quantité qu'exprime-roit l'unité avec 75 chiffres ; & conſéquemment, un doigt d'eau contient plus de matière que n'en contiendroit un nombre de doigts de lumière, exprimé par l'unité & 75 chiffres. Or, pour envoyer une telle quantité de lu-mière, il faudroit plus de ſiécles que n'en repréſente l'unité avec 28 chiffres ; & pour couvrir la Terre de grains de ſables, tels qu'il en tiendroit cent dans la longueur d'un doigt, il ne fau-droit qu'un nombre de ces grains de ſable exprimé par l'unité ſui-vie de 22 chiffres. Cette preuve eſt, comme on voit, aſſez com-plette, cependant l'Auteur ren-voye à une diſſertation qu'il a publié

publiée ſur cette matière, dans le Journal des Savans de Rome.

Après s'être ſi fort arrêté à la propagation de la lumière, il ne fait qu'indiquer la réfraction, la réflexion & la diffraction. Ce ſont, *dit il*, des choſes connues & bien expliquées par M. Newton, dans ſon Optique. Auſſi voit-on ici pluſieurs articles de ce ſçavant Anglois, cités mot-à-mot, principalement ceux qui regardent la réfraction. Mais, conclut le P. Boſcovich, parlons préſentement des cauſes de la lumière; invitation qui nous avertit auſſi de finir notre Extrait pour en commencer un autre.

ARTICLE LXXXVIII.

COURS DE BELLES-LETTRES distribué en exercices Tome IV. A Paris chez Desaint & Saillant ruë S. Jean de Beauvais in 12. pag. 440.

CE quatrième Tome est la suite d'un Ouvrage bien connu. Il est ici question de la Poësie Epique & de la Poësie Dramatique : deux objets d'une grande considération dans l'étude des Belles-Lettres. L'Auteur, M. l'Abbé Batteux, entre sur ces matières dans un détail didactique, que notre extrait ne peut représenter. Dans l'Epopée, par exemple, il fait voir qu'il ne doit y avoir qu'une action principale; que cette action doit être intéressante; que l'intérêt se forme & par la grandeur des objets & par la multitude & la variété des obs-

tacles ; que la manière dont les obstacles sont levés ou forcés, est ce qui fait le dénouement ; que la manière dont le dénouement s'opère est la *reconnoissance* ou ce qu'on appelle la *péripetie* ; que les Episodes sont des actions subordonnées à l'action principale, des actions amenées par les circonstances ; que le merveilleux est l'ame du Poëme Epique ; mais qu'il n'est point nécessaire que ce soit toujours une allégorie ; que les Acteurs du Poëme doivent porter le caractère & se présenter avec les mœurs qui leur sont propres ; que ce genre d'ouvrage étant un récit poëtique, il faut que le style, l'harmonie, toute la forme en un mot réponde à cette définition. Telle est à peu près l'esquisse du premier exercice contenu dans ce volume : mais comment donnerions-nous à connoître l'exécution de ce dessein sans

entrer dans des détails qui ne peuvent convenir à notre Laconisme ? disons simplement ceci :

M. l'Abbé Batteux allie la facilité de penser au talent d'écrire. Il est Philosophe & homme de Lettres ; il sçait placer des définitions, des divisions ; & il remplit ce canevas par des exemples choisis, ou par des caractères bien circonstanciés. Il aime même à donner ce qu'on appelle des morceaux. Voici ce qu'il dit du génie.

» Ce n'est pas, comme on le
» croit communément, quand
» on ne le considère pas de près,
» un feu violent qui emporte l'a-
» me & la mène au hazard : ce
» n'est point une puissance aveu-
» gle qui opére machinalement
» & par instinct ; une source qui
» jette ses flots & qui les aban-
» donne. C'est une puissance
» éclairée qui s'exerce avec
» art sur un objet, qui en exa-
» mine avec soin toutes les faces

» réelles, toutes les possibles, » qui en dissèque les parties les » plus fines, en mesure les rap- » ports les plus éloignés ; enfin » qui fouille, creuse, perce sour- » dement. Le Géomètre inven- » teur a autant de génie & peut- » être plus que le Poëte, quoi- » qu'il ne fasse point d'usage de » l'imagination ni de ses feux. » Ainsi quand le génie travaille, » c'est en silence, sans trouble, » sans désordre, sans transports » violents &c. «

Il étoit naturel, dans un exercice sur l'Epopée, de faire l'examen des deux Poëmes d'Homère & de celui de Virgile : examen peut-être plus propre à former le goût des jeunes gens que toute l'œconomie des préceptes. Notre Auteur s'engage dans cette discussion ; il aime Homère, il en parle avec une sorte de complaisance qui manifeste ses sentiments, il ne supprime pas les

défauts de ce grand Poëte, mais il les excuse, il en dit la raison ou l'occasion. Il se met du côté d'Horace pour faire des reproches, » J'aime, *dit-il*, la manière » dont Horace accuse Homère ; » c'est un soupçon plûtôt qu'une » accusation ; & il est fâché mê- » me d'avoir ce soupçon. *Indi-* » *gnor quandoque bonus dormitat* » *Homerus*. Je sens du dépit si, » par hazard, il arrive à Homère » de sommeiller. « Nous répétons ceci volontiers, parceque, dans l'étude des Belles-Lettres, l'amour d'Homère est une sorte de belle inclination, une manière de penser qui n'entre guères que dans les bons esprits & dans les ames bien nées.

L'invention de l'Iliade & de l'Odyssée, l'Analyse de ces deux Poëmes, la belle disposition qui y régne, l'élocution & l'harmonie qui en est comme le Coloris; toutes ces choses & mille autres

intermédiaires ou incidentes, attirent les juſtes éloges de M. l'Abbé Batteux. Il faut l'entendre ſur l'élocution d'Homère, dans l'Iliade. » Son élocution eſt auſſi
» vigoureuſe que ſon Héros : ce
» ſont, non des étincelles, mais
» des traits de feu & d'un feu
» continu ; ce ſont les choſes mê-
» mes qui ſe préſentent, & non
» les images des choſes. On n'y
» voit point d'Antithèſes pétil-
» lantes, d'interrogations arti-
» ficielles, de petites métaphores
» furtives qu'on gliſſe pour être
» remarquées ; tout tend au bon
» ſens, à la raiſon, au vrai. Sa
» narration marche toujours d'un
» pas égal dans plus de ſeize mille
» vers : pleine de force, de feu
» & de graces, elle met les ob-
» jets ſous les yeux de celui qui
» lit ou qui écoute. Elle eſt ſi na-
» turelle & ſi bien liée, qu'on
» diroit que le Poëte n'a fait
» qu'écrire ce que les Muſes lui
» dictoient. «

plus charmé que moi de la le
de Virgile ; que ses vers, ses to
ses tableaux me font un plaisi
dessus de toutes expression. I
après cette déclaration, vie
Critique dans XX. Observati
contenant le parallèle des c
Poëtes. Homère a partout
vantage, & au risque d'être
més nous-mêmes, comme q
ques-uns blameront peut-êtr
l'Abbé B, nous dirons, sans
pect humain, que nous som
de son sentiment, & que ses X
Observations nous paroisser
morceau très-judicieux.

Dans l'exercice sur la Re

trois unités, du ſtyle propre de ce genre, de l'action de ceux qui repréſentent : derniere branche de diviſion qui eſt traitée ſurtout par rapport à l'éducation des jeunes gens. Il n'eſt peut-être point d'objet, dans cette éducation, qui ſoit plus ſuſceptible de raiſons pour & contre, que l'exercice dramatique. Les ſpectacles de Collége peuvent être fort utiles & fort nuiſibles aux enfans ; il ſeroit aiſé de démontrer les deux parties de cette propoſition ; mais ce qui n'eſt point problématique, c'eſt que les Maîtres, qui prennent ſoin de ces ſpectacles, ſont extrêmement libéraux de leur tems, de leurs forces & de leurs talens.

L'Hiſtoire de la Poëſie dramatique occupe enſuite M. l'Abbé Batteux. On voit ſe développer ſous ſa plume les divers âges de la Tragédie & de la Comédie, avec les caractères des princi-

paux Auteurs. Il peint Sophocle de cette manière : » Sophocle né heureusement pour ce » genre de Poësie, avec un fond » de génie admirable, un goût » d'une délicatesse exquise, une » facilité merveilleuse pour l'expression, réduisit la Muse tragique à se contenter d'une » marche assurée, majestueuse, » sans orgueil, sans faste, sans » cette hauteur gigantesque, qui » est au-delà de ce qu'on appelle » héroïque. Il sçut intéresser le » chœur dans toute l'action ; il » travailla ses vers avec soin : » en un mot il s'éleva par son » génie & par son travail, au » point que ses ouvrages sont » devenus l'exemple du beau & » le modèle des régles. «

Il faut voir, chez l'Auteur, la différence propre de la Tragédie: morceau des plus intéressans ; l'examen de l'Œdipe de Sophocle & de l'Horace de Corneille ;

le parallèle de l'Héraclius du même & de l'Athalie de Racine. On paſſera de ſuite aux diſcuſſions ſur la Poëſie Comique, & l'on verra ce qu'il faut penſer de ce genre & de ceux qui y ont excellé. » Ariſtophane étoit ſatyri-
» que par méchanceté, ordurier
» par corruption de mœurs, im-
» pie par irréligion ; par-deſſus
» tout cela, pourvu d'une cer-
» taine gayeté d'imagination qui
» lui fourniſſoit ces idées folles,
» ces allégories bizarres, qui en-
» trent dans toutes ſes pièces, &
» qui en conſtituent quelquefois
» tout le fond. «

» La Comédie de Térence
» n'eſt que le tableau de la vie
» bourgeoiſe : tableau où les ob-
» jets ſont choiſis avec goût, diſ-
» poſés avec art, peints avec gra-
» ce & avec élégance. Décent
» partout, ne riant qu'avec ré-
» ſerve & avec modeſtie, il ſem-
» ble être ſur le Théâtre, comme

» la Dame Romaine dont parle
» Horace, dans une danse sacrée,
» toujours craignant la censure
» des gens de goût : la crainte
» d'aller trop loin le retient en
» deçà des limites. Délicat, élé-
» gant, poli, gracieux ... que
» n'a-t'il la qualité qui fait le co-
» mique : *utinam scriptis adjuncta*
» *foret vis Comica !* « &c. Toute
la suite & le portrait de Molière
comparé avec Aristophane, Plaute & Térence, mérite d'être considéré avec attention.

ARTICLE LXXXIX.

LE SPECTACLE DE LA Nature, T. VIII & IX. in 12. contenant ce qui regarde l'homme en société avec Dieu, chez la veuve Etienne & fils, ruë S. Jacques, à la Vertu 1750.

IL y a des Livres dont le titre & l'Auteur préviennent favo-

rablement le Public. Les Ouvrages de M. Pluche ont ce double avantage. Les premiers volumes du *Spectacle de la Nature* ont eu un succès si rapide & si général ! Ils ont mérité ce succès par le choix des matières, par l'élégance du style, par la noble simplicité de l'expression, & plus encore par le ton plein de respect pour la vertu & la Religion, qui y régne partout. On a beau déclamer contre la corruption du siècle. Cette corruption est grande sans doute dans les mœurs & la conduite ; mais dans les livres, on aime une manière pleine de décence, de probité & de Religion. C'est ainsi que la vertu a toujours droit à nos hommages. Quand on ne l'honore pas par sa conduite, on l'honore au moins par ses discours & ses éloges.

Dans ses autres volumes, M. Pluche s'étoit contenté de répandre en plusieurs endroits des rè-

fléxions propres à faire aimer & révérer la Religion. Dans ces deux derniers volumes, il entreprend la défenſe de cette Religion Sainte contre les Incrédules. Ses preuves & ſes raiſonnements ne ſont pas nouveaux, mais ils ſont préſentés d'une manière nouvelle & plus à la portée d'un grand nombre de Lecteurs, qui ſçavent mieux ſentir & comparer que raiſonner & analyſer. Ces deux volumes ſont précédés d'un diſcours ſur *la néceſſité de la révélation.*

Cette grande queſtion qui a été traitée avec beaucoup de force par les Défenſeurs de la Religion Chrétienne, n'eſt qu'éfleurée par notre Auteur. Il a penſé apparemment qu'il n'étoit pas bien néceſſaire de s'étendre ſur la néceſſité d'une révélation, dès qu'on en pouvoit démontrer l'exiſtence & la réalité. C'eſt à ce point de fait qu'il borne ſes recherches, & qu'il réunit tou-

tes les forces de ſon eſprit. Dieu nous a-t-il revélé ſes volontés ? Nous a-t-il donné un Corps de Religion ? Nous a t-il enſeigné les voyes du Salut ? C'eſt une queſtion de fait : Or, ſi ce fait eſt notoire & bien prouvé, les raiſonnemens métaphyſiques qu'on fait contre la réalité de la révélation, ſont auſſi ridicules, que ceux qu'on feroit contre la réalité du Traité de Riſwick.

Il ſuffit donc, pour faire taire l'incrédulité, de prouver qu'il y a eu une révélation. Cette révélation eſt un fait ; mais un fait paſſé. On ne peut donc le conſtater que par des preuves teſtimoniales. » Avons-nous, dit » M. Pluche, une publication de » la nouvelle de notre Salut, » ou de la réconciliation du » Genre Humain avec Dieu ? » Rien de ſi ſimple que la queſ» tion. La réponſe ne l'eſt pas » moins ; la voici : L'Evangile,

» la nouvelle du Salut eſt, de tous
» les faits, celui dont les atteſ-
» tations ſe trouvent les moins
» équivoques, les plus nom-
» breuſes, les plus conſpirantes,
» les plus perſévérantes, & les
» plus expoſées à tous les yeux.«
Ces atteſtations ou témoignages ſont de deux eſpèces; les unes ont précédé l'Evangile, les autres l'ont ſuivi. M. P. fait uſage de ces deux témoignages. La preuve tirée des témoignages de la première eſpèce, il l'appelle *préparation Evangélique;* la preuve tirée des témoignages de la ſeconde eſpèce, il la nomme *démonſtration Evangélique.* On n'attend pas de nous que nous ſuivions l'Auteur dans le détail de ſes principes, de ſes conſéquences, de ſes preuves & de ſes raiſonnemens. Il ſuffira de donner une idée de ſon Ouvrage, & de choiſir quelques endroits propres à faire connoître ſa ma-

nière, & son talent à saisir, à exposer, à analyser un raisonnement, & à évaluer la force d'une preuve.

I. *Préparation Evangélique.* Cette Préparation Evangélique est fondée sur ce que nous appellons la Bible, Livre qui contient l'Histoire des promesses faites au Peuple de Dieu. Il s'agit de vérifier cette Histoire & de prouver l'authenticité de ce titre. Or *on vérifie une Histoire par la vue des monumens relatifs aux faits qu'elle rapporte ; on vérifie un titre en le montrant déposé dans des Archives qui ayent été mises à l'abri de toute altération, & suffisamment autorisées.*

L'Auteur remplit le premier objet, en prouvant que le Législateur des Hébreux a pû être instruit de l'Histoire du monde ; que les événemens qu'il rapporte sont attestés par des monumens connus ; que l'origine du monde,

[illegible] les
[illegible] De
[illegible] les
[illegible] du
[illegible] des
[illegible] que les
[illegible] avec les
[illegible]
[illegible] Mais
[illegible] des
[illegible] trou-
[illegible] mieux la
[illegible] de la Terre. Tout le
[illegible] que les Decouver-

des
tes
en

.es les plus utiles ſont d'une date encore récente.

Le ſecond endroit regarde *les deux cauſes du Déluge qui ſe retrouvent & ſont atteſtées.* Les deux cauſes du Déluge rapportées par Moïſe, ſont l'ouverture des cataractes du Ciel, & la rupture des digues du grand abîme. Or M. P. trouve dans l'Atmoſphère, à laquelle il donne, avec quelques Modernes, une étendue de 300 lieuës, plus d'eau qu'il n'en falloit pour cauſer par leur chute un Déluge univerſel. Pour ce qui regarde la rupture des digues du grand abîme, il l'explique par la tourmente que dut cauſer ſur la Terre l'épanchement des eaux Céleſtes. » La » barrière levée, dit-il, l'Océan » s'écoula de ſon ancien lit. Il » s'eſt arrêté depuis dans le fond » où nous le voyons, & la plû» part des terrains que nous oc» cupons aujourd'hui, ſont l'an-

» [illegible] avoir [illegible]
» [illegible] comme
» [illegible], [illegible]
» [illegible] des [illegible]
» [illegible] pas été [illegible]
» [illegible] mais s'y [illegible]
» [illegible] première [illegible]
» [illegible] hauts que
» [illegible] aujourd'hui
» [illegible] que les
» [illegible] premier baffin de
» [illegible] aujourd'hui
» [illegible] que
» [illegible] a [illegible]. «

[illegible] pro-
[illegible] l'au-
[illegible] promef-
[illegible] don-
» [illegible] authenticité
» [illegible] Dieu
» [illegible] & préparé les
» [illegible] que le dé-
» [illegible], foit
» [illegible] con-
» [illegible]. Reconnoiffable par
» la [illegible] la moins equivo-

que d'un pouvoir légitime. 3°. Gardé avec des précautions & sous une clôture qui en empêche la dissipation. « Il prouve que ce dépôt a été accessible, soit par la position des Juifs gardiens des Archives dans la Palestine, qui étoit le *centre précis des trois Continens anciennement habités*, soit par leur dispersion dans les plus fameuses Villes du Monde. Il prouve que le dépôt étoit reconnoissable par l'accomplissement journalier des Prophéties consignées dans les Archives. Il montre que *la clôture & la sûreté des actes se trouvent dans le ministère de la Loi prescrite par Moïse.* Ce qu'il y a de plus travaillé, comme de plus fort & de moins embarrassé dans toutes ces discussions, c'est la matière des Prophéties. On discute avec soin la Prophétie sur Babylone, la Prophétie sur l'E*gypte*, & la Prophétie de Ja-

cob ; mais ce ſont des matières trop connues pour nous y arrêter.

II. *La Démonſtration Evangélique.* La Démonſtration Evangélique doit avoir deux caractères. Elle doit être ſatisfaiſante pour les eſprits capables d'examen ; elle doit être proportionnée aux eſprits les plus bornés, parce que tous les hommes étant appellés à la Foi de l'Evangile, l'Evangile devoit être à la portée de tous les hommes. Or la Révélation Evangélique peut être démontrée aux eſprits attentifs, ſoit qu'on la regarde comme un *événement paſſé*, dont la certitude ſe prouve par des monumens & des atteſtations, ſoit qu'on la conſidére comme un *Traité d'alliance*, dont on s'aſſure en écoutant les Envoyés, *à qui Dieu a notoirement confié ſes intentions & ſon Traité.* C'eſt ſous ce double point de vûe que

considère la révélation,
l en prouve la réalité dans
.reste de l'Ouvrage.
is connoissons trois Reli-
qui se disent révélées, l'I-
ie, le Mahométisme, &
ristianisme. L'Auteur ex-
r réfute les deux premiè-
a réfutation est sçavante &
iie, mais surabondante. Qui
qui ne regarde pas aujour-
e Paganisme comme un tissu
les & de rêveries, & l'Al-
, comme une fourberie &
nposture ? Il suffisoit peut-
e parler du Christianisme,
:xposer les raisonnemens
iombre, qui en prouvent
vinité. Nous ne pouvons
r dans le détail de tous ces
nnemens, & nous nous con-
·ons d'en exposer quelques-
lous remarquerons d'abord,
l'Auteur, que c'est un grand
tère de vérité pour l'Evan-
de *n'avoir pas* été attaqué,

les Docteurs des Inc
Celse, Porphire & l'E
Julien, ne rejettoient
merveilles racontées
vangile; ils tâchoient s
de prouver, qu'il fallo
tribuer *au pouvoir des Gé*
faisans, & ennemis de l
Or n'est-il pas évider
pareil aveu ne pouvo
que de la publicité &
thencité de ces merveille
moignages des Historien
ne sont pas moins glorie
vangile. Ces témoigna
d'autant plus convainqua

rand intérêt de ne pas con-
er les vérités Evangéliques.
s l'ont fait, peut-on nier que
ne ſoit la force de la vérité
leur ait arraché un pareil
eu ?

Un autre argument qu'expoſe
P. argument qui a une force
érieure, lorſqu'il eſt bien ma-
, eſt tiré des abſurdités & des
ntradictions qu'on eſt obligé
admettre, lorſqu'on rejette la
Divinité de l'Evangile. Ces ab-
ſurdités & ces contradictions ſont
i nombreuſes & ſi étranges, qu'il
eſt étonnant qu'il ſe trouve des
hommes qui n'en ſoient pas ef-
frayés. L'Incrédulité ſur ce point
ſeroit un Probléme inexplicable,
ſi l'on ne connoiſſoit pas l'indif-
férence des hommes pour tout
ce qui ne flate pas leurs paſſions,
& leur éloignement pour tout ce
qui peut incommoder & troubler
leurs plaiſirs.

Une *autre preuve* bien frap-

ante de la Divinité de l'Evangile, c'est que cette Divinité est encore plus clairement établie dans le dix-huitiéme siècle, que dans le premier. Nous voyons l'accomplissement des événemens prédits dans l'Evangile, la ruine de l'Idolâtrie, la destruction de Jérusalem, la dispersion persévérante des Juifs &c. *Quelle est l'Histoire*, ajoute M. P. *qui trouve, comme celle-ci, dans les événements postérieurs, la garantie des événements passés qu'elle rapporte?*

Nous rendrons compte, dans un autre Article, du IX[e]. *Volume.*

ARTICLE XC.

LE THEATRE OUVERT AU *Public, ou Traité de la Tragédie & de la Comédie. Traduit de l'Anglois. A Paris chez Jacques-François Quillau fils Libraire ruë S. Jacques, vis-à-vis*

...celle des Mathurins, aux Armes de l'Université 1760. in 12.

L'Ardeur pour les Spectacles est plus grande aujourd'hui qu'elle ne fut jamais. Tous les Spectateurs achétent en entrant le droit de décider du prix de la piéce dramatique qu'ils verront représenter. Les Acteurs, le Poëte & l'Ouvrage, sont soumis à la censure. On n'entend parler tous les jours que de sentimens, de passions, de dénouement, de situations, de coups de Théâtre. Cependant le Traducteur a remarqué qu'il y avoit même de beaux-esprits qui n'avoient pas l'intelligence de ces termes; & qui n'en censuroient pas avec moins de confiance. C'est pour mettre ces censeurs sévères & peu éclairés en état de prononcer de plus justes Arrêts, qu'on a traduit de l'Anglois le Traité *que nous annonçons*, & dont nous

allons donner l'Extrait, comme d'un Ouvrage littéraire, sans vouloir autoriser le moins du monde les spectacles qui seroient licentieux ou dangereux.

Le Livre est divisé en deux parties, l'une & l'autre fort courtes. Il en sera d'autant mieux reçu, car on n'aime guéres les longues instructions. Le Traducteur prie à cette occasion de se souvenir de ce qui a été dit par Callimaque le Grammairien, *qu'un gros Livre est toujours un grand mal.*

La Tragédie & la Comédie n'ont pas été de tout tems; mais elles sont fort anciennes. La nature & le hazard les produisirent, ainsi que tous les Arts qui consistent dans l'imitation, comme la Peinture, la Musique, la Poësie. On sçait qu'il y a eu des Œuvres Dramatiques chez diverses Nations, qui ne s'étoient pas communiqué ce goût. Il est

naturel au genre humain, & il s'eſt trouvé parmi tous les Peuples policés. Les Chinois qui n'ont rien emprunté des Grecs, ont, depuis un tems immémorial, une eſpèce de Tragédie & de Comédie ; ſelon Acoſta, & ſelon Garcilaſſo de Vega les Incas eurent auſſi leurs ſpectacles.

On ſçait comment ils commencerent parmi les Grecs, mais ceux qui ont traité cette matière ne nous montrent pas avec préciſion les divers changemens que la Tragédie éprouva dans la Grèce, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa maturité. On peut aſſurer qu'Eſchyle fut le véritable Inventeur de la Tragédie proprement dite. C'eſt lui qui ajoutant un ſecond perſonnage au premier, inventé par Theſpis, fit parler enſemble les deux Acteurs, & interrompit à propos ces dialogues par le chant des Chœurs.

Toute cette disposition 'est le fond & l'ame de la Poësie Dramatique. Le Chœur ne fut plus que l'accessoire, ou pour parler plus correctement, ne fut plus qu'une partie intégrante du tout, car parmi les Grecs le Chœur fait aussi un rôle.

Le même Eschyle donna le masque à ses Acteurs, les haussa sur des cothurnes, & les revêtit de robes trainantes, pour qu'ils parussent avec plus de majesté. Il introduisit aussi sur la Scène les Héros & tous les Personnages qu'on y voit ordinairement. C'est ce que nous apprenons de Philostrate. Sophocle, pour mettre plus de variété dans les sentimens & les mouvemens, & rendre la Scène plus animée, introduisit un troisiéme Acteur : & les Grecs ont rarement passé ce nombre. Nos grands Poëtes en ont fait parler quatre & cinq avec succès. Cette multiplicité

ne contribue pas peu à augmenter le trouble qui doit régner dans une Scène. Mais pour en user ainsi, il faut beaucoup d'art & beaucoup de force, sans quoi il s'y mêle de la confusion, & la Scène devient languissante & ennuyeuse. *Ce n'est pas l'ouvrage d'un Ecolier.*

Sophocle s'appliqua comme Eschyle à la décoration ; mais depuis eux, les Grecs & les Romains bâtirent leurs Théâtres avec tant de magnificence, que ceux des Modernes qui refusent de leur céder dans l'éloquence & dans la Poësie, leur céderont sans peine dans cette partie de l'Architecture. Il est vrai que les masques & les autres ornemens qui donnoient à l'Acteur une taille gigantesque, semblent avoir dû nuire à la grace de l'action. La hauteur d'Hercule étoit de huit pieds, le reste à proportion. Il eût plus ressemblé à un

Monstre qu'à un Héros, si l'immensité du Théâtre n'eût réduit, par les regles de l'Optique, les objets monstrueux à une juste grandeur.

Les Acteurs gouvernoient leur voix sur le ton des instrumens, qui étoit ajusté aux sentimens que les vers exprimoient. C'est apparemment ce qui a fait croire à quelques-uns, que la déclamation étoit modulée & notée dans les formes : ce qui n'est rien moins que vraisemblable.

Tout ce que nous venons de dire peut être regardé comme un prélude ; après quoi l'Auteur donne la définition de la Tragédie. *La Tragédie est une imitation d'une action grave, entière, & qui a une juste grandeur ; dont le style est agréablement assaisonné, mais différemment dans toutes ses parties, & qui sans le secours de la narration, par le moyen de la compassion & de la*

terreur, achéve de purger en nous ces ſortes de paſſions, & toutes les autres ſemblables.

L'Epopée ſe propoſe auſſi de *purger les paſſions*, mais le Poëme épique eſt une narration continuelle, où le Poëte raconte à ſes Lecteurs ce qui s'eſt paſſé, & ce qui s'eſt dit dans le cours de l'événement qu'il décrit; au lieu que la Tragédie eſt une repréſentation ſenſible d'une action où le Poëte ne parle jamais. Comme ce qu'on voit de ſes yeux touche bien autrement que ce qu'on apprend par un ſimple récit, l'effet de la Tragédie eſt plus vif & plus prompt. Ce qu'il y a de particulier & de ſurprenant, c'eſt que la Poëſie corrige la crainte par la crainte & la pitié par la pitié. Les ſpectacles tragiques, lorſque le ſujet eſt bien choiſi & bien ménagé dans toutes ſes parties, nous impriment de la ſenſibilité pour les

alheureux, & nous fortifient,
nous devenons malheureux à
notre tour, contre un abbatte-
ment excessif, par la vuë fré-
quente des révolutions qu'on
étale sur la Scène.

Les vers ni les danses ne sont
pas essentielles à la Tragédie. Sa
partie la plus importante, est
la construction de la fable, c'est-
à-dire de l'Action qu'on se pro-
pose de représenter. C'est une
Architecture bien difficile. Il est
plus aisé de faire de beaux vers
de peindre les mœurs, quoiqu
tout ceci soit plein de difficulté
que de donner un plan drama
que, selon la justesse & la rigu
des regles. Cependant si ce p
est mal dressé, tout le reste
dra beaucoup de son prix. C
beau prodiguer la dorure
peinture, la sculpture, dan
Palais d'une Architecture ir
lière, on est plus choqué
irrégularité, que charmé

ce qu'on a mis en œuvre pour le décorer.

La Fable ou l'Action doit être d'une certaine étendue dans les Piéces de Théâtre. Rien de trop petit, ni rien de trop grand ne sçauroit être véritablement beau, surtout en ce genre. La vue se confond dans un objet presque insensible, & s'il est trop grand, le Spectateur ne le saisit pas en entier. Les parties qui se succédent les unes aux autres, ne permettent pas à la mémoire de les embrasser toutes ensemble, & d'en remarquer la liaison.

L'Action qui doit être bornée dans son étendue, ne fût-ce que pour ne pas fatiguer par une trop longue attention, doit être une, & cette unité, toute différente de l'unité du Héros, est très-importante. On choisit donc dans toute la vie du Héros une action mémorable ; on n'y admet avec lui que ceux qui ont été nécess-

ſaires pour l'exécution ; il ne faut pas y faire entrer aucun Perſonnage qu'on puiſſe retrancher, ſans que la continuité de l'action en ſouffre. C'eſt la règle ſûre pour diſcerner les vrais épiſodes des faux : Ces derniers n'ajoutent rien à l'action quand on les y fait entrer, & n'y cauſent aucun changement qui intéreſſe, quand on les retranche.

Le Poëte n'eſt pas tenu de dire les choſes comme elles ſont arrivées, mais de les dire comme elles ont pû ou dû arriver vraiſemblablement. C'eſt ce qui l'autoriſe dans la conſtruction de la Fable à imaginer les incidens les plus vraiſemblables, & les plus propres à ſe lier tellement enſemble, qu'il s'en forme un tout très-régulier. C'eſt par là que le Poëte eſt véritablement Poëte, & qu'il remplit la ſignification de ſon nom *Faiſeur*, *Conſtructeur*, Compoſiteur. Il eſt

.tageux de donner aux per-
.nages des noms connus, c'est-
.re les noms de ceux qu'on
t avoir vêcu du tems du Hé-
& avoir été de ses amis.
st le moyen de mettre plus
vraisemblance dans l'action,
le donner à la fiction même
grand air de vérité. Il ne
.ffit pas que l'action soit une
bien liée dans toutes ses par-
es, il faut encore qu'elle exci-
la compassion ou la terreur.
r ces deux passions viennent de
surprise, quand les choses nais-
nt les unes des autres contre no-
re attente. L'Auteur préfère la
surprise que causent des acci-
dens qui paroissent arriver à
dessein, & qu'on puisse pour-
tant attribuer au hazard & à la
Fortune. C'est par-là que l'Œdi-
pe est le plus heureux sujet de
Tragédie qui ait jamais été. Le
dénouement de la Tragédie, est
ce qu'il y a de plus difficile & de

plus important dans tout l'Ouvrage : si cette fin n'est pas ménagée avec tout l'art & toute la justesse imaginable, le Spectateur se retire mécontent, & ne tient pas compte au Poëte de toutes les autres beautés de la Piéce. C'est ordinairement par la *péripetie* & la *reconnoissance* que se terminent les Tragédies. Rien n'est plus souvent répété que ces deux termes dans les Livres qu'on a composés sur la Poësie Dramatique. La Péripétie est un changement de fortune contraire à ce qu'on avoit attendu. La Reconnoissance, c'est lorsque deux personnes qui ne se connoissoient pas autant qu'elles croyoient se connoître, sont instruites de leur surprise.

Il n'y a point de reconnoissance sur le Théâtre, qui ne produise quelque péripétie. La plus avantageuse de toutes les reconnoissances, est celle qui fait pas-

ser tout d'un coup le Héros du comble du bonheur dans un abîme de misère. Ce coup frappé si subitement & avec tant de force, ne sçauroit manquer de produire un effet surprenant ; toute reconnoissance amenée par dégrés, n'est pas si efficace.

Le Prologue, l'Episode & l'Exode, ou, pour supprimer, autant qu'il se pourra, tous les mots originairement Grecs, l'exposition, le nœud, le dénouement, ce sont les trois parties de la Tragédie, qui chacune ont des regles particulieres. L'exposition exige la briéveté & la netteté. *Quantité de nos meilleures Tragédies pêchent extrêmement en ce point ; les Entrèes en sont quelquefois si embarrassées, & les chemins si raboteux, qu'on semble grimper sur des Rochers escarpés, pour arriver à une maison de plaisance.* Il seroit d'un grand Poëte de montrer en gros dès l'ouverture toute l'action de

jà tellement avancée, qu'on s'attende à la voir bientôt finir, pendant qu'un incident qui semble la conduire à sa fin, ne fait que la reculer, & trompe agréablement l'attente du Spectateur. C'est à peu près ainsi qu'entrant dans un Temple très-vaste, mais proportionné selon toutes les regles de l'Architecture, on s'imagine voir toutes les parties & toute l'étendue de l'Edifice; ce n'est toutefois qu'en avançant qu'on en connoît exactement toutes les mesures & toute l'ordonnance, & qu'on se livre sans réserve à l'admiration.

On découvre aussi dans l'exposition le lieu de la Scène, & l'on y fait connoître les principaux personnages. Le Spectateur qui a besoin d'en être instruit, l'apprend avec plaisir des Acteurs qui ne semblent pas le dire pour son instruction, ni de la part du Poëte. Des trois Tragiques Grecs,

ophocle eſt le ſeul qui ait bien
ɔnnu cet Art, Eſchyle l'a ébau-
ɿé, Euripide l'a ſouvent né-
.igé, perſuadé que l'Acteur ne
ouvoit trop ſe hâter de déclarer
: qu'il eſt, & ce qu'il veut
ıire.

Le nœud eſt l'ame & la vie du
oëme Dramatique. Les Grecs
:mplis du génie d'Homère,
/oient appris dans le Fondateur
: la Poëſie ce balancement de
ıiſons, de mouvemens, d'inte-
:ts, de paſſions. *Car Homère,*
uteur de ces grands reſſorts, ſou-
ve Rois contre Rois, Peuples
ntre Peuples, & Dieux contre
'ieux. Le Deſtin qui fait l'équili-
e, le maintient ou le rompt, com-
: il lui plaît, mais preſque tou-
urs au détriment des Grecs, &
colere d'Achille oiſive en appa-
ıce, eſt l'ame de ces agitations &
ces tempêtes. Le contre-poids de
ntrigue balance, tour à tour, la
reur & la compaſſion dans les

cœurs de ceux qui liſent ou qui écoutent ; on ne lit plus , on n'entend plus, on eſt témoin de ces fameux événemens. L'eſprit enlevé, tranſporté , ravi hors de lui même , partage tous les périls des Troyens & des Grecs. Tel eſt l'effet que doit produire le nœud de la Tragédie. Doit-on être ſurpris que parmi tant d'Auteurs qui aſpirent à la gloire du Théâtre, il y en ait ſi peu qui réuſſiſſent ?

Le dénouement commence quand les obſtacles ceſſent ; plus il eſt reculé & court, plus il eſt agréable, pourvû qu'il n'ait rien de précipité ni d'eſtropié.

La Tragédie étant une imitation d'une action capable d'exciter la compaſſion & la terreur, il eſt évident que les malheurs d'un homme très-vicieux, ne ſont pas un ſujet convenable. Nous ne ſoupçonnons pas que nous puiſſions jamais devenir aſſez méchants pour mériter les

mêmes diſgraces ; ainſi nous ſommes peu touchés d'y voir un homme qui les a ſi bien méritées. La pitié perd ſes droits en ces occaſions, & par la même raiſon, la terreur en eſt excluë : on ne craint pas de s'attirer par ſes crimes la même miſére. On ſe gardera bien auſſi de mettre ſur la Scène un Héros très-vertueux & très-malheureux tout enſemble. Le Spectateur indigné s'abandonne au déſeſpoir, & dédaigne la vertu qui ne protége pas ceux qui la ſuivent. Il ne reſte donc à choiſir que le Héros, qui, par quelque faute preſqu'involontaire, s'eſt plongé, ſans le prévoir, dans un abîme de malheurs. C'eſt alors que le Poëte, s'il a un vrai génie, fera triompher la pitié & la terreur.

L'Auteur n'auroit pas rempli tout ſon projet s'il s'étoit borné à la Tragédie, puiſque la Comédie & la Tragédie ſont deux

ſœurs qui occupent le Théâtre alternativement, & qui ſont également expoſées à la cenſure des Spectateurs. Il y a bien de l'apparence qu'elles ſont nées en même tems & dans le même berceau, parmi les divertiſſemens des vendanges. Très-informes, ou plûtôt très-différentes l'une & l'autre dans leur origine, elles acquirent avec les années des charmes dont tout l'Univers fut enchanté. *L'objet & l'art de l'Œuvre comique ont été puiſés dans Homére & dans Eſchyle; cela doit paroître d'autant moins ſurprenant, que les idées de l'eſprit humain ſont toujours ſucceſſives, & que les Arts ne s'inventent guéres que par imitation. Une première idée renferme le germe d'une ſeconde, & celle-ci ſe développant donne naiſſance à une troiſiéme, & ainſi de ſuite:* Telle eſt la marche de l'eſprit humain.

L'ancienne Comédie déſignoit

les noms des Citoyens qu'on jouoit ſur le Théâtre, & piquoit la curioſité par une Satire ſans ménagement. Ariſtophane ſe ſignala dans cette Poëſie licencieuſe. Platon ne ſongeant qu'au ſtyle de ce Poëte, diſoit que les graces avoient établi leur demeure dans ſon ſein; mais une licence ſoutenue d'un beau ſtyle, n'en eſt que plus dangereuſe. Le Gouvernement reprima enfin ces écarts, & peu à-peu la Comédie fut tellement réformée, qu'elle plut & inſtruiſit ſans offenſer. Elle paſſa enſuite, comme les autres Arts, de la Grèce à Rome.

La fin de la Comédie *eſt de montrer ſur le Théâtre les défauts des Particuliers, pour guérir les défauts du Public.* C'eſt un talent naturel que de ſçavoir remarquer le ridicule de chaque choſe, & de le bien ſaiſir pour le faire *ſentir* aux autres. Ariſtote qui a

donné des règles pour
rer, n'en donne point
rire. Ce grand Philoſo
bien compris que la m
l'art ne peuvent rien o
de choſe en ce point.
vrage du génie. Tout
mique doit être perſua
ridicule qu'il met ſur le
n'y convient pas, s'il
pie du ridicule qu'on
dans les mœurs. Si le
teurs ne ſçauroient
cette copie à perſonne,
n'ont jamais rien obſerv
blable dans le comm
vie, la piéce ne plaira
ne ſera d'aucune utilit
réforme des mœurs.

On a ſouvent recher
plus difficile de comp
Comédie qu'une Tragé
teur ne prétend pas réſ
problème qui ne l'a pa
été pleinement juſqu'ic
ſe contente d'expoſer

ment ses réflexions sur ce sujet.
1°. Il est très difficile de trouver un caractère comique, capable de recevoir une forme agréable & nouvelle, au lieu que l'Histoire est une source intarissable de caractères Tragiques: non que les traits généraux de ces caractères ne soient limités ; le fond sera toujours l'ambition, la vengeance, la jalousie ou quelque autre passion violente, mais toutes ces passions varient à l'infini selon les lifférentes situations, ce qui n'est as vrai des caractères comiques. n aura plûtôt doublé & triplé utes les Tragédies de nos Poë-s célébres, en remaniant les èmes sujets, qu'on n'aura osé nettre sur la Scene une Co-die en cinq Actes, sur un sujet on a déja vû.

. La Tragédie se propose oucher, & la Comédie se ose de réjouir. Le Courtisan Paysan sont hommes, &

leurs cœurs ſont mûs par les mêmes touches : mais quand il eſt queſtion de s'épanouir & de s'égayer, les reſſorts qu'il faut mettre en mouvement ne ſont pas les mêmes dans le Courtiſan & dans le Payſan. *Les paſſions ne dépendent que de l'humanité, le ris dépend de l'éducation ; le Payſan rira d'une poliçonnerie, & l'honnête homme ne ſe déridera que pour un trait délicat.* L'Auteur produit encore d'autres raiſons de douter, & la queſtion demeure à peu près dans l'état d'incertitude où elle étoit avant que d'être propoſée.

Les Poëtes Tragiques Modernes dont il eſt parlé dans cet Ouvrage ſont François, ce qui feroit preſque ſoupçonner qu'il n'eſt pas d'une main étrangère ; cependant comme il s'y rencontre des recherches & des réflexions qui caractériſent avec honneur les Ecrivains Anglois, nous

croyons volontiers que cette diſſertatien très-ſenſée & très-utile eſt une traduction.

L'Auteur a très-bien rempli ſon projet. Il inſtruit judicieuſement les Beaux-Eſprits qui ont beſoin d'inſtruction : mais les Beaux-Eſprits veulent-ils être inſtruits par le miniſtère d'autrui ? Ne ſe perſuaderont-ils pas qu'ils ſont aſſez riches de leur fonds pour n'avoir nul beſoin de ſecours étranger ? Quelle que ſoit leur diſpoſition, on eſt toujours louable de vouloir éclairer ceux qui s'égarent dans les ténébres.

NOUVEI

LITTERAI

ITALIE

De Veni

DElla Moneta pr
rastiera ch'ebb
Ducato di Friuli, d'all
dell' Imperio Roma
secolo xv. Dissertazic
Giuseppe Liruti di V
nella quale si da un

ŗ *un Essai touchant la Mon-*
'e primitive de Venise &c. Ce
re est un in-4°. de 216. pag.
s y comprendre l'Epitre dé-
atoire à M. le Marquis Pom-
: Frangipani, ni les planches
Médailles & des Monnoyes
cées à la fin du Livre.
Cette Dissertation réunit avan-
eusement, sous un point de
:, tout ce qui se trouve dis-
sé dans une infinité d'ouvra-
sur les Monnoyes, qui ont eu
ırs d'abord dans toute l'Italie,
ensuite dans le Frioul & dans
Provinces voisines, depuis
ruine de l'Empire Romain. Le
apitre XVI. intéresse surtout
Lecteur par les détails qu'il
ntient sur l'origine & l'usage
: anciennes Monnoyes de Ve-
; on fait remonter leur
que à la fondation même de
République, & l'Auteur
touché de la vérité de son
ent, qu'il n'épargne pas le

ſtyle polémique, ni les qualifications fortes contre ceux qui penſent différemment.

Cet Ouvrage mérite auſſi des attentions par ſa Dédicace. Le Mécène de l'Auteur, eſt M. le Marquis Frangipani, un des Seigneurs d'Italie les plus accomplis, & les plus dignes de la reconnoiſſance des Gens de Lettres. Il joint à beaucoup de ſageſſe, de probité & d'honneur, une capacité rare, & un gout ſûr dans toutes les parties de la Litterature; ſa Bibliothéque toute compoſée de Livres choiſis, eſt ouverte aux Sçavans, qui trouvent dans ce tréſor, & encore plus dans celui qui le poſſède, des lumieres ſur les divers genres d'étude qu'ils ont embraſſés. Des Protecteurs de ce mérite doivent être célébrés dans tous les Pays où l'on aime les Lettres. Au XVI^e. Siécle Bembe & Sadolet avoient leurs Pa-

négyriſtes en France, comm
Budée & Amyot avoient l
leurs en Italie.

ALLEMAGNE.

DE LINTZ.

Faſti Campililienſes Tom.
continens Propyleum Faſtorum
ſive Elogia X. Genealogica-h
torica primorum Auſtriæ Ma
chionum ac Ducum Babenberg
corum ceu Majorum Sereniſſin
Ducis Fundatoris Leopoldi VI.
Glorioſi ab ann. DCCCCVII
uſque MCC. Item Sæculum
Campililii ab anno MCCI. u
que MCCC. Decadibus diſtinc
tum : quarum quælibet §. I. Re
Principum & Patriæ : §. II. Re
Ordinis Ciſtercienſis : §. III. Re
Monaſterii quantæ viſæ ſunt r
cenſet, &c. *Faſtes de l'Abbaye d
Lilienfeld, Tom. I. contenant
prélude des Faſtes, c'eſt-à-dire X*

Eloges des premiers Marquis d'Autriche Ancêtres de Leopold VII. depuis l'an 908. jusqu'à 1200. Item, *le premier Siècle de Lilienfeld depuis l'an 1201. jusqu'à MCCC. partagé en Décades, dont chacune expose l'Histoire des Princes & de la Patrie ; l'Histoire de l'Ordre de Cîteaux ; l'Histoire du Monastère de Lilienfeld, &c.* Par le P. Chrisostôme Hanthaler, Profès & Bibliothécaire de Lilienfeld, *in-fol.* pag. 1324. sans de longs prolegomènes, une addition considérable & des tables très-amples, MDCCXLVII.

L'Abbaye de Lilienfeld est à quatre ou cinq lieuës de Vienne. Ce Monastère fondé en 1201. par Leopold VII. Duc d'Autriche, sous la Regle de Cîteaux, a beaucoup de réputation en Allemagne. C'est son Histoire qu'on nous donne ici, & ce n'est encore que le premier Tome, quoique l'Ouvrage présente déja

près de 1400. pages. L'Auteur paroît avoir fait de grandes recherches, & s'être fort appliqué à développer certains points intéressans de l'Histoire générale d'Allemagne.

A. R. P. Anselmi Schnell Benedictini Weingartensis opuscula omnia, videlicet

I. Theologia Scholastico - Thomistica

II. Theologia Moralis,

III. Theologia Polemica,

IV. Jus Canonicum,

V. Philosophia Aristotelico-Thomistica,

VI. Supplementum Theologiæ Moralis. Singula novâ methodo abbreviata, integra tamen, clara ac solida, quoad omnes materias quæ in Scholis tradi solent &c. *Oeuvres du P. Anselme Schnell contenant un Abrégé de Théologie Scholastique, de Théologie Morale, de*

Théologie Polémique, de Droit Canon, de Philosophie &c. 3. vol. in-fol. M. DCC. XLIV.

De Munich.

* Historia Provinciæ Societatis JESU Germaniæ Superioris ab anno M.DC. XI. ad an. M.DC. XXX. &c. *Histoire de la Province de la Haute Allemagne de la Compagnie de JESUS, par le P. François Xavier Kropf, Jésuite, Fol.* pag. 310. M. DCC. XLVI.

De Leipzig.

Histoire Universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois par une Societé de Gens de Lettres, Tome XI. contenant l'Histoire Romaine depuis la Translation du Siége Impérial à Constantinople, jusqu'à la prise de cette *Ville par les Turcs*, in-4°. M. DCC. L. II

y a long-tems que nous avons envie de rendre compte avec exactitude de cette Histoire Universelle que nous estimons. Plus l'Ouvrage est long & considérable, plus notre zele s'enflame ; mais, *le tems est un Dieu facile*, disoit Sophocle, c'est-à-dire qu'il se laisse prodiguer & dépenser sans effort & sans résistance. Nous promettons néanmoins au Public que la grande Histoire Universelle qui nous est déja bien connue, paroîtra quelque jour dans nos Mémoires. *Au reste ces Livres d'Allemagne que nous venons d'annoncer, se trouvent aussi à Paris chez Montalant, Quay des Augustins.*

FRANCE.

DE PAU.

L'Académie établie en cette Ville propose pour sujet d'Eloquence cette pensée : Le vrai

bonheur consiste à faire des heureux. Le Prix sera distribué le premier Jeudi de Février 1751. Il consiste dans une Médaille d'or aux Armes de l'Académie ; on s'adressera, avant la fin du mois de Novembre prochain, à M. Duplaà Conseiller au Parlement de Navarre, Sécrétaire de l'Académie.

De Toulouse.

Le Sujet proposé par l'Académie des Jeux Floraux pour le Prix d'Eloquence est exprimé ainsi : *L'Espérance est un bien dont on ne connoît pas assez le prix.* On s'adressera au Sécrétaire M. le Chevalier d'Aliez *rue des Coûteliers*, avant la fin du mois de Janvier 1751.

De Lyon.

Eléments d'Hippiatrique, ou

Nouveaux Principes sur la connoissance & sur la Médecine des Chevaux, par M. Bourgelat, Ecuyer du Roi, Chef de son Académie de Lyon, Tome I. contenant la connoissance du Cheval consideré extérieurement, & un Traité abrégé Théorique & Pratique sur la Ferrure, in-12. Chez Henry de Claustre & les FF. Duplain, M. DCC. L.

DE ROUEN.

Abrégé de la Vie des Saints pour tous les jours de l'année, accompagné de Réflexions, & d'une courte Aspiration pour obtenir la grace de les imiter, par M. J. 2. vol. in-12. chez François Oursel, &c. M. DCC. XLIX. Ce Livre paroît fort bon; il est écrit d'un style simple, instructif & édifiant; chaque Vie est courte & bien choisie. Les Réflexions & les Aspirations sont toujours relatives

à chaque Fête , & contiennent les plus salutaires leçons. On a suivi partout le Bréviaire de Rouen , comme il convenoit dans un Livre fait pour ce Diocèse.

DE PARIS.

Le Manuel des Dames de Charité , ou formules de Médicaments faciles à préparer , dressées en faveur des personnes charitables qui distribuent des remèdes aux pauvres dans les Villes & dans les Campagnes , avec des remarques utiles pour faciliter la juste application des remèdes qui y sont contenus ; & un Traité abrégé sur l'usage des différentes saignées. Nouvelle Edition in-12. pag. 256. imprimée à Orléans & se vend à Paris chez Debure l'aîné Quai des Augustins. Ce Livre est , comme l'indique l'Avertissement , un Recueil de remèdes *faciles à*

prendre, faciles à préparer & de peu de dépense : trois conditions essentielles pour la guérison des pauvres. On y ajoute un traité abrégé & pratique de la saignée contenant cinq chefs d'instruc- truction : *Combien il y a d'espéces de saignées ; quel avantage on doit attendre des trois différentes sortes de saignées, évacuative, révulsive & dérivative ; quels sont les cas qui permettent la saignée & ceux qui la défendent ; quelles sont les précautions nécessaires qu'il faut apporter en saignant ; quels accidens arrivent quelquefois dans la Saignée, & comment il faut y rémédier.*

Catalogue des livres de feu M. Gersaint &c. Chez Barois Quay des Augustins. La vente de cette Bibliothèque est fort avancée, & il est presqu'inutile de parler du Catalogue qui contenoit 2217 Articles : Nomenclature

assez nombreuse, mais, pour l'avouer franchement, très-inférieure à l'idée que nous nous étions faite de ce trésor littéraire. On avoit pris, ce semble, à tâche de rassembler toutes les singularités ridicules que la Typographie a mises dans chaque genre de Littérature. Par exemple, l'Article des *Théologiens Mystiques* comprend tous les titres bizarres dont les deux derniers siécles ont fourni une si longue suite. On trouve ici *la Loterie spirituelle ; le Carnaval de l'ame ; les Allumettes du feu divin ; les Batailles du Chevalier céleste contre le Chevalier terrestre ; le Zodiaque Mystique ; le Fléau des yvrognes ; l'Arsenal de l'ame ; la Porte Royale du Paradis ; l'Echelle du Paradis pour écheller les Cieux ; le Mantelet de l'Epoux &c.* Dans d'autres Classes, parmi quelques bons Livres, on ne manque pas

de rencontrer le frivole & l'inutile, sans compter des galanteries sans nombre. En un mot cette Bibliothèque, dans la plus grande partie des pièces qui la composent, ne peut intéresser les Sçavans ni les Sages.

L'Art de la Teinture des Laines & des Etoffes de Laine en grand & petit teint, avec une instruction sur les débouillis, par M. Hellot de l'Académie Royale des Sciences &c. in-12. chez la Veuve Pissot, Jean-Thomas Herissant, Pissot fils. M. DCC. L. Ce Livre mérite un Extrait particulier, & le suivant de même.

Nouvelles Fontaines domestiques approuvées par l'Académie des Sciences, in-12. chez Coignard & Boudet rue S. Jacques.

Les Libraires associés pour l'Histoire Ecclésiastique de M.

Fleury prolongent le tems de la souscription pour les Exemplaires in-12. jusqu'au mois de Septembre. *On s'adresse chez Le Mercier, Desaint & Saillant, Jean-Thomas Hérissant, Durand, Le Prieur.*

Une multitude d'autres Livres tant des Pays Etrangers que de France sera annoncée au mois d'Août.

Lettre de l'Auteur de la Nouvelle Théorie du mouvement, aux Auteurs de ces Memoires.

Dans la prévention à la mode, contre les Systêmes, il est heureux pour moi, MM. RR. PP. que vous ayez bien voulu parler de mon livre d'une manière toute propre à déprévenir le Public : je n'ai travaillé que dans cette vue, mais, sans cette indulgence que vous avez cru devoir à mon zèle, j'aurois peut-être travaillé en vain.

Mon intérêt à part, & à ne

conſulter que celui des Sciences, je voudrois demander pourquoi on s'éléve tant aujourd'hui contre l'eſprit Syſtématique qui leur eſt ſi néceſſaire ? J'ai toujours penſé qu'il étoit permis aux Philoſophes de raiſonner ſur un monde livré à leurs diſputes ; d'autant mieux que rien n'en ſouffre & que les choſes n'en vont ni plus ni moins que comme elles alloient.

Tout homme eſt Phyſicien. Chacun ſe fait un ſyſtème, s'il le peut, ſinon il en adopte un qui lui devient propre. Qu'eſt-ce donc que l'on gagne à décrier les ſyſtêmes ? Cela ne ſert qu'à faire imaginer qu'on eſt en droit de rejetter ſans examen le ſyſtême d'un autre.

On a toujours voulu connoître les cauſes : *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas !* Ce déſir, eſt utile, puiſqu'il nous mène à la cauſe première. Il n'y a point d'Académie qui n'invite à les

chercher ; il eſt vrai que la queſtion propoſée ne roule que ſur l'explication particulière d'un Phénomène, mais quel Phénomène n'a pas été propoſé ? D'ailleurs, les Académies ſçavent bien que le moindre Phénomène eſt lié au ſyſtême général. Elles ſuppoſent donc que ce ſyſtême peut être trouvé ; elles ſuppoſent auſſi qu'il ne l'eſt pas encore ; en effet, elles n'en adoptent aucun.

On compare une hypothèſe, ſoit Phyſique, ſoit Aſtronomique, au chiffre qu'on éprouve dans la Diviſion. Avec cette méthode, les obſervations & les expériences peuvent à la fin nous procurer le ſyſtême le plus ſimple, en attendant le plus vrai.

En pareille matière, je croirois volontiers que, quelqu'audace que l'on ait, on oſe toujours trop peu. L'eſprit humain dans ſon eſſor le plus ſublime demeure toujours bien au-deſſ

de la majeſté de la nature & de la poſſibilité.

Si l'on peut reprocher quelque choſe à Newton, c'eſt d'avoir été trop ſage & trop modéré dans ſon ambition. Un génie ordinaire pouvoit ſe contenter d'avoir découvert l'un des reſſorts de la Machine du Monde, mais Newton, *maître*, pour ainſi dire, *du Monde entier*, devoit *s'y trouver trop ſerré.*

Il eſt ſingulier, comme je l'ai déja obſervé; que ce grand homme n'ait pas apperçu dans la lumière la cauſe Phyſique de la péſanteur, lui à qui toutes les découvertes ſur la lumière ſembloient être réſervées. Mais je ne ſçai ſi l'on ne doit pas être encore plus ſurpris de ce qu'après avoir ſi ſçavamment établi cette force qui agit continuellement vers le centre, il n'a pas vu que, pour la balancer, il falloit une autre force dans ces corps, qui agît toujours en ſens contraire à

ſans quoi tout ſeroit écraſé ; ou plutôt que la gravitation n'avoit lieu que pour balancer la force expanſive ou centrifuge , ſans quoi tout ſeroit diſſipé.

Quoiqu'il en ſoit , Newton ne l'ayant pas vû , il ſembloit que perſonne ne devoit prétendre le voir , lorſqu'en 1746. Je m'aviſai d'avancer que *l'une de ces forces étant donnée , l'autre l'étoit néceſſairement.*

Cette propoſition me paroiſſoit même ſi évidente , que je crus qu'il ſuffiſoit de la préſenter aux Sçavans , & de leur indiquer dans la nature une force expanſive directement oppoſée à celle de l'attraction , déja reçue partout. C'eſt principalement pour établir ma nouvelle force , car je la regardois comme une Découverte , que je publiai , cette même année 1746, une brochure intitulée , *Eſſai ſur les principes de la Phyſique.*

Parmi le grand nombre d'ob-

ſervationsque je raſſemblai alors dans cette légère ébauche de mon ſyſtême, j'avouë que ce qui m'a toujours le plus frappé, & ce qui m'avoit fait concevoir la première idée des principes que j'ai mieux développés dans mon dernier Ouvrage, c'eſt l'aſcenſion des Vapeurs, la perpendicularité des Plantes, *la force expanſive des petites parties de l'Eau, force toujours croiſſante, à meſure qu'elles ſe diviſent davantage, p.* 35. *Les Vapeurs*, diſois-je encore, *s'élevent perpendiculairement à la ſurface de la Terre, comme la fumée, quand l'Air eſt calme... Ces Vapeurs pénétrant les Plantes, forment leurs ſucs & donnent à leurs tiges cette direction verticale, cette figure conique & décroiſſante qu'on y admire. Ces mêmes Vapeurs devenuës plus centrifuges par l'action de l'Air, diviſées par ſa chaleur, pouſſent les branches en haut & latéralement, les racines en bas, & les parties branchuës des racines en tout ſens.* L'amour que j'ai pour les Plantes m'engagea de nouveau à y revenir. On peut voir à la p. 104. & ſuiv. des remarques ſingulières, contre les différentes explications de M. de la Hire, de M. Hales, de M. Bazin &c. ſur cette matière intéreſſante.

J'ai plus de raiſon maintenant d'être

qu'elle fera fortune. L'illustre M. de Mairan a saisi cette même idée dans la quatriéme édition de sa sçavante Dissertation sur la Glace, imprimée l'année dernière 1749. Souffrez, je vous prie, MM. RR. PP. que je tâche de m'appuyer ici d'une si grande autorité.

M. de Mairan convient, dans la belle Préface de l'Edition que je viens de citer, p. XXVII. & suiv. que *Boerhaave a montré par mille expériences, & par autant de judicieuses réflexions*, dont cette *Chimie*, que j'ai tant citée dans mon Essai de 1746, *est remplie*, *que la matière du feu étoit répandue dans tous les corps &c. Que son caractère distinctif auquel se réduisent tous les autres, étoit le ressort, l'expansion & la propriété de raréfier & de dilater tous les corps.* Il ajoute, *qu'il ne trouveroit nul inconvénient à la prendre pour la matière subtile*, qu'il ne veut pas tout-à-fait abandonner : *Elle en a*, dit-il, *toutes les propriétés, & elle en remplit parfaitement toutes les fonctions.*

M. de Mairan dit encore bien des choses dans le chap. 13. de la première Partie, p. 72. & suiv. qui m'ont fait un très grand plaisir, par un rapport d'idées très-glorieux pour moi. Il développe admirablement bien la force impulsive des émanations, leur direction perp

culaire, leur tendance de légèreté qui les dirige sans cesse en sens contraire aux impulsions de la pesanteur, la perpendicularité des plantes qui en résulte &c.

Voilà donc cette Force d'expansion telle que je l'avois indiquée en 1746. toujours agissante contre l'effort centripète de l'attraction, centralement opposée à cet effort; en un mot, tout mon systême.

Mais si mon amour-propre trouve son compte dans ce que je viens de vous faire observer, j'avoue, MM. RR. PP. qu'il est un peu humilié, par ce qu'il me reste à vous dire. M. de Mairan rapporte l'origine de la Force expansive de la matière du feu, ou de telle autre matière quelconque douée de cette même Force, au mouvement *vortical* de ses petits tourbillons, au lieu que j'ai établi un autre principe dans ma nouvelle Théorie. Ce point de division ne roulant que sur ces sortes de causes, peut-être trop éloignées de nous, pourroit paroître indifférent, dès que nous convenons des principaux effets, mais je le crois très-important; cependant je réserverai cette question pour une seconde Lettre, où, si vous avez la bonté de l'approuver, j'essayerai d'éclaircir de plus en plus mes principes, ce qui doit m'être permis, sans vouloir entrer en dispute avec M. de Mairan, ce qui

TABLE DES ARTICLES
du mois de Juillet 1750.

ART. LXXXI. Histoire Générale de Pologne &c. Tome III. &c. 1541
ART. LXXXII. Traité de la Culture des Terres &c. 1557
ART LXXXIII. Histoire des Révolutions de Gènes &c. 1568
ART. LXXXIV. Traité des Pierres gravées &c. 1586
ART. LXXXV. Apographus ex MS. Autographo Card. Bellarmini &c. Copie d'un Manuscrit du Cardinal Bellarmin sur l'authenticité de la Vulgate. 1605
ART. LXXXVI. Histoire de la Ville de Nismes &c. 1610
ART. LXXXVII. Dissertatio de lumine &c. Dissertation sur la lumière. 1642
ART. LXXXVIII. Cours de Belles-Lettres &c. 1658
ART. LXXXIX. Le Spectacle de la Nature. T. VIII. 1668
ART. XC. Le Théâtre ouvert au Public ou Traité de la Tragédie & de la Comédie. 1682
ART. XCI. Nouvelles Littéraires. 1706

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai d[es] Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

[redacted]

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05975 6950
A 491095